THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class □ S 2.5 e

Book S 95

YUDIN COLLECTION

J-1

753
1131

VOYAGES
EN PERSE.

III.

VOYAGE

DE L'INDE A CHYRAS,

PAR LE GOLFE PERSIQUE, BOUCHYR, KAZROUN, ET RETOUR A BOMBAY PAR FIROUZ-ABAD, BASSORAH, ORMUS ET MASCATE,

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MŒURS, DES LOIS, DES COUTUMES ET DES CONNOISSANCES DES PERSANS.

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE M. SCOTT-WARING,

Et augmenté de Détails, de Notes et d'Eclaircissemens sur quelques Usages, sur la Géographie, l'Histoire et la Littérature;

PAR M. M***

Suivi de l'Itinéraire inédit d'un Voyage en Perse par Constantinople et l'Asie mineure, fait en 1805.

PARIS,

NEPVEU, LIBRAIRE, PASSAGE DES PANORAMAS.

MDCCCXIII.

DS258
.S35

104837
08

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Je me disposois à publier la traduction des Voyages de Morier et de Scott-Waring, lorsque j'appris qu'on m'avoit devancé dans la plus forte partie de ce travail : le Morier de M. E*** étoit sous presse. En lui rendant la justice méritée, il m'étoit facile de poursuivre, puisque les notes, remarques et corrections que je me proposois d'ajouter au texte eussent rendu mon livre neuf, quoique devancé dans la publication. En même temps, quelques lignes du *Journal de l'Empire* l'annoncèrent d'une façon beaucoup trop avantageuse ; mais la presque certitude du succès ne devoit point l'emporter sur des considérations supérieures, les égards entre gens de lettres et la connoissance du libraire entrepreneur. Par un accord entre nous, je supprimai ma traduction du Morier, et il se chargea de celle du Scott, que voici réunie au travail

de M. E***. Ainsi, la rivalité des traductions est anéantie, et le Public ne doit attendre rien de plus que les trois volumes présentement publiés. (1)

Quelques personnes trouveront peut-être étrange qu'on donne à la suite d'un Voyage en Perse un autre Voyage dans une province du même Empire; mais les beautés d'un tableau de famille n'empêchent point de considérer avec plaisir quelqu'un de ses personnages peint séparément de main de maître.

Il y a deux manières d'écrire les Voyages : l'une expéditive et facile, mais sans utilité; l'autre, aussi profitable que pénible et lente. La première ne demande qu'un crayon rapide pour noter au hasard tout ce que le hasard présente; l'autre exige la réunion de l'esprit observateur au talent de la

(1) La traduction du Voyage à Chyras a été faite sur un exemplaire de l'édition de Londres, le seul peut-être que la difficulté des relations ait laissé pénétrer en France. M. Langlès, toujours prodigue des richesses de sa précieuse bibliothèque, a bien voulu me le mettre entre les mains.

narration : celle-là esquisse des squelettes, celle-ci trace des portraits pleins de vie. On veut qu'un voyageur ait étudié les mœurs du peuple qu'il décrit; on aime à trouver dans ses récits le ridicule en opposition avec la sagesse, l'union des grands défauts et des qualités brillantes, les institutions bonnes, utiles, charitables, à côté des coutumes les plus dures, les plus pernicieuses, les plus bizarres : c'est par cette peinture vraie de mœurs publiques et privées que l'auteur du Voyage à Chyras se distingue des faiseurs d'Itinéraires, et mérite l'attention des honnêtes gens.

Voyageant pour son plaisir, il n'a parcouru qu'une étendue de pays peu considérable ; et ne voulant rien dire qu'avec justesse, il n'a publié qu'un demi-tome. Si l'on débarrassoit les grands voyageurs du superflu de leur bagage, plusieurs se réduiroient peut-être à un moindre volume.

Scott-Waring réunissoit encore un avantage inestimable, la connoissance des langues orientales, mais surtout

du persan vulgaire. Visitez une contrée, si vous parlez l'idiome du peuple, les occasions d'observer juste se présenteront en foule : êtes-vous réduit à l'entremise d'un interprète ? vous serez à tout moment dupe de l'impéritie, de l'astuce, des préventions nationales : l'erreur qui conduit votre plume vous enlève le fruit de vos travaux.

La narration de Scott-Waring est claire, précise, souvent pittoresque, tour à tour grave ou légère. Que si, en passant dans notre langue, l'ouvrage a perdu une bonne partie de ce mérite, du moins y retrouvera-t-on l'esprit de critique qui caractérise son auteur, et de plus, en compensation des agrémens détruits, quelques notes et des éclaircissemens dont je ne ferai point l'éloge, parce que le Public est rarement l'écho de l'écrivain qui chante ses propres louanges.

Ce que j'ai ajouté est d'ailleurs peu considérable ; mais des personnes qui jouissent d'une grande réputation de mérite ont jugé le Voyage digne de leur

attention particulière, et m'ont communiqué des renseignemens scientifiques, ou des remarques tellement empreintes du sceau de leur judicieux esprit, que les gens de goût les reconnoîtront à la première lecture. Tels sont entre autres les éclaircissemens sur le *murdeh chouï*, ou laveur de corps morts; les remarques sur l'erreur des Persans, touchant la profession des voyageurs européens, la notice sur Kazroum, les notes sur Fath-Aly, et l'histoire du schisme des Chytes et des Sunnites. Anonyme pour anonyme, je serois fâché qu'on me fît riche des dépouilles d'autrui (1).

Le célèbre voyageur a joint à son livre, sous le titre de deuxième partie, un traité presque complet des grands poètes et orateurs persans, dont j'ai simplement extrait les chapitres sur la langue, l'éloquence et la poésie. Pour publier ce curieux morceau, qui n'a

(1) Les morceaux ajoutés dans le corps du texte sont distingués par des [ ]; et les notes originales signées T.

pas moins d'étendue que le Voyage même, et lui donner en français le prix et tous les charmes dont il est susceptible, il auroit fallu traduire les nombreuses citations d'auteurs sur les textes originaux, traduire en vers celles des poètes, comme elles sont traduites dans l'anglais; et dans toutes, sacrifiant, comme a dû faire Scott-Waring, l'exactitude minutieuse aux droits de la grammaire, du goût et de l'harmonie, ne conserver de persan que la marche, les idées, et ces fleurs d'imagination que l'enthousiasme admire, dont l'esprit s'étonne, mais que la raison peut rarement approuver (1). C'étoit un fort beau travail à faire; mais je ne voulois pas publier un cours de littérature à la suite de deux Voyages.

J'ai supprimé également un petit

(1) L'Allemagne possède une traduction du Voyage à Chyras. L'auteur n'y a rien supprimé. Je doute que l'on retrouve le génie de Hafez, de Ferdoucy, et des autres grands poètes de la Perse, dans une version allemande faite sur des traductions libres et des imitations anglaises.

morceau d'histoire qui termine le volume anglais. On le trouve fondu, corrigé et augmenté dans la notice chronologique sur la Perse, insérée par M. Langlès dans le dernier volume de sa belle édition de Chardin (1).

Enfin, contre la commode habitude des traducteurs, de conserver aux noms orientaux l'orthographe qu'ils ont dans les ouvrages anglais, allemands, etc., j'ai rétabli le plus exactement possible, selon la prononciation persane et la valeur de nos lettres, tous ceux qui se rencontrent dans ce Voyage; ainsi, au lieu de *Ulee*, *Muhommood*, *Sheeraz*, que porte le texte, on trouvera dans la traduction : *Aly*, *Mohammed*, *Chyras*, et pareillement des autres. Il n'y a que quelques mots où j'ai conservé le *w*, contre mon principe.

Les figures, au nombre de deux seulement, ont été copiées avec soin.

---

(1) Voyages du Chevalier Chardin en Perse, etc. Paris, le Normant, 1811, 10 vol. in-8°. et atlas in-f°.

L'une présentant le roi de Perse actuel dans ses habits de cérémonies, sert de frontispice au premier volume de la traduction de Morier; l'autre, offrant le portrait d'une femme célèbre par ses charmes, est placée en tête du deuxième volume; mieux que la plus vive description, cette gravure fait connoître l'opinion des Persans sur la beauté; et quelle légèreté, pour ne pas dire quelle licence, préside à la toilette des dames de Perse dans le secret de leur appartement.

PRÉFACE.

Les relations de voyages ont toujours été accueillies avec avidité. Si le public accorde quelque indulgence à l'ouvrage qu'on va lire, l'auteur se croira suffisamment dédommagé de ses peines.

On attend ordinairement d'un voyageur qu'il rende compte des motifs de son entreprise. Les miens se réduisent à deux points, la mauvaise santé, et le désir de voir : eux seuls m'ont déterminé à parcourir la Perse; et si le lecteur pense que ma curiosité ait été sagement dirigée, je ne regretterai point la perte du moins précieux de tous les biens.

Peu de contrées ont été plus visitées que la Perse; mais les relations de ce pays sont pour la plupart l'ouvrage de voyageurs qui en ignoroient la langue. Certaines personnes, trop occupées de leurs intérêts personnels, n'ont point pu étudier à fond les coutumes d'un empire éloigné. Enfin, les préjugés dirigeant les recherches de plusieurs autres, ont seuls commandé leurs opinions.

S'il falloit déterminer la manière dont j'ai exécuté mon voyage, cela me seroit impossible. Tout ce que je puis dire, c'est que je n'ai rien épargné pour vérifier l'exactitude des renseigne-

mens qui me sont parvenus, ni rien avancé sur une autorité suspecte ou même douteuse.

Cet ouvrage fut d'abord publié dans l'Inde; mais les fautes d'impression aussi nombreuses qu'absurdes qui défiguroient toutes les pages, m'ont déterminé depuis à le réimprimer, et je crois l'avoir rendu plus digne de l'approbation publique.

Les Gaurs, anciens peuples de la Perse, m'ont semblé un sujet épuisé, conséquemment inutile à traiter, surtout après les détails dans lesquels est entré le chevalier Chardin à leur occasion. Je me suis donc abstenu d'en rien dire.

J'ai vu, depuis l'impression de mon livre, un ouvrage sur l'ancienne langue de la Perse, attribué à feu Mehdy-Aly-Khân; mais les connoissances qu'on lui prête sont aussi chimériques que le résultat de ces mêmes connoissances. Elles lui donnèrent, dit-on, des moyens efficaces d'accorder ensemble les faits contradictoires qui se rencontrent dans les récits des historiens Byzantins et des premiers chroniqueurs mahométans. D'abord, en admettant ses connoissances en ancien Persan, je recuse son habileté à rectifier les auteurs grecs et musulmans; car à quelle source auroit-il puisé la science? Ensuite je nie jusqu'à l'intelligence de ce langage, parce qu'il étoit totalement oublié du temps de Chardin (1);

(1) Selon M. W. Ouzely, il existe encore des livres en an-

toutefois la même *sagesse profonde* qui *créa* le savoir de ce *Mehdy* put également *créer pour lui* des matériaux propres à l'exercer.

Je dirai peu de chose au sujet des traductions répandues dans cet ouvrage. Les citations de l'Akhlac-Nasiry exceptées, je ne me suis assujetti nulle part à l'interprétation littérale de mon auteur. J'ai plutôt essayé de rendre les *pensées*

---

cien persan, et plusieurs monumens d'une étonnante antiquité, qui ont échappé aux recherches des voyageurs européens. Dans cette persuasion, il a voulu parcourir la Perse : il l'a parcourue. Le but de son voyage nous rappelle l'entreprise des spectateurs, visitant le Caire pour mesurer les pyramides. L'inexactitude des mesures prises par M. Greaves * étant maintenant reconnue, je ne regarde point cette plaisanterie comme un sarcasme injuste contre sa personne.

* Jean Greaves, en latin *Gravius*, savant orientaliste anglais, né à Colmoze en 1602. Après avoir lu les auteurs grecs et latins, il s'adonna à l'étude des langues orientales, des mathématiques, et de l'astronomie, et s'acquit une telle réputation de science, que dès 1630 il fut nommé professeur de géométrie au collége de Gresham, à Londres. Persuadé que les voyages perfectionnent et rectifient les connoissances acquises dans le silence du cabinet, il s'embarqua en 1637, visita Rome, Padoue et Florence, et arriva à Constantinople en 1638. De là il se rendit à Alexandrie, puis au Caire, et mesura les pyramides avec un rayon de dix pieds, divisé avec le plus grand soin en dix mille parties. Il a consigné le résultat de ses observations dans sa *Pyramidographie*, publiée à Londres, en 1664, in-8°; ouvrage qui fit grand bruit à sa naissance, et aura toujours son prix, mais dont plusieurs points sont rejetés, depuis les travaux dont les pyramides ont été l'objet dans ces derniers temps. Greaves mourut le 8 octobre 1652. On trouvera la liste de ses ouvrages, et des détails très exacts sur sa vie et ses travaux dans les *Vitæ quorumd. eruditissim. et illustr. virorum. scriptore.* Th. *Smith.* London, 1707, in-4°., et sa vie placée en tête de ses *Miscellaneous Works;* Londres, 1737.

des écrivains persans, que les expressions employées par eux ; tâche incomparablement plus difficile que de versionner sèchement un petit nombre de vers. Pour l'un il faut quelque imagination, l'autre n'en demande pas même l'ombre; car c'est une observation générale qu'on peut traduire littéralement sans entrer dans l'esprit de son auteur, sans démêler la moindre de ses vues.

Quelques personnes attachent une grande importance à l'orthographe des mots indiens et persans; quant à moi, j'avoue n'y en attacher aucune (1). J'ai suivi habituellement le système établi par le docteur Gilchrist, pour son dictionnaire hindostanique; mais dans tous les mots dont un usage général a sanctionné l'orthographe, je n'ai consulté que la voix publique (2).

---

(1) On pourroit desirer, pour la géographie, qu'il existât un point de ralliement : ainsi le besoin d'un système régulier d'orthographe orientale appartient au géographe, et point du tout au grammairien.

(2) [Quelques personnes opposeront à l'auteur que le grammairien, obligé de substituer des caractères étrangers aux caractères originaux, n'a pas moins besoin que le géographe d'un système orthographique, sans lequel tout est chaos. Un assemblage régulier de lettres incohérentes, quelque barbare qu'il puisse être, ne l'effrayera point d'ailleurs, parce qu'il peint le mot à son imagination : il verra sans frémir quatre *hhhh* de suite dans le mot *mossahhhhihh ;* mais quel autre qu'un orientaliste en peut même comprendre la valeur? L'homme dont l'instruction porte sur d'autres bases, les gens du monde, les femmes, le lecteur en un mot, veulent des noms que l'œil assemble sans le secours d'une étude préliminaire. Ainsi, l'écrivain qui veut être lu doit se rendre lisible ; mais je ne voudrois pas qu'à l'imitation de

Avouer les secours qu'on a reçus est une dette que non-seulement la gratitude, mais encore la justice doivent acquitter; quelles que soient donc les connoissances qu'on me suppose dans les langues asiatiques, je dois les attribuer au très noble marquis Wellesley, en faveur de la littérature orientale; et, quoique je ne puisse pas, comme il est visiblement probable, rendre à ces efforts honorables une justice digne de leur grandeur, il suffit de mon aveu pour ne paroître pas sans reconnoissance des avantages que j'en ai pu tirer.

Je n'essaierai point de prévenir les objections qu'on pourra me faire. Je n'atténuerai point mes erreurs. Je me suis présenté devant un tribunal dont les décisions sont sans appel, et sous les arrêts duquel il faut plier avec respect et soumission.

Pouna, le 13 *octobre* 1804.

M. Scott-Waring, il écrivît les noms étrangers au hasard, et souvent de deux ou trois façons différentes : j'exigerois qu'en adoucissant l'orthographe et les sons, il ne les défigurât point; qu'en donnant aux mots une physionomie supportable, il leur conservât un caractère original auquel les savans pussent les reconnoître du premier coup-d'œil. C'est ce que j'ai tenté de faire, et ce que j'annonce dans ma préface, en disant que j'ai rétabli les noms orientaux selon la prononciation persane et la valeur de nos lettres.]

VOYAGE A CHYRAZ.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée à Bouchir. — Golfe Persique. — Vues. — Chémâl. — Cherquy. — Ville de Bouchir. — Images hindoues. — Manuscrits, etc.

Je m'embarquai, le samedi 10 avril 1802, sur le *Shrewsbury*, navire du port de trois cents tonneaux, qui faisoit voile pour le golfe Persique. Le temps le plus favorable pour ce voyage est entre les premiers jours d'octobre et la mi-mars : nous étions donc partis trop tard ; c'est pourquoi nous fûmes poussés à quelques degrés au midi, avant que de rencontrer un bon vent.

Néanmoins nous découvrîmes la terre dès le 25, et, le 26, nous entrâmes dans le golfe Persique : alors la scène changea totalement pour nous ; nos yeux, accoutumés à l'ennuyeuse uniformité d'une nappe d'eau sans terme, s'arrêtèrent sur de hautes montagnes ; une multitude d'îlots charmèrent nos regards par la variété pittoresque de leur perspective.

Nous jouissions à peine de ce plaisir, qu'un vent impétueux de nord-ouest fondit sur nous ;

c'est celui qu'on appelle le *Chémâl;* il se déchaîne toujours ainsi tout à coup, et continue de souffler pendant deux, trois et jusqu'à cinq jours consécutifs. On ne sauroit entrevoir la moindre nuée, tant que son étonnante fureur assiége ces parages.

La majeure partie des golfes a, je crois, deux vents principaux; l'un propice, l'autre contraire. Cette circonstance s'explique par une raison aussi simple que juste, du moins quant au golfe Persique en particulier. La chaîne de monts d'une hauteur prodigieuse, qui borde les côtes de la Perse et de l'Arabie, oppose une barrière à l'irruption des vents latéraux. En effet, ce golfe a la forme d'un vaste entonnoir, dans lequel les vents ne peuvent souffler que directement par l'une et l'autre embouchure. On appelle *Cherquy* le second vent du golfe Persique; il vient du sud-est, mais règne moins fréquemment que l'autre. Les marins les plus expérimentés assurent que la chance est de cinq contre trois en faveur du *chémâl:* celui-là s'annonce par une forte rosée : le contraire arrive justement pour celui-ci.

Après une traversée fort ennuyeuse, durant laquelle nous fûmes accueillis à quatre reprises différentes par le plus violent *chémâl*, et touchâmes plusieurs fois sur des roches cachées, nous arrivâmes enfin à Bouchir le 22 mai.

La ville, assise sur une langue de terre étroite, est si peu élevée au-dessus du niveau de la mer que le gonflement des vagues en fait fréquemment

comme une île. Les maisons sont petites, basses, mesquines, bâties la plupart en boue; les autres avec une sorte de pierres blanches et tendres qui ne leur donnent pas un air beaucoup plus imposant. Bouchir est ceint d'une muraille flanquée de quelques tours, et qui peut suffire pour mettre cette ville à couvert des incursions spoliatrices de la cavalerie. Elle renferme trois caravanserais destinés au logement des marchands, mais si vieux qu'ils ne sauroient être restaurés. Le seul bâtiment de quelque importance, est l'hôtel de Mehdy-Ali-Khan, résident anglais à Bouchir. La compagnie anglaise y a entretenu un comptoir pendant plus de soixante ans; mais son commerce offroit de trop médiocres avantages. Les draps larges dont les Persans font usage, viennent de France par la Russie, et, malgré les frais de transport par terre, se débitent à meilleur marché que la compagnie des Indes orientales ne pourroit les fournir. Il en vient aussi du même pays par la route de Constantinople (1).

Bouchir a été construit avec les décombres de Rychir, ancienne ville située à quatre milles au midi, et qui étoit d'une grande importance sous la domination portugaise. On a retrouvé de fois à autre, quelques statues de pierre et plusieurs canons enfouis sous des ruines. Les Hindous établis

(1) Le Dr. Frayer dit positivement qu'il a acheté du drap meilleur marché en Perse, qu'on ne le paie en Angleterre même; *Voyage en Perse*, pag. 264.

à Bouchir, achètent ces statues un prix fou, et, sur toutes choses, prennent un soin particulier, m'a-t-on dit, de les garantir de l'attouchement profanateur des mains étrangères. S'il est vrai que ces images soient l'emblème de quelques-unes de leurs divinités, cette découverte semblera venir à l'appui de la prépondérance originaire et tant combattue de la religion des Hindous chez les Persans (1).

Mais souvenons-nous que les premiers habitans de Bouchir ont été des Portugais, et que ces images sont peut-être la grossière représentation de quelques saints du christianisme. Plût à Dieu que les conjectures tinssent moins souvent la place des faits! La discordance, la pauvreté des données que nous avons sur l'Orient, ne nous permettront jamais de porter, sur les objets de cette contrée, qu'un jugement plein de scepticisme et de défiance. Les relations, ou différentes, ou tout-à-fait contradictoires, qui nous parviennent sur un même lieu, bouleversent nos observations particulières; et souvent il arrive qu'au milieu de la plus grande

---

(1) Ça été l'opinion de plusieurs écrivains non moins ingénieux que savans, entre autres de M. Jones. (*Voy.* tom. 1 de ses œuvres : *Origin of families and nations;* Origine des familles et des peuples.)

On trouveroit dans le *Chah náméh*, poëme persan du célèbre Ferdoucy, assez de preuves suffisantes que la religion des Brâhmes dominoit anciennement en Perse. Dans un passage, le roi Kaï-Kaoùs est accusé de brahmanisme ; cette religion est si souple dans ses principes, qu'il n'y a guère d'opinions auxquelles elle ne s'accommode.

ardeur dans nos recherches, un dernier point nous force à douter de la vérité même (1).

Les Hindous ne sont ni molestés par les Persans, ni outragés et opprimés par le gouvernement; cette race d'hommes, aussi admirable qu'étonnante, est répandue sur la presque totalité de la surface du globe. M. Forster fait mention d'une colonie d'Hindous que l'on rencontre près de la mer Caspienne. Un des savans les plus éclairés du dernier siècle (2) a consacré ses recherches à la découverte du temps auquel les sectateurs de Brahma se sont établis dans l'Inde, et du pays d'où ils sortoient (3). L'erreur vulgaire touchant leur ori-

---

(1) Bouchir offre un exemple frappant de la justesse de cette remarque. Entre trois hommes qui l'ont visité, deux avancent que la ville est entourée de murailles; le troisième soutient au contraire qu'elle est sans défense: l'un dit qu'on y trouve une grande quantité de beaux jardins; un autre dément cette assertion, et M. Jones l'appuie de toute son autorité: il ajoute que la langue de terre n'est jamais submergée. *Voyez* Voyage de Néarque, pag. 366-7. Tout cela vient des temps auxquels les différens témoins oculaires ont visité la ville; car des murs bâtis en terre sont détruits en un instant et relevés de même. Bouchir n'est qu'une île lorsque les vagues sont à leur plus haut point d'élévation, et présente une langue à la marée basse. Souvent aussi les récits contradictoires tiennent au sens dans lequel on prend certains mots: par exemple, tel peut appeler île un lieu environné de si peu d'eau que ce soit; tandis qu'un autre soutiendra le contraire, si les vaisseaux n'ont point la faculté de faire voile autour.

(2) M. W. Jones.

(3) Le magnifique souterrain de Carli, village sur la route de Bombay à Pounah, renferme plusieurs images de Boudh, et de plus est voûté; ce qui, au sentiment de M. Maurice, prouve qu'il a été creusé après la caverne Eléphanta. Il est difficile

gine indienne, s'est évanouie avec les nuages de l'ignorance et de la superstition qui ont si honteusement obscurci les productions littéraires des premiers temps; mais lors même qu'on manqueroit de preuves évidentes, le pays de Mysore pourroit nous démontrer clairement, dit-on, qu'il n'y a pas fort long-temps encore que ces peuples obéissoient aux lois, et suivoient la croyance de Boudh (1).

Un auteur respectable soutient que la religion de l'Inde ne peut point avoir une origine égyptienne, parce que les Hindous font de la lune une divinité masculine; ce qui, dit-il, est tout-à-fait contraire aux autres systèmes religieux (2). Une recherche plus approfondie lui auroit découvert néanmoins que, si les Saxons et les peuplades du Nord ont adopté les élégantes fictions de la Grèce, l'ancienne mythologie de ces peuples donnoit aussi le genre masculin à la lune, et féminisoit l'astre éclatant du jour (3). La mythologie

---

de penser qu'un peuple ait pu modeler des statues de proportions si bien observées, et fût encore assez ignorant pour ne savoir ni creuser une voûte, ni cintrer une arcade.

(1) On pourroit donner, d'après l'autorité des prêtres des temples de Boudh dans le Mysore, une note succincte de l'introduction du brahmanisme dans l'Inde. Ces renseignemens seroient bien préférables aux bizarres hypothèses qu'on a bâties sur ce peuple.

(2) *Indian Antiquities* (Antiquités indiennes), tom. 2, p. 120.

(3) Ce fait semble prouver, sans que je puisse néanmoins déterminer jusqu'à quel point, que la croyance de l'Orient s'est répandue autrefois dans les régions septentrionales.

et l'histoire de l'Inde semblent être ensevelies dans une impénétrable obscurité. Les foibles clartés qu'elles ont réfléchies, n'ont servi qu'à stimuler nos efforts pour pénétrer davantage dans la connoissance des sciences et des lois d'une nation qui se vante d'avoir atteint à un si haut degré de civilisation et de politesse. Mais depuis Halhed et M. Jones, l'existence des manuscrits samscrits les plus précieux a été répétée en chœur par tous les écrivains, qui, bien que ne sachant pas un mot de samscrit, ont mis sous presse, dans leur crédulité, cette supposition d'un vague évident; car enfin quelle production a justifié des éloges extravagans? Que les Hindous aient connu plusieurs bons ouvrages, cela se peut; mais que nous répétions sans cesse que la chose est ainsi, et qu'aucun de ces ouvrages ne soit mis au jour, voilà, certes, la plus étrange méthode imaginable de nous démontrer la justesse de l'assertion.

Malheureusement pour l'honneur et la dignité de l'histoire et de la mythologie hindoues, elles ont été torturées par les gens à étymologies, tandis que l'imagination brillante de quelques auteurs répandoit sur elles le charme des fictions; mais quelque altération qu'aient pu souffrir l'intégrité de l'une et l'orthodoxie de l'autre, elles en ont été amplement dédommagées par les lumières de l'érudition, par les célestes élans de la poésie, par l'énergie persuasive de l'éloquence. Cependant nous ne pouvons point oublier que tout système fondé sur des étymologies, et soutenu par des faits

isolés, est exposé à une objection insurmontable; c'est que, s'il arrive qu'on puisse démontrer la fausseté d'une seule de ces étymologies, fût-elle soutenue de tout l'étalage du plus profond savoir, dès-lors tout le vide du système est clairement prouvé; car dans les choses de l'Orient, les étymologies sont comme la pierre d'assise d'une voûte, sur l'aplomb et la durée de laquelle repose l'existence de tout l'édifice. M. Jones, dont l'opinion est à coup sûr d'un poids suffisant, s'élève avec force contre la licence des étymologistes; mais je n'ai point encore lu, sur l'Orient, d'auteurs dont les faits n'ayent pour bases des conjectures étymologiques (1). M. Maurice, toujours cité avec respect, et dont le mérite commande notre admiration, s'élève dans ce genre, et soutient son vol à une hauteur démesurée; néanmoins ses travaux méritent la gratitude des savans, parce qu'il peut être regardé comme le seul dont la patience et l'habileté ayent su tirer une histoire extrêmement agréable, d'un chaos de matériaux encore bruts (2). Comme les fils sont déliés! quelle

(1) A peine y a-t-il un mot qui ne puisse point être changé en un autre par les faiseurs d'étymologies orientales. Ainsi *mul*, par exemple, se métamorphosera sous leur plume en *lul*, *nul*, *nun*, et ce sera peut-être là ce qui aura donné naissance à cette découverte, d'après laquelle l'Angleterre auroit tiré sa population de l'Inde. Voyez *improved System of indian Ortography*. (Système raisonné d'Orthographe indienne, par M. Gilchrist, dans lequel sont rapportées en preuve de la science des étymologistes, les grossières erreurs commises par des Européens ignorans.)

(2) On doit à ce savant : 1°. Antiquités de l'Hindoustan. Londres, 7 vol. in-8°.

2°. Histoire de l'Hindoustan, de ses sciences, de ses arts, et

finesse de tissu! Mais un fil rompu anéantit tout l'ouvrage. Les conjectures, les étymologies que le savoir imagine, sont des bulles de savon soufflées par un enfant : brillantes, elles captivent la vue; mais légères et sans consistance, un souffle les anéantit.

---

des autres grands royaumes d'Asie, durant les temps les plus anciens du monde. Londres, 1795, 2 vol. in-4°.

3°. Histoire moderne de l'Hindoustan, embrassant celle de l'empire des Grecs en Bactriane, et des autres grands royaumes d'Asie qui le bornent à l'occident, depuis la mort d'Alexandre jusqu'à la fin du dix huitième siècle. Londres, 1802, in-4°., premier volume. Tous ces ouvrages sont en anglais : il est à regretter que l'auteur, au lieu de résultats, n'ait souvent à présenter que des conjectures plus ou moins heureuses : mais ce défaut doit être attribué à l'incohérence des sources où il a puisé. T.

CHAPITRE II.

Du Gouverneur de Bouchir, et de son frère. — Commerce. — Souper persan. — Croyance à l'astrologie judiciaire.

Après cette petite digression, qui n'est peut-être pas tout-à-fait du ressort d'un voyageur, il est temps de retourner à la ville de Bouchir. Son gouverneur actuel, le cheik Nassir, est fils de ce fameux cheik du même nom, qui défendit l'honneur et l'indépendance de sa dignité contre la puissance de Kérim-Khan (1). Bouchir doit le peu d'importance qu'il possède actuellement, aux efforts de cet homme célèbre, qui, bien qu'engagé dans une guerre perpétuelle, étendit le commerce avec l'Inde et Mascate, au point de trouver dans ses profits les moyens d'entretenir sur pied une force armée considérable. On assure qu'à sa mort son fils hérita de deux millions en argent; il lui laissoit en outre trois mille chameaux et six cents jumens pleines.

Il y a de l'exagération, sans doute, dans ce compte; mais il montre quelle est l'opinion générale touchant les richesses prodigieuses de ce

(1) *Voyez* Niebuhr.

grand homme. Son fils ne sut rien faire pour conserver ses acquisitions, et Loutf-Ali lui enleva, sans beaucoup de peine, les biens et la puissance qu'il n'avoit point le génie de défendre. Ayant été conseillé de prendre à son service un corps de Géorgiens licenciés par Aga-Mohammed, et qui lui eussent assuré la possession paisible de son héritage, il s'y refusa, répondant pour défaite, que ces gens buvoient du rack, et qu'il ne sauroit comment les fournir de liqueurs enivrantes.

Il sort annuellement de Bouchir des sommes considérables que l'on exporte à Bombay, à Masulipatam et au Bengale, d'où l'on tire en échange *le kincab de Guzarate*, *des indiennes*, *de grandes étoffes*, *de la mousseline*, etc. (1). Il n'y a pas long-temps que le roi de Perse tenta de mettre obstacle à cette grande exportation de numéraire, en proposant des récompenses à quiconque viendroit à bout de fabriquer des tissus pareils aux grandes étoffes de Madras; mais les marchands ne purent point se résoudre à voir une portion de leurs bénéfices passer par un autre canal, et cette sage mesure demeura sans effet. On fabrique avec le coton qui croît aux environs de Bouchir, une espèce d'étoffe qui approche beaucoup des nankins de la Chine. Je pris des renseignemens

(1) L'état suivant des sommes exportées de Bouchir m'a été communiqué par le courtier anglais ; à Masulipatam, six laks et demi ; Calcutta, un et demi ; Bombay, un et demi ; Mascate, un ; plus, en drogues tirées de l'Inde, environ un demi-lak, etc. : enfin un autre lak pour frais de transport et de cargaison.

sur les arbrisseaux dont on extrait l'huile de castor. On en connoît bien les propriétés médicinales; néanmoins cette huile ne sert que pour les lampes.

J'avois des lettres sur deux négocians des plus considérés de la ville; j'étois en outre recommandé au résident anglais, par le gouvernement de Bombay; on eut pour moi tous les égards, je reçus toutes les honnêtetés qu'un étranger puisse attendre. Il n'y avoit personne qui ne s'empressât de m'être utile, mais, si je ne me trompe, avec l'intention marquée de tirer parti de mon ignorance. Je fus invité par Mehdi-Ali-Khan à un grand repas qu'il donnoit aux principaux habitans de Bouchir. Ceci appartenant à la description des usages, je vais en rendre un compte succinct.

Nous commençâmes à nous rassembler sur les huit heures du soir; chaque personne qui entroit, faisoit le salut musulman et le compliment d'usage: tout étoit dans le goût du plus grand luxe oriental. On nous présenta des *caliouns* à l'eau de rose; le café fut versé dans des tasses d'or; rien, en un mot, ne manquoit à l'éclat autant qu'à la beauté du repas (1). On servit le souper vers les dix heures; c'est le repas principal des Persans. On plaça donc, de deux en deux convives et devant eux, un grand bassin creux qui contenoit deux pilaus, l'un au mouton, l'autre à la volaille, et

(1) Les *caliouns* sont faits comme le *koukah* des Indes. Les Persans fument du tabac pur, et jamais pendant plus de deux minutes de suite. Le *caliouni néipich* est fumé sans interruption.

quelque huit autres plats, les uns de lait caillé, de fromages; les autres d'alimens acides et doux, combinés ensemble. Je remarquai qu'on buvoit souvent durant le repas, d'un certain liquide contenu dans deux grands vases. D'abord, je le pris pour du bouillon; mais je connus ensuite que c'étoit une boisson propre à faciliter la digestion; et les convives en ont vraiment besoin; car ils ne semblent jamais rassasiés qu'après avoir vidé à deux le susdit bassin. La conversation fut générale avant et après le repas : chacun y prit part; quelques-uns des assistans l'animoient par des histoires des anciens rois; d'autres, par des remarques sur le gouvernement actuel. Tout cela n'a point lieu quand le maître de la maison traite quelque seigneur d'un rang supérieur au sien. Dans ce cas, on étend devant la porte par laquelle il doit entrer de riches étoffes qui, dès qu'il a passé dessus, appartiennent toutes aux gens de sa suite. Son hôte se place à une grande distance de lui; s'il parle, la compagnie parle à son exemple; s'il se tait, un morne silence est observé. En Perse, un homme puissant n'est cordialement accueilli par personne; sa vue inspire la crainte; son séjour entretient l'effroi, et son départ, ardemment désiré, met seul un terme aux appréhensions des convives.

Les Persans ajoutent une foi aveugle aux prédictions de l'astrologie judiciaire, et n'entreprennent guère aucune affaire sans consulter les astrologues : aussi la profession de ces charlatans est-elle la plus lucrative en Perse. Il seroit inutile de

vouloir convaincre les Persans de l'erreur de leur croyance ; car la raison échoue presque toujours contre les préjugés, et les leurs ont une force toute puissante, contre laquelle échoueroient la logique et l'éloquence de Cicéron. J'ai ouï dire qu'on prédit un jour au roi de Perse que le trône seroit en danger, s'il n'y montoit momentanément un nouveau prince. Aussitôt le monarque investit son fils aîné de tous les symboles de la royauté, le mit à la tête d'une expédition contre le Korasan, et par ce moyen conjura la malignité de son étoile. Au bout du temps déterminé, il rentra dans toute la splendeur de son rang.

La mosquée de Bouchir est fort misérable; j'ai dit plus haut qu'aucun bâtiment de cette ville ne méritoit le moindre éloge, et ce n'est pas sans rire que je me rappelle le propos d'un matelot à son sujet: cet homme, à la première vue, jura ses grands dieux que nous allions aborder dans un cimetière. En effet, cette ville ne laisse pas d'y ressembler assez d'un peu loin.

L'eau est d'un saumâtre insupportable. Un étranger croiroit qu'on l'a salée; cet inconvénient se rencontre jusqu'à dix lieues à la ronde.

Les habitans de Bouchir et des villages circonvoisins sont peu enclins à malfaire, très paisibles, mais d'une stupidité rebutante. C'est une chose inconcevable que le nombre d'aveugles et de personnes incommodées des yeux qu'on rencontre dans

le Dechtistan (1). J'attribuerois principalement ces infirmités à la chaleur excessive et à la sécheresse de l'air qui, détruisant l'humidité de l'œil, y font naître un écoulement envenimé sans cesse par les parcelles d'un sable fin que le vent y jette. Quelle qu'en soit la cause, je puis affirmer sans exagération que le tiers au moins des habitans du Dechtistan a la vue misérablement affectée.

---

(1) Le Dechtistan est le pays situé au pied des montagnes qui servent de boulevard à la province de Fars.

CHAPITRE III.

Manière de voyager. — Admiration des Persans pour le major Malcolm, etc., etc.

Il falloit que je me montrasse sous les enseignes de la mendicité, ou que je prisse le train d'un gentilhomme. Je choisis, malheureusement pour moi, la dernière de ces deux alternatives. Ceci pouvant être de quelque utilité aux voyageurs à venir, j'entrerai dans de légers détails sur la manière dont je fis ma route. Mes serviteurs étoient au nombre de huit : un *djéladar*, ou valet en chef ; deux *mehters*, ou simples valets ; deux *pich-khidmets*, autres domestiques qui vous préparent le *calioun* et vous servent ; un cuisinier, et quatre *farrachs*. L'emploi de ces *farrachs* est de dresser les tentes et de faire tout ce que vous leur ordonnez. Je remarquerai, au sujet des domestiques persans et indiens, qu'on ne rencontre aucune hésitation dans l'obéissance des premiers, tandis que ceux-ci se bornent à la stricte observance des devoirs de leur emploi particulier. Dans l'Inde, il faut deux hommes pour servir un cheval : en Perse, un homme soigneroit beaucoup mieux sept chevaux à lui seul.

Les *pich-khidmets* et le *djéladar* sont à cheval, les autres valets montent des mules ; et comme ces

pich-khidmets vous accompagnent en tous lieux : il est indispensable de les bien vêtir et de les entretenir sur un bon pied ; car le respect qu'on vous porte vient plutôt de la bonne tenue de vos gens et de l'étalage de votre train, que de votre rang et de votre conduite. Les *pich-khidmets* doivent porter, outre le *calioun*, deux *matarah*, sortes d'outres en cuir, l'une pleine d'eau, l'autre de vin. Il est si difficile de se procurer de l'eau dans la route, qu'il faut bien se garder d'oublier ce genre de provisions. Pendant le chemin, quelques-uns de vos serviteurs chantent, ou plutôt psalmodient des odes de Hafez et de Sadi. Vous voudriez à toute force en pouvoir faire autant pour tromper l'ennui d'une longue marche nocturne.

Il est d'usage, et même d'une indispensable nécessité, si vous avez besoin d'assistance, de faire quelque présent au gouverneur de la ville, ou au chef du village dans lequel vous vous arrêtez. Les objets qu'on doit offrir de préférence, sont des schals, de la mousseline, des kincobs (1), des pistolets, des montres, du satin, du velours, des indiennes, des couteaux, des lunettes d'approche, etc. Gardez-vous bien surtout de ne jamais rien présenter qui appartienne exclusivement à la toilette des femmes ; car ce seroit le plus sanglant affront que

(1) Le *kincob*, nommé par les Persans *kimkab*, est une étoffe de soie et coton, avec des fleurs d'or saillantes, semblables à celle que nous appelons damas, parce que les Européens la tirent de la ville de Syrie qui porte ce nom.

vous puissiez faire à un galant homme. Un grand nombre de gens vous apporte des fruits et autres choses de peu de valeur, dans l'espoir de quelque honnête récompense ; si votre générosité ne répond point à leur attente, vous pouvez compter sur un mépris souverain. On a, pour distribuer à ces pauvres diables, quelques pièces de *calemkar*, sorte de toile des Indes et de drap extrêmement grossier.

Depuis l'ambassade du major Malcolm à la cour de Perse, l'idée que les habitans des villages qui se trouvoient sur sa route se sont faite de la munificence et de la générosité européennes, oblige les voyageurs européens à des largesses sans mesure. Il est doux pour un Anglais néanmoins, et tout en gémissant de cette fâcheuse nécessité, de songer à l'honneur qui en rejaillit sur la nation britannique, et au crédit qu'elle s'est acquis par tant de splendeur. Les Persans ne parlent du major et des gentilshommes de sa suite que dans les termes les plus ampoulés du panégyrique oriental. Je ne me rappelle point de m'être arrêté dans un seul lieu dont les habitans aient manqué de me demander avec empressement des nouvelles de la santé du major Malcolm, et de celle des personnes qui l'accompagnoient. Je ne pouvois point répondre à leur empressement d'une manière fort satisfaisante, et je perdis beaucoup dans leur estime, en avouant que je ne connoissois aucun de ces messieurs.

On n'attend pas de moi que j'informe le public des motifs de cette ambassade ; mais si l'un d'eux a été de se concilier l'estime des Persans et d'impri-

mer dans leur mémoire une idée juste et précise du caractère et de la puissance britanniques, jamais entreprise du même genre ne fut couronnée d'un plus entier succès. Une première ambassade avoit été déjà envoyée ; mais sa conduite étoit basée sur des principes si différens, que les Persans doutent que toutes deux puissent être venues du même pays.

Le succès avec lequel on croit généralement que le major Malcolm remplit son ambassade, doit être attribué, en grande partie, à l'avantage que cet officier avoit de pouvoir faire lui-même toutes ses affaires, conversant avec le paysan et le monarque sans l'entremise d'un interprète indien ou persan. Il faut sans doute beaucoup de fermeté, beaucoup de résolution pour résister aux importunités, et refuser les services d'un homme utile et capable : mais quelle satisfaction de ne point partager avec un agent reconnu l'honneur d'un crédit qu'on ne doit dès-lors qu'à soi-même ! C'est d'ailleurs une confiance fort dangereuse, que d'employer un natif du pays dans des négociations qui ne sont pas de son ressort. Il donne souvent des espérances que vous n'êtes point dans la volonté de remplir ; quelquefois on lui croit bien plus de crédit qu'il n'en a effectivement; ou, si les circonstances prolongent son service, il acquerra de jour en jour une influence dont vous ne sauriez vous apercevoir. L'emploi des interprètes est donc un usage au moins très dangereux, un usage, l'on peut dire, qui tend parfois à détruire la plus brillante réputation, à tromper les plus belles espérances, à tout faire avorter.

Quand les voies de conciliation sont nécessaires; lorsqu'il faut inspirer de la confiance, l'entremise d'un naturel ne peut que traverser vos vues; elle rompt toute espèce de communication entre les classes inférieures du peuple et vous; elle est une source intarissable de méfiance et de soupçon pour les hommes placés à la tête des affaires, et qui souvent encore ne négligent aucun genre de séduction pour amener votre agent à leur révéler vos secrets.

C'est à l'adoption du système contraire que j'attribue l'impression profonde qui est restée dans l'esprit des Persans en faveur du caractère britannique; impression qu'il faut considérer en même temps comme un témoignage du mérite éclatant des personnes aux mains de qui l'ambassade a été confiée, et qui ne peut être qu'extrêmement agréable à la nation anglaise. Les Persans se sont étonnés de l'instruction, de la politesse et de la générosité des Européens qui se montroient parmi eux, sous un aspect si différent de celui des Russes que le commerce attire sur les côtes de la mer Caspienne. Ils furent surtout dans l'admiration des connoissances que chacun de ces étrangers possédoit de leurs usages et de leur pays; car les Persans, naturellement peu curieux, ne s'inquiètent guère de l'histoire des peuples étrangers. Je n'oublierai point de remarquer que ce fut encore bien une autre surprise pour eux, de voir que l'ambassade ne se composoit point de marchands; tandis que le

Chah-Abbas-Naméh dit que c'est la seule espèce de gens qui visite la Perse (1).

Je n'ai plus à remarquer, sur cette ambassade, que les regrets manifestés à son départ, et la désolante impuissance où toute autre nation se trouve d'en envoyer aucune qui l'emporte sur elle. Je ne crois pas non plus que le temps puisse effacer les souvenirs qu'elle a laissés, et qu'il soit au monde une puissance capable de nous supplanter dans l'estime et l'admiration des Persans. Ils ont reconnu enfin que nous possédions, quoique non Musulmans, des connoissances bien plus étendues que les leurs (2); et que malgré notre puissance et nos ri-

---

(1) *Voyez* Tavernier, récit de l'Ambassade française.

(2) Je prie de ne point entendre à mal ce passage. Les Persans ont eu peu de rapports avec les Européens : ceux qu'ils ont connus étoient des marchands : de là ils ont conclu que nous étions tous marchands. Quelque respectables qu'aient été ces voyageurs, ils ne pouvoient point donner aux Persans des notions précises de nos ressources et de notre puissance. Ils en firent des récits exacts; mais il falloit le concours des sens pour que les Persans demeurassent convaincus de la vérité.

(M. Scott-Waring sacrifie ici l'exacte vérité à une petite vanité nationale : on regrette de trouver des assertions aussi singulières que celles qu'on vient de lire dans l'ouvrage d'un écrivain qui observe avec justesse, et s'exprime généralement avec impartialité. Nous sommes très éloignés d'adopter que les Persans croient l'Europe uniquement peuplée de marchands : mais, s'ils avoient une telle opinion, quelle nation auroit pu la leur donner, autre que celle qui, depuis près d'un siècle, cherche, par tous les moyens possibles, à s'emparer de la navigation et du commerce du golfe Persique ? Les Persans n'ont connu les Anglais que pour éprouver les effets de cet égoïsme caractéristique d'un peuple marchand qui rapporte et sacrifie tout à ses intérêts. La France

chesses, nous ne composions point une nation de marchands.

---

au contraire n'a jamais entretenu avec la cour d'Ispahan et de Téhéran que des relations purement amicales et fondées sur l'estime. Tavernier et Chardin étoient à la vérité des marchands, mais ils n'avoient aucun caractère diplomatique. Ils avoient obtenu de la cour des lettres dans lesquelles on les recommandoit à la bienveillance, soit du roi, soit des ministres ; on réclamoit sûreté et protection pour les autres sujets français, et enfin on faisoit des protestations d'amitié. D'ailleurs, il seroit à désirer que tous les voyageurs fussent des *marchands* du genre de Chardin, et peignissent comme lui les mœurs des peuples qu'ils auroient visités. Otter, de Verville, de Beauchamps, et M. Olivier, en affrontant tous les genres de fatigues et souvent de périls, n'avoient point en vue de se défaire avec grand profit d'une pacotille de marchandises, ou de demander l'établissement d'un nouveau comptoir, ou de préparer l'expulsion ou la mort d'un agent étranger. L'amour seul de la science les guidoit ; et leur caractère noble, leur conduite franche, ne purent les faire prendre pour des marchands. Les Persans les estimèrent, les recherchèrent. M. Scott Waring fait ici un éloge pompeux de la munificence du lord Malcolm ; en admettant même la réalité de cette munificence, de cette profusion d'or si vantée, dont aucune nation ne sauroit détruire la vive impression, doit-on, peut-on en déduire l'impossibilité de supplanter les Anglais dans l'admiration et l'estime des Persans ? Ces deux sentimens peuvent être surpris ; mais alors ils sont de courte durée, et passent avec le prestige. Un sentiment durable d'estime est celui que font naître de grandes actions, ou une conduite loyale. L'expédition d'Egypte a porté la gloire du nom français en Perse et jusqu'aux extrémités de l'Orient ; le bruit des victoires de l'empereur en Europe a retenti à la cour de Téhéran. Lorsque l'ambassade française passa par Tauris, elle trouva dans le prince-royal un vif admirateur du monarque français. Le roi de Perse ne s'exprimoit à son égard que dans les termes de l'admiration et de l'estime : ce sont là les sentimens dont l'impression ne sauroit s'effacer, parce qu'ils n'ont point été achetés au poids de l'or, et qu'ils sont indépendans de tous événemens. Heureux le monarque qui ne doit son influence politique qu'à de belles actions !) T.

CHAPITRE IV.

Départ pour Chyraz.—Dih, Hechm.—Passage dangereux sur des sables mouvans. — Revenus. — Birasgoun. — Sources de naphte. — Fosses. — Mauvais chemins. — Beaux sites. — Deux forteresses dans les montagnes. — Grande ville de Dire, ruinée. — Usage curieux. — Neiges et glace. — Aspect des montagnes.—Forteresse appartenant à des Juifs. — Ville de Kazroun.

Le 7 juin, je me mis en route pour Chyraz avec une *califé*, ou caravane, composée de vingt mules. Nous arrivâmes avant la fin du jour à notre *menzel-gah*, lieu de halte, distant de quatre *farsangs*. J'observerai ici, en toute assurance, que le *farsang* est la parasange des anciens; il a douze mille pas au rapport des Persans, environ quatre milles trois quarts (1). On appelle *dih* les villages où l'on ne trouve ni vaches, ni troupeaux, ni volailles; et *hechem*, les villages qui en nourrissent: Chughaduk, notre *menzel-gah*, devoit cette dernière dénomination à quelques moutons et un peu de volaille qu'il possède. Il n'est point inutile d'observer encore que nos mules étoient les meilleures que j'aie

(1) M. Greaves ne l'évalue qu'à trois milles; mais très-peu d'auteurs ont adopté son opinion.

jamais vues, et portoient des charges beaucoup plus lourdes que je ne le croyois possible à cette espèce d'animaux. Ces charges s'élèvent à quarante *man* de *tébryz* (1), ou deux cent quatre-vingts livres; et les journées de marche, en Perse, sont de vingt à cinquante milles.

Notre route fut assez bonne durant les quatre premiers milles. Il fallut ensuite traverser à gué un petit bras de mer, dont le fond est presque partout un sable mouvant. Il y a des saisons où la moindre déviation de la trace accoutumée vous précipite dans une perte certaine; c'est le sort qui nous menaçoit: déjà nous étions tous sur le point de sortir de la voie, lorsque nos mules, abandonnées à elles-mêmes, retrouvèrent bientôt et suivirent le bon chemin. On dit que le gouverneur de Bouchir a plusieurs fois eu l'intention de rendre ce passage praticable et sûr; mais que sa conservation personnelle l'en avoit toujours empêché,

---

(1) J'ai émis quelque doute dans un petit écrit publié à Calcutta sur l'exactitude de l'évaluation de ce poids donnée par M. le colonel Dow. Cet officier dit que le *man* (*maund*) ne pèse jamais moins de trente-sept livres. J'ai maintenant la pleine conviction du contraire. Férichtah, autorité sur laquelle il s'appuie, a tiré lui-même ses données des historiens arabes et persans. Or, chez eux, le man ne sauroit représenter un poids de plus de trois à sept livres; et Cherf-ed-dyn, historien de Tymour, emploie le man comme en pesant de une à trois seulement; le récit que fait le colonel Dow des richesses trouvées dans l'Inde, et particulièrement à Soumnat par Mahmoud, est tout-à-fait hors de croyance; il se rapproche de la probabilité, en réduisant le man à la valeur que je lui donne.

regardant cette traversée comme une barrière que les ennemis ne pourroient franchir, et qui, s'ils y parvenoient, lui donneroit du moins assez de temps pour prendre la fuite. Il a plusieurs fois expérimenté la justesse de son calcul. Lorsque Hosseïn-Kouli-Khan, frère du roi actuel, s'étant rebellé, marcha sur Bouchir, le Cheik-Nassir résolut de se signaler par une défense courageuse. A cet effet, il fit presque emplir de poudre et bourrer jusqu'à la bouche, avec des pierres, quelques pièces de canon tirées des ruines de Rychir; il attendit ensuite qu'il ne fallût plus à l'ennemi que deux jours pour être instruit des choses qui se passoient dans la place. Alors on mit, par ses ordres, et avec autant de sûreté que possible, le feu aux pièces ainsi chargées. C'étoit pour effrayer Hosseïn en lui donnant une idée de la vigoureuse résistance qu'il devoit, après cela, s'attendre à rencontrer dans les assiégés. Mais tout le courage du cheik s'évanouit à l'approche d'une cinquantaine de gens à cheval, et il s'enfuit précipitamment, sans coup férir, sur un vaisseau qu'il tenoit en réserve à cet effet.

La manière de percevoir les impôts dans cette portion du pays et, je crois, partout où les terres ne sont point entourées de murs, est d'une nature tout-à-fait singulière. Les cultivateurs payent une taxe pour tous les chevaux, ânes et bœufs qu'ils emploient au labourage : savoir, pour les premiers douze *gourouch*, environ vingt schellings par an, et dix *gourouch* ou piastres pour les autres. Les

terres du Gourmchir appartiennent au gouvernement, qui peut exiger, outre le fermage convenu, toutes les productions rares ou exquises de ces mêmes terres. Le cheik de Bouchir tient du gouvernement, pour la somme de quatre mille *tomans* ou guinées, la ferme de ces revenus. On sait bien que cela est fort peu ; mais les présens qu'il faut faire au gouverneur de *Chiraz*, montent à plus du double.

Près de notre station se trouvoient les ruines de deux forteresses qui ne doivent jamais avoir été susceptibles d'une grande résistance. L'une d'elles, bâtie par Cheik-Nassir, père du gouverneur actuel de Bouchir, fut renversée par le peuple du Tonguistir peu après que Loutf-Ali-Khan eut défait ce seigneur (1).

Notre route étoit N. N. E., le thermomètre s'élevant de 98 à 104 degrés.

Nous nous remîmes en route le 8, vers les huit heures, et nous dressâmes nos tentes à six heures du lendemain matin, après une marche de huit *farsangs*. Le chemin étoit bon ; et nous aperçûmes

---

(1) On a nourri des idées tout-à-fait disparates sur la nature des propriétés territoriales dans l'Inde. Si deux gentilshommes, qui ont habité ce pays pendant plusieurs années, et dont le mérite étoit égal au savoir, n'ont pu mettre un terme aux disputes que ce sujet avoit fait élever, à coup sûr des personnes qui ne réunissent point les mêmes avantages, ne sauroient résoudre une telle question. En Perse c'est une matière exempte de toute dispute ; les terres peuvent être vendues et achetées par des gens de toutes les classes.

plusieurs villages à droite et à gauche, entre autres Birasgoun, gros bourg entouré de murailles, qui fait avec Bouchir un commerce considérable de coton, d'orge, de froment et de tabac.

Le 9, la chaleur fut excessive, et le vent des montagnes étouffant. Route N. quart N. E. Thermomètre 102 à 104.

Il étoit onze heures du soir lorsque, quittant notre lieu de halte, nous commençâmes à gravir des montagnes dont le sol, presque tout de roc, est extrêmement difficile et mauvais. C'est là que nous eûmes à traverser un ruisseau si fortement saturé de naphte, qu'il nous avoit apporté, à un mille au moins de distance, une puanteur insupportable. Après une route de quatre *farsangs*, nous trouvâmes notre *menzel-gah* à Daliki, lieu abondant en jardins plantés de palmiers qui, par l'épaisseur de leur ombre, présentent un abri délicieux contre les rayons dévorans du soleil. Diverses sources d'eau chaude se rencontrent au midi de la ville, et l'on trouve au N. E. un petit ruisseau près duquel je conseillerois à tous les voyageurs de camper; car l'intensité de chaleur qu'on souffre dans la plaine ne nous permit point d'y conserver nos tentes. Ce ruisseau sort par une crevasse au pied d'une montagne voisine, et procure aux habitans du voisinage une jouissance peu commune dans cette partie de la Perse. Non loin est un bâtiment en pierres, apparemment d'architecture européenne, et sur le compte duquel j'appris, en notant ce fait, qu'il avoit, peu d'années auparavant, servi de demeure

à un Européen établi en ces lieux pour le transport des marchandises de Chyraz à Rychir.

Daliki est un gros village défendu par un fort qui peut tenir contre une attaque de cavalerie. Le cheik Nassir, auquel il appartenoit jadis, l'a cédé ensuite à Ouali-Mohammed-Khan. Je visitai dans la soirée quelques fosses, appelées *nafti-syah*, et que je trouvai remplies de naphte. Elles sont là en assez grande quantité : la terre qui les entoure est extrêmement visqueuse, et mon cheval eut besoin, pour s'en dépétrer, de toute la vigueur de ses jambes. Les Persans se servent du naphte, comme Milton dit qu'on le brûle en enfer, dans des lampes (1). Ils en donnent quelquefois à leurs chameaux.

Notre route fut N. E. Thermomètre 104.

Les mules se remirent en marche le 10 à dix heures, et, le lendemain matin à cinq heures, nous arrivâmes à Kounar-Takht, après avoir fait quatre *farsangs*. Durant toute cette nuit nous eûmes à parcourir, sur de hautes montagnes, une route extrêmement périlleuse. Quelquefois le chemin avoit à peine trois pieds de large; des précipices immenses, hérissés de pointes de rocs, les bor-

---

(1) From the arched roof.
Pendant by subtle magic, many a row
Of starry lamps and blezing cressets, fed
With naphtha and asphaltus, yielded light
As from a sky. *Paradise lost*, B. 1.

Sur son riche parvis, rayonnant de clarté,
Descendoient suspendus à ces voûtes superbes
Des lustres d'où partoient mille brillantes gerbes;
L'asphalte inextinguible alimente leurs feux,
Et l'enfer un instant leur retrace les cieux.
Trad. de l'abbé Delille.

doient, et la chute des torrens, l'élévation gigantesque de la cime des monts, ajoutoient à cette scène épouvantable, mais sublime de la nature. Les hauteurs étoient souvent si escarpées, que les mules qui en avoient atteint le sommet avant nous, sembloient élevées perpendiculairement sur nos têtes : et nous tremblions qu'une chute soudaine de ces animaux audacieux ne nous écrasât sous leur poids. Il nous fallut plus de trois heures pour gravir le *Kouhi-Mullouh* ou montagne de *Mullouh ;* et pendant tout ce temps nos chevaux furent leurs seuls guides : seulement nous nous tenions avec force à leur crinière ; moyen le meilleur et le seul salutaire de franchir un terrain aussi plein de rochers, et le plus périlleux que l'imagination puisse se peindre. Plusieurs fois je préférai mettre pied à terre, et marcher ; mes compagnons de voyage, dejà vieux, sans agilité, et que le sommeil accabloit, au lieu de suivre mon exemple, demeurèrent à cheval, et firent jusqu'à quatre chutes. Au pied d'un des monts que nous eûmes à franchir, se trouvoit une rivière assez large et très rapide sur laquelle Hadji-Mohammed-Hassan avoit jeté un pont qui n'a point été entièrement achevé : nous la traversâmes. Il faut remarquer, au sujet du cours rapide de cette rivière, qu'il étoit impossible de la passer durant l'hiver : l'esprit national et la libéralité de deux marchands ont enfin affranchi cette partie du chemin, des obstacles et des périls qui la rendoient presque toujours impraticable : ainsi les voyageurs doivent plus à la mémoire de Hadji et de son neveu Hadji-

Abd-el-Hamid, qu'à tous les souverains de la Perse, depuis Chah-Abbas jusqu'à Aga-Mohammed.

Nous jugeâmes à propos de prendre une escorte de seize hommes armés, parce que la route étoit alors infestée par une bande de brigands, qui, peu de nuits auparavant, avoient pillé une assez forte caravane. Ils ne pouvoient point choisir un théâtre plus propre à leurs exploits; ils s'étoient embusqués dans un lieu où le peu de largeur du chemin ne laissoit passer qu'un homme à la fois, et les hauteurs escarpées qui bordent ce défilé de côté et d'autre, leur offroient, sans aucun danger à courir, des retraites invisibles d'où ils pouvoient faire feu sur les passans. Nous étions trente, tous armés de sabres, de mousquets, de pistolets. Cependant l'examen des lieux m'a convaincu qu'il auroit suffi de cinq brigands déterminés pour anéantir notre caravane. Nous échappâmes à l'imminence de tous les dangers; et partout où la crainte ne nous gêna point dans la contemplation de la scène romantique qui nous environnoit, ses beautés nous dédommagèrent amplement des périls courus et à courir, de la fatigue que nous ressentions, des inconvéniens de la route, et des obstacles qui la hérissoient de toutes parts. Après avoir perdu la lune de vue plusieurs fois, il nous sembloit tout à coup que nous étions à son niveau: jetions-nous, de ces hauteurs immenses, nos regards sur les profondeurs de la terre, c'étoient les pâles rayons de l'astre décoloré des nuits, que nous voyions se jouer dans l'onde gazouillante: nous n'entendions que le tintement

des clochettes, les cris des muletiers, le feu continuel de mousqueterie que nous faisions, et dont l'écho voisin doubloit les coups. Une scène aussi nouvelle, aussi inattendue, effaça bientôt de mon esprit le souvenir des difficultés vaincues, l'idée des peines actuelles, et jusqu'à l'effroi des dangers futurs. La lune sortant comme il lui arrivoit souvent, des ténèbres d'un nuage noir et épais, éclairant de toute sa lumière les montagnes escarpées, couvertes d'amandiers ou d'arbustes ondoyans; tantôt brisant l'argent de ses rayons dans les cascades d'un torrent qui se précipite avec fracas de la cime des monts, affectoit mon ame de sensations qui me convainquirent de la foiblesse des notions que je m'étois jusqu'alors formées des grandeurs terribles de la nature. Je suis contraint d'avouer mon impuissance à peindre la sublimité des scènes qui me frappoient de toutes parts; mais elles ont imprimé dans mon esprit, d'une manière si vive, si frappante, la majesté de leur image, que ni l'éloignement ni le temps ne pourront jamais l'effacer ou l'affoiblir.

Il y a quelques années, il passoit un filet d'eau dans le village de *Kounar-Takht;* mais on a, durant les derniers troubles de la Perse, comblé ou détourné le canal qui l'y amenoit. Notre route étoit nord-quart-nord-est. A trois heures le thermomètre s'éleva dans l'intérieur des tentes à 110 degrés.

Le 11. Nous quittâmes notre station à dix heures, et il en étoit trois du matin lorsque nous arrivâmes

à un caravanserai, distant de trois *farsangs*. Notre chemin fut aussi mauvais que celui de la nuit précédente, mais moins long, et par conséquent nous présenta moins d'incommodités à vaincre, moins de périls à surmonter. Nous traversâmes encore une petite rivière que j'appris avoir sa source dans le voisinage de *Kazroun*. Après avoir traversé le pays des *Rodhillas*, elle va se jeter dans la mer près de Bernderik. Un grand nombre d'autres ruisseaux qu'on rencontre entre Bouchir et Chyraz, se perdent dans les montagnes avant que de pouvoir atteindre la mer. Le caravanserai dans lequel nous nous arrêtâmes, étoit fort beau (1). Il avoit été bâti par Mohammed-Hosseïn-Khan, fils de Zal-Khan, gouverneur de Khicht, dont la mémoire est tellement respectée, que Hadji-Ibrahim, dernier ministre, en conçut assez de jalousie pour faire crever les yeux et arracher la langue à ce même fils. Il avoit succédé à son père, et conserva le gouvernement de Khicht, après sa cruelle disgrâce.

Le 12. Nous sommes partis ce soir, après le coucher du soleil, pour atteindre un lieu infesté de

---

(1) Les *séraï*, ou *karvan-séraï*, sont érigés pour l'usage des voyageurs : ils renferment une grande quantité de logemens, et sont bien plus commodes que les *choultris* de la côte de *Coromandel*. Ils présentent ordinairement une forme carrée : de chaque côté se trouve une file de pièces, et quelquefois d'excellentes étables par derrière. Les muletiers ont coutume, avant de quitter un *séraï*, de ramasser toutes les ordures que leurs bêtes y ont faites, et de les brûler pour entretenir, autant que possible, la propreté de ces étables.

brigands. Cette montagne est célèbre par le nombre de voleurs qui s'y embusquent. Comment, en effet, lorsque tout le pays en est infesté, ne s'en trouveroit-il pas dans ces lieux escarpés où tout individu qui en connoît bien les détours et les défilés, peut attaquer impunément et presque toujours détruire des caravanes entières ? A deux farsangs de Kazroun, on rencontre les ruines d'une fort grande ville nommée *Dires*. L'œil est d'abord frappé des vestiges de son ancienne splendeur; çà et là des débris de murailles pulvérisées, des colonnes rompues, des édifices dans la poussière, donnent une preuve déplorable, et malheureusement trop frappante, de l'injustice et de l'oppression du gouvernement. Les habitans abandonnèrent leurs foyers sous Kérim-Khan; quelques-uns cherchèrent un asile dans Bouchir : les lieux d'alentour offrirent un réfuge aux autres (1). Maintenant quelques cabanes éparses insultent à l'ancienne magnificence de ces lieux. Les misérables gens qui y demeurent ont conservé un fort singulier usage, c'est de ne permettre à aucun *mourdéh chou*, ou laveur de corps morts, d'habiter parmi eux, ni d'entrer dans leur hameau

(1) La mémoire de Kérim-Khan est en vénération chez les Persans. Il fut extrêmement libéral, et la libéralité est en Perse la première des vertus humaines; mais cette mémoire est flétrie par une multitude de cruautés. Cependant si, comme les Persans, nous jugeons Kérim-Khan par la seule comparaison de sa conduite et de celle de ses successeurs, il faudra encore reconnoître en lui un apôtre de l'humanité.

sans être appelé. Chaque fois qu'il meurt quelqu'un, ils en envoient chercher un à Kazroun; et à peine a-t-il rempli son ministère, qu'ils le chassent à coups de pierre et de baton, croyant, par une superstition ridicule, que la moindre relation avec lui les mettroit aussitôt dans la triste nécessité de requérir ses bons offices.

[Ce mot, qu'il faut écrire *mourdéh-chouy*, est formé de deux mots persans dont le premier est le participe passé de *mourden*, *mourir*, et le second le participe actif de *choûîden*, *laver*. Lorsqu'un individu a rendu l'esprit, on donne avis du décès au câdi, qui donne au *mourdéh-chouy*, le seul qui ait droit de laver et purifier un mort, l'ordre de remplir cet office à l'égard du défunt. L'officier chargé de ce triste emploi, envoie des femmes, si c'est le corps d'une femme, et des hommes si c'est celui d'un homme, qui déshabillent le cadavre, s'emparent de ses vêtemens auxquels personne ne voudrait toucher, et le transportent au lavoir destiné à cet usage. Là, on le purifie selon la pratique ordonnée par la religion; et après l'avoir bien lavé, on bouche les oreilles et toutes les ouvertures, afin qu'il n'en sorte aucune matière ou exhalaison impure. On l'ensevelit ensuite. Voyez le détail des pratiques suivies en pareil cas, dans Chardin, *Voyages en Perse*, tom. VI, p. 404 et 461 de la nouvelle édition, et Mouradjea d'Ohsson, *Tabl. de l'Emp. othom.*, t. II, p. 299 et suiv.]

Ce matin à mon réveil, je reçus un fort beau présent de fruits, de glace et de neige. Le ther-

momètre étoit à 104°. J'apprends que cette glace et cette neige se vendent toute l'année au marché de Kazroun, d'où l'on en envoie même quelquefois à Bouchir sur des mules. Durant ces deux derniers jours, notre voyage nous a montré une de ces violentes convulsions de la nature qui menacent toute une contrée de son anéantissement prochain. Des monts entassés sur des monts, des rocs amoncelés sur des rocs, semblent presque réaliser la fable des Géants essayant de renverser le trône de Jupiter. Les montagnes sont on ne peut moins régulières ; ainsi il n'est point rare de voir un mont très élevé à une distance de trois milles ou davantage d'une chaîne de montagnes. Les vallées par lesquelles nous passâmes nous parurent extrêmement fertiles. Quelques-unes étoient ensemencées en froment et en riz. Notre *menzel-gah* fut près d'un charmant jardin rempli de cyprès et d'arbres fruitiers.

Je me rendis le soir à un fort appelé *le fort des Juifs*, et qu'on pense leur avoir appartenu. Il m'est impossible de déterminer jusqu'à quel point cela peut être vrai; mais une inscription arabe que je vis en ce lieu, semble plutôt indiquer qu'il a été en la possession des *fidèles*. C'est maintenant un champ à blé. Je vis les restes d'un canal qui vient d'une montagne, à deux ou trois milles environ de Kazroun, et qui doit avoir fourni de l'eau à cette ville. La construction en est particulière : ce sont des fosses de profondeur égale à deux ou trois verges de distance, unies entre elles par

des conduits, et dont on a rejeté la terre sur les bords.

Kazroun est très vaste, une partie de ses édifices tombe en ruines, et ses murs sont dans un état de délabrement complet : on regarde cette ville, je crois, comme faisant partie du Dechtistan; mais la province de ce nom ne s'étend point au-delà du pied des montagnes. J'avois envie de visiter les bains publics; j'en avois sollicité et obtenu la permission du propriétaire, et je me préparois à entrer dans la ville, lorsqu'on m'apprit que le peuple, imbu du préjugé qu'un chrétien souilleroit les bains en y entrant, et qu'ensuite rien ne sauroit les purifier, pourroit très bien m'en interdire l'usage. Ce préjugé est particulier à la basse classe qui se croiroit impure si quelque chrétien la touchoit, tandis qu'au contraire les gens de la première condition ne font aucune difficulté de manger avec vous, et d'échanger les *caliouns*.

[Selon les géographes orientaux, la ville de Kazroun est du troisième climat, et le chef-lieu du district de Chapour, dans le Farès. C'étoit originairement trois villages contigus. Thamourasp réunit ces trois villages. Lorsque Chapour, fils d'Ardchyr-Babékan, fit bâtir la ville de Nechawer, il mit Kazroun dans sa dépendance, et elle y resta jusqu'au temps de Fyrouz-ben-Yezdedjerd, qui en fit une ville, et y bâtit un *Pyrée* : son fils Cobad l'augmenta. La ville a, dit-on, encore des édifices remarquables, surtout de très beaux kiosques ou

pavillons. Sa grande mosquée est bâtie sur une colline. Les maisons, qu'on trouve aujourd'hui séparées les unes des autres, sont en pierre. L'eau est conduite à la ville par trois canaux destinés originairement pour chacun des trois villages qui composent actuellement la ville. Le pays du côté de la mer, dont il n'est éloigné que de deux journées, abonde en toutes sortes d'oranges et de citrons. On trouve là une espèce de dattes appellées *kaltan*, et dont la bonté est sans pareille. On tire de la ville une grande quantité de toiles de coton et de lin. C'est ce qui lui a fait donner le nom de *Damiette* de Perse, par allusion à la ville d'Egypte qui porte ce nom, et où se fabriquent des toiles de cette espèce. Kazroun est située, selon le géographe turc, à 87° 30' de longitude, et 28° 30' de latitude.]

CHAPITRE V.

Histoire d'un descendant de Nadir-Chah. — Portion de chemin taillé dans le roc. — Vue d'une montagne en feu. — Belle vallée de Desterdjyn. — Mon compagnon de voyage est volé. — *Rahdars.* — Mauvais chemin près de Chyraz. — Arrivée à Chyraz.

Aujourd'hui 13 juin, nous avons fait halte. On m'a amené un personnage extraordinaire; c'est un descendant de Nâdir-Châh, ancien gouverneur indépendant d'un district du Khorassan, et qui, après avoir éprouvé presque toutes les vicissitudes de la fortune, est maintenant *myr-akhor*, ou premier valet de Mehdy-Aly-Khan, avec vingt piastres de gages par mois. Ses infortunes ont été l'ouvrage d'un faux ami qui, ayant amené un corps de troupes soi-disant à son secours, l'attaqua durant la nuit, et lui tua le seul fils qu'il eût. Deux fois il fut enfermé dans un puits, et deux fois il dut sa délivrance aux troubles qui agitoient le Khorassan. Il tenta, à plusieurs reprises, de ressaisir son gouvernement, et essaya même, mais en vain, de persuader au commerce de Bouchir de lui prêter vingt mille piastres, dont il rendroit dix fois la valeur s'il réussissoit dans son entreprise. Ce qui me surprit en lui, ce fut la hardiesse de ses discours; car

ni le gouvernement de Perse, ni le gouverneur de Kazroun ne furent à l'abri de sa censure, quoiqu'il y eut là des gens qui ne devoient pas manquer, à coup sûr, de répéter sa conversation. Je fus fort aise de le voir se retirer. Il est tout-à-fait illétré ainsi que son frère, et tous deux semblent vraiment beaucoup plus propres à la surintendance des chevaux qu'au gouvernement d'une province étendue et populeuse; cependant il ne faut point regarder l'instruction comme une qualité nécessaire aux souverains orientaux. Timour, malgré les assertions de MM. White, Davy, et l'assertion plus étrange encore d'un écrivain tout moderne (1), ne fut certainement qu'un *barbare illétré;* Kérim-Khan est assez connu pour avoir partagé cette complète ignorance.

Nous avons été fort incommodés aujourd'hui par les tourbillons d'un vent qui, tout chargé de poussière, a soufflé avec assez de violence pour renverser une de nos tentes. Thermomètre 104°.

Le 14, nous quittâmes notre station à neuf heures du soir, et nous arrivâmes vers les quatre heures du matin à un caravanserai situé au milieu du Pyri-zen. Notre marche fut de cinq farsangs. Au passage de la montagne nommée Dokhter, nous fûmes encore redevables à la libéralité de Hadjy-Mohammed-Hassan de la route belle et sans danger sur laquelle nous nous trouvions. Il a fait

(1) Le capitaine Franklin nous assure, dans la vie de Georges Thomas, qu'il possède un *livre écrit par Tymour.* Le monde doit être curieux de voir une si précieuse production !

tailler au passage le plus mauvais un large et long chemin dans le roc vif, et border un précipice très dangereux d'un parapet en maçonnerie. Il me suffira, pour donner une idée du méchant état des routes, de noter que ce Hadjy trouva que la seule perte des mules qui, chaque année, tomboient et se mettoient en pièces dans ce lieu, excédoit la dépense qu'il faudroit faire pour le rendre praticable et sûr. Nous traversâmes un pont très long et très étroit, construit sur un endroit marécageux, et nous vîmes un grand lac à quelque distance sur la droite. Le Pyri-zen, ou montagne de la *Vieille-Femme*, est partout couvert d'amandiers sauvages. Thermomètre 98°.

Le 15, notre marche fut peu considérable. Cette nuit, nous ne fîmes que trois farsangs. Nous avions à monter le reste du Pyri-zen, et ce n'étoit point une petite affaire, parce que les pierres détachées dont cette montagne est toute couverte, faisoient broncher les chevaux à chaque pas. Enfin, nous atteignîmes le sommet; et le spectacle aussi grand qu'imprévu qui frappa subitement mes regards, me jetta dans un complet étonnement : c'étoit une montagne tout en feu. On m'apprit que telle étoit la manière dont les Persans faisoient le charbon. Aujourd'hui, nous avons campé dans une prairie verdoyante, où il y avoit bien deux cents chevaux appartenant au prince de Chyraz. Ce lieu délicieux est coupé par un courant d'eau qui en éternise la verdure. Il faudroit avoir parcouru comme moi, des contrées

stériles et horribles; il faudroit avoir eu les yeux fatigués comme les miens de la désolante similitude de tous les objets, pour concevoir l'étendue du plaisir que j'éprouvai à la vue de cette plaine immense, bordée de monts dont la cime est couverte d'amandiers et de vignes. Alors je me retournai vers les montagnes que nous avions franchies, bien convaincu que je devois mon plaisir actuel au tableau si triste de leur aridité.

Desterdjyn est une très grande ville et l'une des plus agréables de la Perse. Elle est entourée d'une bonne muraille. Il y a auprès une caverne qui sert de refuge aux habitans, lorsque le salut public est en danger; ils y trouvent une entière sûreté par sa position presque inaccessible. Il paroît que cette ville a pris en peu de temps un grand accroissement. Du temps de M. Franklin, c'est-à-dire en 1787, ce n'étoit encore qu'un village, qu'il appelle *Desterdjyn*. On vola, durant la nuit, vingt pièces de toile des Indes à mon compagnon de voyage : cet homme en pensa devenir fou. Je découvris que, pour s'exempter de payer les droits, il avoit caché ses toiles parmi des équipages de chevaux : il voulut s'excuser en disant que ces droits ne se seroient point élevés à une piastre; mais comme on lui représenta que moins ils étoient forts, et plus il devenoit coupable, il fut enfin obligé de déclarer que les dogmes de sa religion lui défendoient d'en payer aucun, quel qu'il fût. Je fut assez curieux pour vouloir vérifier la vérité de cette assertion, et je ne pus cacher ma surprise

en apprenant qu'il n'en avoit point imposé. Il y a beaucoup de voleurs en Perse, malgré les précautions que l'on prend contre eux. Des *rahdârs*, ou gardes-routes, sont stationnés de distance en distance, et doivent porter des secours d'un *rahdarie* à l'autre. Ils sont autorisés à lever un très faible droit sur chaque mule chargée de marchandises. Tout gouverneur est responsable des vols commis dans son district, et obligé, je crois, de tenir compte aux marchands des pertes qui en résultent pour eux. Thermomètre 95°.

Le 16, notre muletier perdit deux mules, ce qui causa quelque retard. Nous nous remîmes en marche à neuf heures, et à trois heures du matin nous arrivâmes, après avoir fait trois farsangs, à un caravanserai bâti par le fils du dernier visir. Ce caravanserai, extrêmement commode pour les voyageurs, n'a point été fini selon les intentions de son fondateur, qui, victime de la jalousie soupçonneuse du roi, périt avec son père avant que l'édifice ait été terminé (1). Les quatre pièces principales ont des

(1) Le sort de Hadjy-Ibrahim vérifie cette remarque si commune : *Faites du bien aux tyrans, la mort en sera le salaire.* J'ai appris d'une autorité irrécusable que le ministre ayant appris qu'on tramoit sa perte, déclara ne vouloir plus tremper ses mains dans le sang : il pouvoit détruire le roi ; mais il aima mieux compter sur sa gratitude, pensant que la couronne qu'il lui avoit donnée, mériteroit bien de sa part quelque miséricorde pour récompense. Il éprouva le contraire, et ses femmes même furent enveloppées dans sa ruine. Il faut convenir cependant que ce malheureux ministre n'a éprouvé que le sort qu'il méritoit, en périssant par un trait de la même ingratitude

foyers ; derrière sont d'immenses écuries pour près de mille mules. Nous avions fait route au pied d'une montagne, à travers une forêt qu'on dit être remplie de lions; nous n'en aperçûmes pas un. Thermomètre 82°.

Le 17, nous nous mîmes en route au coucher du soleil. A trois heures du matin nous étions au *Bagh-Cheragh*, jardin ainsi nommé, après une marche de sept farsangs. Le chemin, quoique dans le voisinage de l'ancienne capitale de la Perse, étoit extrêmement mauvais et presqu'aussi raboteux que sur les montagnes; nous marchions sur un fond tirant vers l'est. Je devois être reçu par le fils du Cheik-Nassir, et conduit par lui à une maison qui avoit été préparée pour moi. Il fallut, en conséquence, que je campasse jusqu'au lendemain. Je le rencontrai le 19, et il m'accompagna au logis de son père, où je demeurai jusqu'à onze heures du soir. Pendant presque tout ce temps, il fallut que je demeurasse assis à la manière des Persans, et je laisse à ceux qui ont fait quelquefois cette pénitence, à juger de la gêne où je me trouvai (1).

---

dont il avoit payé les bienfaits de *Loutf-Aly-Khan*. La famille des Zends l'avoit porté du néant au faîte des grandeurs : il la détruisit. Il fut le principal instrument de l'élévation des *Cadjars*, et périt par eux.

(1) Mon compagnon que j'avois emmené avec moi pour m'instruire des usages que je ne connoîtrois point, ne cessa de me gourmander sur la manière dont je me tenois assis, en me ré-

CHAPITRE VI.

Réception d'une robe d'honneur. — Description de Chyraz. — Faits touchant les Européens. — Climat. — Grande exagération. — Bazar. — Mosquée.

Le lendemain de mon arrivée à Chyraz, le prince Chéragh-Ali-Khan, et la majeure partie des habitans sortirent de la ville pour recevoir un *khélaat*, robe d'honneur, envoyée par le roi qui en avoit chargé la mère et le jeune frère du prince. Il assista bien vingt mille personnes à cette cérémonie; les unes par l'obligation de s'y trouver, les autres par simple curiosité. Lorsque le prince et son frère se furent rencontrés, après quelques complimens, ils descendirent de cheval, et entrèrent dans une tente où celui-là fut revêtu de la robe d'honneur. Alors les gouverneurs de districts furent admis à lui faire

pétant les deux vers dont voici le sens, et les seuls peut-être qu'il ait jamais sus :

La politesse est une vertu chez les grands ; elle est une nécessité pour les petits.

Cette politesse consistoit ici à placer mes jambes de manière à m'asseoir sur mes talons, posture la plus respectueuse que l'on puisse prendre. Il ajoutoit, pour donner plus de force à ses préceptes, que chaque fois que le roi se levoit, après être demeuré dans cette attitude, il s'écrioit : *pardon mon orgueil!* Tout cela ne m'en rendit pas plus honnête.

leurs félicitations du témoignage distingué qu'il avoit reçu de la faveur du roi. Ensuite la cavalcade reprit le chemin de la ville. C'est une chose souverainement ridicule que le respect que les gouverneurs de provinces affectent pour les jeunes princes; et il n'y a pas jusqu'aux Persans mêmes qui ne doivent avoir été souvent dégoûtés des louanges absurdes qu'ils entendent donner par ces personnages à leur beauté, à leurs grâces, à leur habileté à monter à cheval. Tous les artisans, rassemblés en corps choisis, étoient sortis de la ville, portant des tubes de verre pleins de sucre, qu'ils brisèrent à l'approche du prince, et dispersèrent sur la terre (1). Les boutiques du Bazar furent fermées ce jour-là, à l'occasion de la robe d'honneur, et pareillement le lendemain en commémoration de l'*Arbaïn*, lorsque la tête de Hassan fut enfermée dans le même tombeau que son corps (2).

Je suis fondé à croire que Chyraz doit tromper beaucoup l'idée qu'en ont les personnes qui le regardent comme une ville magnifique et très peuplée. « Elle vaut la peine d'être vue; mais elle ne » mérite point qu'on fasse un voyage pour la » voir. » La ville n'est point, à beaucoup près, aussi grande qu'on a bien voulu le dire : elle est entourée d'un mur qui peut tenir contre une atta-

---

(1) C'est une ancienne coutume dont plusieurs poètes font mention.

(2) *Voyez* le récit pathétique du malheur des fils de Aly dans l'histoire des Sarrazins de Ockley.

que de cavalerie, et a six portes. Beaucoup de rues sont si étroites, qu'un âne chargé de bois, empêche un cavalier de passer outre; ce que j'en dis est par expérience. Les maisons sont en général fort petites et sales. Il est vrai que Chyraz s'offre maintenant à nous sous un aspect fort désavantageux, parce qu'Aga-Mohammed, dernier roi de Perse, a détruit ses plus belles maisons, et une excellente muraille en pierres, flanquée de plusieurs bastions très forts qui en faisoient une ville imprenable dans l'opinion des Persans. Cette muraille étoit entourée d'un fossé large et profond qu'on a comblé avec les démolitions (1).

Je doute fort, malgré l'accord de tous les auteurs persans, que jamais Chyraz ait mérité les éloges extravagans qu'ils lui ont prodigués. A la vérité nous ne pouvons point prouver que les descriptions de Hafez et de Sady manquent d'exactitude et de vérité; mais ne devons-nous pas penser, avec quelqu'apparence de probabilité, qu'emportés par cet enthousiasme qui caractérise les grands poètes, et dominés par une forte prédilection pour la ville qui les a vus naître, ils ont embelli le tableau des fleurs de leur imagination? Les édifices les plus somptueux et les plus solides peuvent tomber en ruines; mais le climat est-il sujet à des altérations considérables; et que penser du témoignage de Hafez, qui dit que la tem-

(1) Le capitaine Francklin dit qu'il avoit soixante pieds de large et vingt de profondeur.

pérature y est la plus douce, la plus agréable du monde entier; tandis que, pendant mon séjour en ces lieux, le thermomètre s'éleva souvent à 100°, sans jamais descendre au-dessous de 90°? Je n'ai point oublié l'avis de ce poète célèbre, quoique je m'y sois fort peu conformé :

« N'accusez ni *Chyraz*, ni les eaux de *Rokny*, » ni leurs vents frais d'aucun défaut; car cette » ville est un signe sur la joue de l'univers! »

Les voyageurs qui ont visité la Perse avant que les ravages du temps aient pu anéantir tout-à-fait les restes de ses édifices somptueux, ne parlent ni des vastes ruines de Chyraz, ni de ses monumens magnifiques. Oléarius, qui se trouvoit en Perse en 1615, dit que Chyraz ne contenoit pas plus de dix mille maisons; mais que les ruines s'étendoient à deux milles (1). Herbert, qui accompagna sir Thomas Sherley en Perse, dans l'année 1625, remarque que cette ville pouvoit avoir huit ou neuf milles de circonférence, et que, dans une de ses mosquées, qu'il porte au nombre de quinze, on voyoit deux piliers aussi hauts que ceux de Saint-Paul de Londres (2). Le docteur Fryer avance qu'il y a plusieurs beaux marchés dans Chyraz. Thévenot nous apprend qu'il faut deux heures pour faire le tour de cette ville (3), et Tavernier l'ap-

---

(1) *Travels and voyages to the east Indies*, p. 750.

(2) Il est assez étonnant que personne autre n'ait fait mention de cette particularité. *Voyez Herbert's travels*, pag. 60.

(3) Thevenot, pag. 124.

pelle une place misérable et fangeuse, environnée d'une muraille de boue qui tombe en ruines.

Il résulte, je pense, de ce manque d'accord dans les relations des Voyageurs européens, que Chyraz est indigne des louanges qui lui ont été prodiguées si libéralement dans l'Orient, et auxquelles les admirateurs occidentaux de la littérature orientale ont ajouté foi avec tant de crédulité.

Le fondateur de cette ville n'est point connu. Quelques personnes ont supposé que ce pouvoit être Cyrus. Les Persans disent que c'est Djemchyd. L'éloignement des temps me met dans l'impossibilité de résoudre cette difficulté. Il y a des gens qui font dériver son nom de *Chyr* (1), qui signifie du lait. Je ne rapporterai point une foule d'autres étymologies imaginaires et sans utilité. Il m'a semblé que la ville pouvoit avoir environ cinq milles de circonférence; j'en ai fait le tour à cheval en un peu moins d'une heure. Il y a dans *Chyraz* une verrerie et une fonderie qui méritent l'une et l'autre d'être visitées. Des vases en verre qu'on souffle dans la première pour les *caliouns*, sont extrêmement curieux pour un étranger; ils sont ornés dans l'intérieur de représentations d'arbres, de fleurs, etc., quelquefois même de médaillons qui sont autant de pièces de rapport. Après que le vase est soufflé, l'ouvrier les y fixe adroitement avec de petites pinces, et d'une manière si propre,

---

(1) *Lex georg. ferrar. verb. Schirasium.*

que la jointure devient tout-à-fait invisible. Il y a plusieurs artisans habiles et fort ingénieux, mais dont la condition est on ne peut plus misérable, parce qu'ils sont obligés de travailler gratuitement pour les principaux de la ville, qui ne leur remboursent même point leurs frais. J'ai connu entre autres gens dans cette passe, un armurier fort habile qui faisoit des pistolets presqu'aussi bons que ceux de l'Europe.

Le bazar du *Vékil* est un vaste et beau bâtiment construit en briques, voûté et couvert comme *Exester-Change*. Il peut avoir un demi-mille de long sur cinquante pieds de large. On raconte que peu après qu'il fut achevé, le *Vékil* s'y promenant, et ayant aperçu un clou dans la muraille, fit couper la tête au malheureux qui l'y avoit enfoncé. Ce bazar a beaucoup d'apparence la nuit, lorsqu'il est éclairé. Dans tout l'Orient, chaque branche de commerce a son quartier séparé : ainsi vous savez d'abord en quels lieux vous trouverez ce qu'il vous faut; mais cette coutume de ne point souffrir à côté l'un de l'autre, deux marchands qui vendent des choses différentes, est surtout incommode dans une grande ville où il faut, de la sorte, faire une longue course pour se procurer le plus mince article. Il y a plusieurs autres marchés très beaux; mais aucun n'égale celui du *Vékil* en magnificence (1).

---

(1) Kérim-Khan n'a jamais pris le titre de roi. Il ne voulut porter que celui de *Vékil*, c'est-à-dire *régent*.

L'intérieur de la mosquée principale est vraiment beau, et, comme dans presque tous les édifices de l'Orient, orné de tuiles peintes, chargées d'inscriptions arabes. On raconte que la pierre formant le fronton de la porte est si pesante, qu'on ne pouvoit point l'enlever, lorsque le *Vékil*, s'étant mis à aider les ouvriers, leur donna une telle impulsion, qu'ils la montèrent sur-le-champ. Chyraz est rempli d'histoires de ce genre sur le *Vékil*. C'est le seul prince dont je n'ai jamais entendu dire de mal (1). Le souvenir de ses cruautés est effacé par celui du bien qu'il fit au peuple de Chyraz, et par la comparaison des atrocités de ses successeurs. Les *médrécéhs*, ou colléges, sont déchus de leur splendeur; et les fonds qui avoient été assignés pour leur entretien, ont reçu une autre destination. Les places carrées devant les palais du prince et du gouverneur ne laissent point que d'être très vastes, et les maisons qui les avoisinent semblent les plus belles de la ville.

Enfin, un quartier de Chyraz est absolument en ruines. Le quartier que les *Laks* habitoient au nombre de dix mille, a été détruit de fond en comble par Aga-Mohammed. Il existe sur cette caste une opinion populaire entièrement dénuée de fondement, qui est que toutes les familles qui la composent, se réunissent une fois l'année pour célébrer des mystères abominables. C'est à peu près ce

(1) On dit qu'il n'a embelli Chyraz de si beaux édifices que pour donner de l'ouvrage aux pauvres.

que le docteur *Fryer* rapporte de la fête des Guèbres (1); mais j'ignore où il a puisé ses renseignemens; car toutes mes recherches (et la bigoterie des musulmans n'est pas plus charitable que celle du docteur) n'ont servi qu'à me convaincre de la fausseté de son assertion.

---

(1) *Travels into Persia*, p. 266. Le soupçon semble inhérent à l'esprit humain : la privauté passe pour crime, et ouvre un vaste champ aux conjectures données trop souvent pour des faits irrécusables : je crains fort que ce n'ait été là la base des notions que nous avons des mystères de l'antiquité.

CHAPITRE VII.

Réception du Prince.—La Reine.—Visite au Gouverneur. Respect qu'on a pour lui. — Présens. — Avarice de ce Gouverneur.

Peu de jours après l'arrivée du prince et de la reine près de Chyraz, les astrologues publièrent que l'heure propice pour leur entrée publique étoit venue. Jusqu'alors ils étoient demeurés dans un des jardins qu'on trouve hors de la ville. On fit de grands préparatifs à cette occasion. Tous les principaux habitans sortirent au-devant du jeune prince par respect pour lui, et leurs femmes en firent autant par vénération pour la reine sa mère (1). La cavalcade s'avança dans le même ordre que la première fois. Les femmes étoient aussi à cheval et à califourchon comme les hommes; manière la plus naturelle d'y monter, et la moins dangereuse pour elles.

Peu après mon arrivée, je fus introduit par le

(1) Cette cérémonie est appelée *pychouáz* en Perse, et dans l'Inde *istichál*. Tout personnage considérable reçoit, avant d'entrer dans une ville, une députation qui s'avance plus ou moins loin à sa rencontre, selon le rang dont il jouit. Mille hommes furent envoyés au-devant du prince à cent milles de Chyraz, sur la route d'Ispahan.

cheik de Bouchir chez le gouverneur Chirag-Ali-Khan, seigneur très poli, très affable, et qui voulut bien se défaire, aussi long-temps que ma visite dura, d'une bonne dose de cette complaisance fière et insultante que les Persans du haut parage ont généralement l'habitude d'affecter. Les gouverneurs des différens districts qui relèvent de sa juridiction, se tenoient devant lui à une distance considérable, et sembloient être dans une crainte continuelle de lui déplaire. La salle d'audience n'étoit ni grande, ni magnifique; rien, en un mot, n'indiquoit le rang du gouverneur, que l'effroi peint dans les regards de tout ce qui l'approchoit. Des gens qui vivent sous un gouvernement libre, objecteront que la coutume d'obliger aux égards et de commander le respect, n'est propre qu'à enfanter le dégoût; que la seule manière de s'assurer le respect est de le mériter: il est vrai; mais sous un gouvernement despotique, peut-être doit-on contraindre à la vénération. Si la base des monarchies despotiques est la crainte, comme Montesquieu l'avance, le gouvernement de Perse a raison d'imprimer la terreur du pouvoir dans l'esprit de ses sujets; et certes qu'en cela le succès a surpassé ses espérances! Les malheurs dont les habitans de Chyraz ont été individuellement accablés, les ont rendus insensibles aux afflictions les uns des autres: leur conduite n'a plus qu'un principe; éviter de faire la moindre offense, et prêter la main aux persécutions.

L'usage est en Perse de faire un présent à tout

supérieur qui vous a servi de son crédit ou de son autorité : la rapacité de ces protecteurs est ordinairement en proportion des grâces qu'ils vous accordent, ou de l'élévation de leur dignité. Ce fut avec bien de la peine que je parvins à satisfaire le gouverneur de Chyraz. Il m'avoit fait prévenir indirectement par le cheik de Bouchir, de lui offrir des présens qui répondissent à son attente : malheureusement pour moi il se trouvoit lui-même obligé d'en faire au prince, à la reine et à quelques principaux personnages de leur suite; ce qui le rendit peut-être plus rapace que jamais; et il fallut me priver pour lui, de plusieurs choses que j'avois destinées à mon usage. Il est étonnant à quel degré de bassesse les seigneurs persans descendent dans ces occasions; ils s'ingèrent des moyens de vous faire connoître les choses dont ils manquent, les présens qu'ils exigent, la valeur que vos dons doivent avoir : il leur arrive souvent, entre eux, de se renvoyer un présent qu'ils ne jugent point assez considérable, et le donateur est obligé d'en faire de plus magnifiques pour réparer cette terrible offense.

CHAPITRE VIII.

Jardins persans. — Description d'un *Sohbet.* — Hafeziou. — Fausse interprétation du sens des vers de Hafez; *fâl* ou augure qu'on en tire. — Neften. — Portraits de Hafez et de Sady. — Tombeau de Sady. — *Dil Kuchâ. Djihan - numah.* — *Kolahi - Frandjy.* — *Takhti-Cadjérion.*

Les jardins près de Chyraz jouissent d'une grande célébrité; mais l'assommante uniformité de longues promenades dans des allées étroites, ne sauroit trouver grâce devant le goût européen. Par exemple, vous pouvez faire un quart de mille sans que votre vue s'étende des deux côtés au-delà de quelques verges. Cependant les Persans font leurs délices de ces jardins, eux pour qui tout est jouissance, et qu'un simple filet d'eau rend presque fous de plaisir ! C'est là qu'ils viennent se délasser des inquiétudes et de la bassesse de leurs occupations habituelles, et goûter les agrémens de leur *Sohbet.* Ils passent la journée à fumer, à pêcher ou à entendre chanter les odes de différens poètes. Bientôt la nuit vient les affranchir de toute contrainte; alors les lèvres de la beauté accomplie et facile n'hésitent plus à s'humecter du nectar de Chyraz; là se borne, je crois, la plus grande étendue de félicité que puisse désirer un Persan : l'idée la

plus sublime qu'il ait conçue des jouissances humaines (1).

Durant mon séjour à Chyraz, j'y ai vu peu de choses qui lui méritassent les éloges que ses habitans lui prodiguent. Ils sont comme le Sauvage qui, possesseur de quelques raretés, croit que le monde n'en peut offrir d'autres qui les égalent (2).

« Que le bonheur accompagne Chyraz et ses » rives sans rivales; ô ciel! ne permet point qu'elle » dépérissse! » a dit Hafez; mais c'est la prière d'un enthousiaste. Le tombeau de ce poète célèbre est en marbre blanc, et placé dans un petit jardin appelé, à cause de cela, *Hafeziou*. C'est encore un monument de la munificence de Kérim-Khan. On voit sur la table qui le couvre, deux odes du poète fort bien gravées; autour sont plusieurs autres sépultures et quelques tombes, dont aucune n'est digne de remarque ni par sa beauté, ni par la célébrité du mort qu'elle couvre. Plusieurs derviches ont établi leur demeure en ce lieu : ils chantent les odes de Hafez, dont ils visitent chaque jour le tombeau. Je fus étonné qu'ils ne me demandassent pas l'aumône; j'attribuai cette retenue à leur aversion pour toute communication avec un infidèle.

---

(1) Je parle en général : il peut se trouver dans le nombre, quelques hommes qui aient des notions plus élevées de la nature humaine.

(2) *Ispahan*, *moitié de l'univers*, est un titre que les Persans ont donné à la ville de ce nom. Or, Hafez a dit : *notre Chyraz l'emporte sur Ispahan.*

Je crois qu'on interprète mal Hafez, au moins faut-il le penser pour sa gloire. On suppose que son *Divan* (la collection de ses œuvres), renferme des passages inimitables d'adoration mystique; et de là l'usage d'en prendre le *fâl*, c'est-à-dire d'en tirer des présages, en l'ouvrant au hasard, dans des occasions importantes, pour établir la probabilité du succès ou de la mauvaise issue, selon qu'on tombe sur un passage jugé de bon ou de mauvais augure (1). Ce vers, par exemple,

O Hafez! toi qui divulgues tous les secrets, etc.

est regardé comme propice à ceux qui le rencontrent. Il y a, dans mon exemplaire des œuvres de ce poète, une longue instruction sur la manière dont on doit prendre le *fâl* ou *istikhar*.

[*L'ilm elfâl*, et *ilm elistikhâr*, nommé aussi *ikhtyarât*, sont deux branches de l'astrologie.

L'ilm ikhtyarât, science des choix, apprend à connoître les heures bonnes ou mauvaises, et les temps dans lesquels on doit se garder de commencer une affaire; car, selon l'opinion des Orientaux, et particulièrement des Persans, entièrement

(1) Le même usage étoit établi autrefois en Angleterre, où Virgile tenoit la place de Hafez. *Voyez* les passages curieux choisis par Charles I et le lord Falkland. Johnson's *poets*, vol. 1, pag. 10. Le passage auquel le poète Hafez dut cette sépulture magnifique, étoit singulier: un autre, consulté pour Nâdir Chah, ne le semble pas moins. Tous deux avoient probablement été choisis selon les circonstances.

livrés à la superstition, chaque heure a une propriété particulière, une influence bonne ou mauvaise sur les actions qui se font, ou les choses qui s'entreprennent pendant son cours : cette influence dépend surtout des différentes positions du soleil et de la lune, dans leurs conjonctions ou leurs oppositions, et des degrés de réflexion de lumière du second de ces astres. Au moyen de cette science des choix, on peut réussir dans ses projets, puisque leur succès dépend de l'élection plus ou moins heureuse des heures. Les Orientaux se servent, pour acquérir cette science, d'un ouvrage de Ptolomée, qui est sans doute son Traité *De judiciis stellarum.*

L'*ilm elfâl* est la *science des augures*, *par le moyen des phrases prises au hasard dans un livre.* Il y a plusieurs ouvrages de poètes, préférés pour cet usage; de ce nombre sont les poésies de Hafez et de Metsnewy. Quelquefois aussi on se sert du Coran; mais certains docteurs prétendent qu'il est défendu d'ouvrir ce livre pour en tirer des augures; d'autres prétendent, au contraire, qu'on peut le consulter, le prophète n'ayant point proscrit cette science, mais défendu seulement de chercher à connoître les événemens futurs par le vol des oiseaux.

On rencontre dans les auteurs orientaux, les mots *fâl* et *téchawoum;* il ne faut point les confondre. L'art d'augurer de cette manière s'appelle *fâl*, lorsqu'on tire des phrases pour se déterminer

à faire une action, et *téchawoum* dans le cas où on ne veut pas la commencer (1).]

Il seroit curieux de tracer l'esquisse des idées des Orientaux sur l'astrologie; on auroit un trait de plus à ajouter au grand tableau des folies de l'esprit humain.

Un des vers de Hafez exprime le désir tout naturel de posséder du vin de deux ans et une maîtresse de quatorze; cela est devenu, dans la sagesse des commentateurs, une allusion sublime au prophète et à son livre inspiré. L'âge du vin, ce sont les deux années que Mahomet a employées à la publication du Coran; et celui de la maîtresse (dont ils forment le nombre quarante en divisant en deux le mot *tchéhardih*, quatre-dix, qui signifie *quatorze*, et multipliant ces deux nombres l'un par l'autre) exprime les quarante ans que ce soi-disant envoyé de Dieu comptoit lorsqu'il commença sa mission divine. Ce seroit une tâche aussi inutile que fastidieuse que d'examiner la valeur d'une telle assertion : ce qui doit nous frapper, c'est que le vers de Hafez coule avec trop de grâce pour croire que cet aimable poète ait songé, en l'écrivant, à l'âge du prophète naissant, et au temps qu'il mit à publier son livre. Sir William Jones cite ce vers comme un de ceux qui sont susceptibles d'une interprétation littérale. Quelles beautés un savant commentateur ne découvre-t-il pas!

---

(1) *Voy. Encyclopädische übersicht der Wissenschaften des Orients*, pag. 481 et 484.

Le Heften est un des jardins aux environs de Chyraz, où l'on voit le tombeau du sultan Chedja, et, dans un coin, un petit bâtiment orné de peintures diverses. J'ai laissé Gabriel, Moïse et le prophète, pour examiner les portraits de Hafez et de Sady. Celui-ci est représenté sous la figure d'un vieillard, et a une barbe d'argent; l'autre, dans la fleur de la jeunesse, étale une physionomie charmante et rubiconde. Il avoit d'abord été représenté sans moustaches; un peintre, choqué de cet indice, du moins apparent, de non virilité, en ajouta et défigura son visage. Hafez a l'habillement plutôt d'un bûcheron que d'un poète. Si je n'avois pas su que c'étoit son portrait, je l'aurois pris pour un laboureur. Il y a sur le même monument la représentation de trois éléphans qui ont été envoyés au roi de Perse par Tippo-Sultan; ils sont mal dessinés et sans proportions.

Le tombeau de Sady est près d'un petit village. Kérim-Khan a dépensé dix mille piastres pour réparer et embellir le monument élevé sur la sépulture du savant cheik; mais il a tombé en ruines depuis ce prince, et n'est plus recommandable aujourd'hui que par le mérite d'enfermer, ou plutôt d'avoir contenu la dépouille mortelle d'un poète justement célèbre (1). Sady inséra dans son *Bostân* une fort belle épitaphe qu'il avoit composée pour lui-même, et que les Persans n'ont

(1) Tavernier dit que son tombeau est dans une mosquée.

point eu le bon goût de tracer sur sa tombe. En voici le sens :

« O toi qui foules aux pieds ma sépulture, » Passant, souviens-toi des gens de bien qui m'ont » précédé dans la vie. Pourquoi Sady craindroit-il » de retourner en poussière, lui qui n'étoit qu'un » peu de terre quand il vivoit? Il est humblement » rentré dans la terre, et, comme les vents, il a » assiégé le monde entier. Il ne restera point long- » temps poussière, car les vents le disperseront » sur l'étendue de l'univers. Cependant, tant que » le jardin de la science a fleuri, aucun rossignol » n'y a fait entendre de plus doux accens. Ne se- » roit-il pas bien surprenant qu'un tel rossignol » fût mort, et qu'on ne vît pas éclore une rose sur » sa tombe (1) ? »

Dans le voisinage, est un *tchechméh*, ou filet d'eau vive, où le poisson abonde. Il y a apparence qu'il vient de la montagne par des conduits souterrains (2). Je fus bien surpris de ne point voir

---

(1) On trouve une pensée semblable dans ce passage de Dryden :

I beg no pity for this mouldering clay
For if you give it burial, there it takes
Possession of your earth
If burnt, and scattered in the air, the winds
That strew my dust diffuse my royalty,
And spreade me o'er your clime ; for where one atom
Of mine shall light ; know there Sebastian reigns.

La prophétie de Sady peut nous rappeler celle d'Horace, lib. II, od. 20, ou celle d'Ovide : *jamque opus exegi*, etc.

(2) Tous les voyageurs parlent de cette construction curieuse. Vous descendez au niveau de l'eau par soixante-dix degrés : on a

un seul derviche près du tombeau de Sady; c'est qu'on n'a point pour lui, malgré la juste admiration de ses œuvres, la vénération et le respect dont on est pénétré pour Hafez.

Près de là est aussi le plus beau des jardins hors de la ville; on l'appelle *Dil-Kuchâ*, c'est-à-dire *qui fait épanouir le cœur*. Il est embelli d'assez jolis bâtimens, et traversé par un ruisseau qui forme plusieurs cascades; la vue y est plus étendue qu'en aucun autre jardin. *Le Djihân-numah*, Miroir du monde, renferme quelques beaux bâtimens, entre autres un qui se distingue par sa magnificence. Non loin est *Kolahi-Frandjy*, colline franque, qui tire son nom de la ressemblance que les Persans ont trouvé entre sa forme et celle d'un chapeau à l'européenne; et un autre lieu appelé *Takhti-Cadjérion*. Ces jardins sont en général bien garnis de fleurs, d'arbres fruitiers et de cyprès qui y croissent admirablement bien; mais je n'en ai pas trouvé un seul qui fût entretenu avec soin. La végétation surabondante des arbres y rend beaucoup d'allées impraticables; les fleurs et même les arbres fruitiers semblent étouffés par les mauvaises herbes; cela vient de l'intérêt qu'ont les locataires d'employer le moins de monde possible à les soigner. Le jardin du prince, situé dans la ville, est, je crois, supérieur à tous ceux

---

pratiqué de petits réduits où l'on peut fumer et jouir de la fraîcheur d'une température bien différente de celle de Chyraz.

qui ornent l'entrée de Chyraz, parce qu'on les a dépouillés de leurs meilleures productions pour l'embellir.

Il est à propos, avant de terminer ce chapitre, que je remarque que l'Abou-Rokn-abâd n'est qu'un misérable petit ruisseau, lequel, après avoir reçu tous les autres filets d'eau qui descendent des montagnes, n'a point six pieds de large dans un seul endroit; tant les poètes savent donner d'importance aux choses les plus mesquines! J'étois entré à Chyraz avec la résolution de m'y plaire; il est un enthousiasme qui s'empare de vous en visitant des lieux que vous avez connus de loin long-temps auparavant, et qui assure d'un regard favorable tous les objets que vous rencontrerez. Tout plein de lui, vous reconnoissez chaque chose avec la cordialité d'une vieille connoissance; et, quoiqu'en effet ce soient autant de nouveautés pour vous, vous êtes affranchi de l'ennuyeuse obligation d'en examiner jusqu'aux moindres beautés pour les connoître. J'étois, dis-je, arrivé à Chiraz avec ce préjugé; l'idée que je m'étois faite d'une telle ville, passoit toute expression: mon attente a été cruellement trompée.

CHAPITRE IX.

Manière de loger les soldats en ville. — Célébration de la mort d'Omar. — Vénération pour Aly.

Durant mon séjour à Chyraz, je fus témoin d'une scène qui semble conforme aux usages de la Perse. Peu de jours après l'arrivée du prince, on envoya les troupes qui l'avoient accompagné depuis Téhéran, et tous ses domestiques, se chercher eux-mêmes des logemens dans la ville. Ils se divisèrent donc par troupes de huit ou dix, et sans autre forme de procès, mirent dehors tous les propriétaires dont la maison se trouva à leur convenance. Un pauvre *seïd* (1), mon voisin, avoit malheureusement une habitation assez belle; non-seulement on l'en chassa avec sa femme et sa famille, mais on fit encore main basse sur son peu de meuble, en se moquant avec une irrévérence grossière des prières de secours que cet homme faisoit instamment à Ali. Il courut se plaindre au gouverneur, et reçut, pour consolation l'assurance que ses hôtes n'occuperoient que peu de temps son logis.

(1) Un séïd est un descendant du prophète. Les Persans ne reconnoissent point les séïds de l'Inde.

Vers la moitié du mois, les Persans célèbrent la mort du calife Omar : ils élèvent, à cet effet, un vaste amphithéâtre, sur lequel ils placent une effigie aussi difforme, aussi défigurée qu'il se peut, à laquelle s'adressant ensuite, ils reprochent avec injures d'avoir supplanté le prophète Ali, successeur légitime de Mahomet; et, lorsqu'ils ont épuisé contre elle tous les discours outrageux que la haine leur suggère, ils tombent subitement dessus à coups de pierres et de bâtons, et la mettent en pièces : or c'est un mannequin rempli de confitures sèches sur lesquelles la populace, actrice de cette farce ignoble, se précipite avec avidité (1).

Les Arabes, qui sont sunnites, ne peuvent point retenir leur indignation d'une si absurde coutume, et accusent les chytes d'adorer Ali aux dépens de la vénération due au prophète ; inculpation à peu près fondée à l'égard du bas peuple, pour qui Ali est tout en effet, ne croyant point qu'on puisse invoquer son nom en vain. Je me suis laissé dire par un Persan, qu'ayant un jour rencontré un lion, le terrible animal s'étoit enfui au nom d'Ali. Il figure toujours dans leurs sermens, et, au lieu de compter sur la protection divine, *Assistance, ô Ali!* est leur invocation habi-

(1) On rapporte que cette farce a également lieu dans quelques cantons de l'Inde. *Voyez* Hedaya *'s preliminary Discourse*, pag. 10.

tuelle (1); mais la classe supérieure établit une grande différence entre Mahomet *envoyé de Dieu*, et Ali, *ministre et gendre* de Mahomet. Elle soutient bien qu'Ali a été le seul légitime successeur de Mahomet, mais non qu'on doive voir en lui l'égal de ce divin législateur. Les gens instruits avec qui j'ai souvent conversé sur cette matière, ne se sont jamais écartés de ce principe. Qu'on ne juge donc point les opinions religieuses d'une grande nation, sur les discours impies par ignorance d'un pauvre paysan ou d'un porte-faix. Il est à penser que, durant les guerres entre les Persans et les Turcs, la haine invétérée des sunnites et des chytes, a dégradé d'un côté le caractère d'Ali, tandis qu'elle l'exaltoit de l'autre, et que le gouvernement persan a entretenu le préjugé national par politique : dans ce cas, il a réussi complètement, puisque Nadir-Chah n'a jamais pu, dans la suite, amener les Persans à admettre la succession légitime des trois califes.

[Le plus grand des maux qui puissent affliger l'humanité, celui qui a peut-être coûté le plus de sang à notre espèce, est la diversité d'opinions en

---

(1) Les porteurs chantent ces vers :

Eguer betouâny begou : iâ Aly.
Eguer khasteh djany begou : iâ Aly.

Voici la signification de ces deux vers dont M. Scott Waring s'est contenté de rapporter le texte sans le traduire.

Si tu es en bonne santé, dis : O Aly! — Es-tu malade, dis encore : O Aly ! T.

fait de croyance religieuse. Si cette vérité avoit besoin d'être appuyée de preuves, l'histoire du schisme qui divise les sunnites et les chytes, nous en fourniroit une irrécusable.

Ce schisme date des premières années de l'hégire. A la mort de Mahomet, il s'éleva deux partis : l'un vouloit lui donner Ali, son gendre, pour successeur ; l'autre s'opposoit à cette élection. Omar eut le crédit de placer sur le trône Abou-Bekr, et Ali n'y monta qu'à la mort d'Otsman, troisième calife, ou successeur de Mahomet. Son inauguration fut le signal de guerres sanglantes ; de puissans ennemis, au nombre desquels étoient Aïchah, veuve du prophète, dont il avoit mérité la haine en soupçonnant sa fidélité conjugale, et Moawiah qui prétendoit au califat, s'élevèrent contre lui. Plus courageux que politique, Ali ne fut point heureux dans cette lutte terrible, et périt assassiné. Sa mort laissa le champ libre à Moawiah, qui transigea avec Hassan, fils aîné d'Ali, et fut le premier prince de la célèbre dynastie des Ommiades ; mais cette mort n'anéantit point son parti ; la postérité d'Ali vit se réunir autour d'elle de nombreux partisans, dont la foule s'accrut, et l'enthousiasme s'anima en proportion des persécutions dont les *Alidès* étoient l'objet. Dans leur fanatisme, ils placèrent Ali presque sur la même ligne que Mahomet, lui rendirent un culte tout particulier, maudirent les trois premiers califes, qu'ils regardoient comme des usurpateurs, et s'attirèrent, par ces excès, la dénomination de

chytes, qui leur fut donnée par les sunnites ou musulmans orthodoxes, qui reconnoissoient la légitimité des trois premiers successeurs de Mahomet.

L'animosité de ces deux partis s'accrut avec le temps, et l'on peut dire qu'elle fut portée à son comble vers le troisième siècle de l'hégire. Les chytes parurent même l'emporter sur les sunnites, et telle fut leur puissance, qu'Abd-Allah III, calife de Bagdad, craignant pour sa personne, se démit du pouvoir en faveur de Riza, le huitième des imans, et qui périt bientôt assassiné. Bagdad, *cette ville, cet asile de paix*, devoit être alors un théâtre de carnage, où couloit par flots le sang des musulmans. Les sunnites et les chytes l'emportoient tour-à-tour, selon la croyance du prince régnant. Enfin, Holagou, appelé par les chytes, dont un grand nombre venoit d'être massacré, traversa la Perse, et ce prince tartare prit Bagdad et détruisit le califat. Cet événement mit fin à ces querelles sanglantes, mais n'anéantit point le parti d'Ali, qui compte des sectateurs dans la Perse et les provinces voisines de Bagdad.

Chah-Ismaël-Erdébyly, fondateur de la maison des Sophis, qui a occupé le trône de Perse jusqu'au temps de Nadir-Chah, croyant trouver dans la disposition des esprits en faveur d'Ali, un moyen propre à favoriser ses projets ambitieux, embrassa la secte des chytes, ne reconnut pour successeurs légitimes de Mahomet que les enfans de ce calife, lança, contre Abou-Bekr,

Omar et Otsman, des anathèmes outrageans, et exerça des poursuites cruelles contre ceux qui pratiquoient une doctrine contraire à sa croyance.

Sélim I, l'un des plus grands princes ottomans, vit avec plaisir cette révolution, qui devoit servir à ses projets de conquête. Sous le prétexte de défendre la cause de la religion, il conduisit ses troupes contre Chah-Ismaël; le succès couronna son entreprise, et la journée de Tchaldiran, dans laquelle les armées persanes furent complètement battues, prépara la conquête de la Syrie, de l'Egypte et d'une partie de l'Arabie.

Ce fut ainsi que les guerres des Turcs et des Persans cessèrent d'avoir un but politique; la religion en devint le motif apparent. Le soldat ne combattit plus pour étendre la puissance de son prince, ou défendre les frontières de sa patrie, mais pour faire triompher sa croyance. La mort, si elle l'atteignoit, lui méritoit la couronne du martyre.

Lorsque Nadir-Chah se fit prier de prendre les rênes du gouvernement, il ne consentit à accepter la couronne que sous la condition que les chytes s'abstiendroient d'anathématiser les trois premiers califes, et de célébrer les fêtes établies en l'honneur de Hassan et Hosséin, fils d'Ali. Cette proposition accordée, il insinua aux Persans de revenir à des sentimens plus modérés, et d'adopter simplement l'explication du Coran, donnée par Djafar-Alsadic, iman, et de prendre la dénomination de *Djafary*. Ces ouvertures annonçoient un esprit de tolérance bien louable, et furent reçues

très favorablement; mais Nadir étoit un rusé politique, et la suite de sa conduite a bien prouvé qu'il n'étoit rien moins que tolérant. Il avoit voulu, en agissant ainsi, se concilier les Arabes, les Kurdes et les Turcomans, dont se composait une grande partie de son armée, et qui étoient sunnites. Peut être aussi voulut-il éteindre la haine qui divisoit les Persans et les Turcs, afin de préparer ceux-ci à passer plus facilement sous sa puissance, s'il portoit ses armes en Turquie. Mais à mesure que sa puissance s'accrut, il laissa percer sa haine contre les chytes, et en général il manqua de prudence et d'habileté dans la conduite de cette affaire de religion; il indisposa les Turcs, en demandant au sultan de Constantinople qu'il y eût à la Mecque un oratoire pour la secte des *Djafary*, qui seroit regardée dorénavant comme orthodoxe; et il se fit de puissans ennemis dans le cœur de son empire, en molestant, en invectivant, en poursuivant les chytes avec acharnement. De là naquirent les dissensions intérieures, qu'il fut sans cesse occupé à éteindre, et qui l'empêchèrent de pousser plus loin ses conquêtes. Sa mort livra la Perse aux plus sanglantes révolutions, et mit fin à ces projets de réforme. Aujourd'hui les Persans sont retournés à la doctrine des chytes; ainsi ils reconnoissent pour successeurs légitimes de Mahomet, douze personnages, auxquels ils donnent le titre d'*Imam;* Ali est le premier, et Mohammed, surnommé *Mehdy*, directeur, le dernier. Celui-ci, selon leur opinion,

habite dans quelque coin de la terre, où il vivra ignoré jusqu'au moment où il reparaîtra pour faire revivre les droits de sa maison, réunir sous son pouvoir tous les peuples musulmans, et établir un califat universel. Observons, en passant, que cette opinion a fait naître une foule d'aventuriers qui se sont donnés pour cet *imam* si vivement désiré, et sous ce masque sont venus quelquefois à bout de se former un parti. C'est encore du sang qu'il en a coûté à l'humanité pour établir et renverser leur puissance.]

CHAPITRE X.

Des Bâtimens. — Des Bains.

Les maisons des Persans d'un certain rang sont extrêmement commodes et construites avec beaucoup de goût; mais elles ont une vilaine entrée. Au lieu d'une porte cochère large et belle, vous ne trouvez qu'une porte de tout au plus cinq pieds de haut. Un mur très élevé entoure le bâtiment et en borne entièrement la vue, ce qui n'est point un grand désagrément dans une ville. La porte passée, au bout d'une allée fort étroite, est une cour spacieuse; au fond est un jet d'eau en face du *diouân khâneh;* et dans le milieu, ou quelquefois sur les deux côtés, on voit des canaux d'eau vive.

Le *diouân khâneh* est une grande pièce, sur le parquet de laquelle il y a un tapis magnifique et des carreaux de beau feutre; les fenêtres occupent tout un côté; elles sont garnies de petits morceaux de verre peints qui représentent le soleil et les étoiles.

Lorsque le *diouân khâneh* est très grand, il y a deux foyers ornés de peintures et de verre à vitres. Deux cabinets, dont il ne semble point qu'on fasse usage, sont aux deux côtés de cette

pièce. On ne peut point se faire une idée de l'étendue des bâtimens, parce que les appartemens secrets et ceux où l'on prend les repas, sont soigneusement dérobés à la vue des hommes. Les escaliers en Perse, toujours beaux et spacieux, ne ressemblent en rien aux escaliers étroits et obscurs de l'Inde, par lesquels on ne pénètre qu'à tâtons dans les plus riches appartemens. Les maisons sont à toits en terrasse, pour dormir dessus dans les temps chauds; usage que les Persans ne manquent jamais d'observer l'été durant: on le croiroit contraire à la santé; cependant j'ai suivi l'exemple, sans que les fortes rosées, surtout de Bouchir, m'aient jamais incommodé le moins du monde.

Les maisons de Chyraz sont construites en briques; mais le mortier que les maçons emploient est si mauvais, qu'ils sont obligés de couvrir la bâtisse d'un enduit de boue, de paille hachée et de bouze de vache; cela leur donne souvent l'air de n'être bâties qu'en terre.

Les bains sont vraiment magnifiques, et il en coûte fort peu pour y entrer (1); ils sont à l'usage de toutes les classes, et présentent beaucoup d'agrément aux célibataires qui les fréquentent. Ils sont ouverts aux femmes comme aux hommes. Ceux-ci en jouissent cinq jours de la semaine; celles-là, deux seulement.

La pièce d'entrée est l'endroit où l'on se désha-

(1) Deux sous au plus.

bille, où l'on fume, cause et apprend les nouvelles du jour; on entre ensuite dans le lieu du bain; le plancher est revêtu de marbre, etc., et des tuyaux communiquant aux réchauds qui chauffent l'eau, entretiennent la chaleur nécessaire. On est une heure dans le bain; il faut ensuite autant de temps pour se teindre la barbe, les mains et les pieds. Tous les Persans se teignent la barbe en noir, quoiqu'ils l'aient naturellement de cette couleur : c'est une honte aux yeux des Turcs, et une occasion pour eux de les mépriser. Un principe de propreté engage les Persans à enlever ou brûler tous les poils du corps; ils se servent pour cela d'un mélange de chaux vive et d'orpiment ou zarnich (1), extrêmement dangereux; car si par hasard on ne lave pas bien la place aussitôt que les poils commencent à tomber, on se brûle souvent d'une cruelle manière. L'eau de rose est d'un grand usage dans les bains de Perse; le grand nombre de personnes qui se baignent à la fois, fait que l'on passe là une bonne partie de son temps à jaser, à fumer, à dormir même. C'est une jouissance que le bain pour les Persans, et ils ont cet adage : Un homme ne sauroit voyager dans un pays sans magistrats, sans médecins et sans bains.

---

(1) Le véritable orpiment, aussi bien que le zurnich, est nommé *zurnekh* par les Persans.

CHAPITRE XI.

Artisans. — Peintres. — Médecins.

En Perse, comme partout ailleurs, les artisans se font valoir selon leur mérite. On ne fabrique point beaucoup de choses à Chyraz. Excepté quelques sabres et un peu de vin, on n'exporte rien dans le nord de la Perse.

Il y a des artisans fort adroits à Chyraz; ceux surtout qui font des ouvrages émaillés y excellent, et rivalisent, je crois, avec les premiers de l'Europe (1). C'est une chose vraiment admirable à voir, que l'éclat, la solidité de leurs couleurs; le fini précieux des moindres parties. Il y a beaucoup de *calíouns* émaillés; ils sont fort chers; les beaux coûtent jusqu'à cinquante guinées. Il y a aussi des ouvriers qui travaillent fort bien en or et en argent; d'autres qui font, avec assez de goût, des ornemens pour les brides, les selles, etc.

Les sabres de Chyraz sont en acier, que l'on achète en masse à Hyderabad. J'ai appris qu'il y est envoyé par le *rajah* de la province de Berar, et aussi d'Amenabab. La masse y coûte cinq shellings, et se

(1) Ils ne peuvent émailler que sur or.

vend à peu près une guinée à Bouchir ; elle ne fournit que de quoi faire un sabre, encore faut-il courir le hasard de ne pouvoir le courber; la quantité plus ou moins grande de *djewher* ou damas qui s'y trouvent, en établit le degré de mérite. On dit cependant que l'habileté de l'ouvrier fait plus que tout le reste.

En Perse, l'écriture est un des arts les plus difficiles. Il y a différens corps qui se distinguent tous par un genre de beauté particulière ; je n'entrerai point dans le détail qui les concerne, parce qu'il seroit fastidieux et sans intérêt. Quiconque a vu quelques-uns des beaux manuscrits de l'Orient, est tombé d'accord, je pense, qu'ils l'emportent de beaucoup sur les livres imprimés ; il faut convenir en même temps que les *oscillantes librarii* présentent souvent une difficulté insurmontable aux personnes qui étudient la langue persane.

Je ne dirai pas grand'chose des peintres de Perse; ils ont quelque idée de l'ombre et de la lumière, mais pas la moindre notion de la perspective. Les peintres en portraits, m'a-t-on dit, saisissent la ressemblance avec une grande fidélité. Ceux qui peignent des caps, etc., n'ont guère coutume d'étudier que quelques barbouillages venus d'Angleterre ou de la Chine, et qu'ils regardent comme des chefs-d'œuvre ; ils préfèrent nos figures, mais le coloris des Chinois leur paroît bien supérieur. Il y a entre les couleurs vives d'un tableau chinois, et le ton des *caps* peints en Angleterre, à peu près la même différence qu'entre

le coloris d'un peintre flamand, et la moelleuse richesse des maîtres de l'école italienne. C'est une chose assez commune que de voir dans un tableau persan des hommes presque aussi hauts que les montagnes; souvent, dans la représentation d'une bataille, une ligne d'infanterie est placée au-dessus d'une ligne de canons, et par-dessus l'une et l'autre se déploie une ligne de cavalerie. J'ai ouï parler d'un tableau représentant dans une partie le commencement de la bataille, et dans une autre la défaite de l'ennemi.

Mais les médecins sont bien pires encore que les peintres; et malheureusement ils ont tous les moyens de faire du mal. Leur pratique est tirée de la théorie des Grecs, qui subit une forte altération en arrivant jusqu'à eux. Elle a pour base un certain degré de chaleur ou de froid dans chaque chose; ainsi la seule difficulté qu'ils rencontrent dans une maladie, est de déterminer par lequel de ces deux principes elle est causée. La rhubarbe est presque une panacée pour eux; je les ai vus l'ordonner indistinctement pour des rhumes violens et dans des maladies occasionnées par l'abus des jouissances charnelles. Ils tiennent le malade à qui ils l'administrent, dans une chambre absolument privée d'air; de sorte que le pauvre diable endure, outre ses souffances, l'incommodité d'une chaleur excessive.

La religion mahométane, ne permettant point la dissection, les prive de toute connoissance anatomique. Tavernier rapporte, je crois, qu'ils admi-

nistrent la chair de cheval contre la colique. Je leur ai vu faire une expérience non moins curieuse. Un malheureux homme étoit tourmenté d'une inflammation de cœur; au lieu d'ordonner un médicament intérieur, ils lui appliquèrent une bonne quantité de glace et de neige sur la poitrine, soutenant que c'étoit un remède infaillible; de là je conclus qu'ils sont aussi ignorans en chirurgie qu'en médecine. Ils ne font aucun cours d'études avant d'embrasser l'une ou l'autre de ces professions. C'est tout dire en peu de mots.

Ils regardent la médecine et la chirurgie comme des métiers, pensant qu'on peut en acquérir les connoissances, à peu près comme on apprend à faire des souliers ou à raccommoder des schalls.

CHAPITRE XII.

Manière de passer le temps.

Les Persans se plaignent fort souvent que le temps est trop court. Tout ce que j'en puis dire, en leur appliquant une remarque générale, c'est que les gens les plus désœuvrés sont ordinairement ceux qui croyent le plus manquer de loisir. Un seigneur persan se lève ordinairement avant le soleil, dit sa prière, et entre dans son *diouan-khâneh*. On lui apporte son *calioun*, quelquefois aussi des fruits qu'il mange en attendant ses visiteurs et ses subalternes. Il s'occupe avec eux à peu près jusqu'à neuf heures à entendre les rapports du matin, à apaiser des querelles, et à régler des affaires domestiques. Alors il est temps de visiter le prince ou le gouverneur; et, s'il prévoit être retenu près d'eux plus tard que midi, il se fait apporter son dîner avant de sortir, autrement il part de suite. Il rend ses devoirs avec l'utile précaution de demeurer toujours assez de temps devant le personnage qu'il visite, pour attirer son attention. Il porte son *calioun* avec lui, et chaque fois qu'il croit pouvoir se retirer sans être aperçu, il se donne le plaisir de fumer. L'usage est que le gouverneur quitte sa salle d'audience à midi, et sa retraite est le signal du départ pour les per-

sonnes de tous rangs qui lui rendent leurs assiduités. Notre seigneur rentre donc chez lui : on lui sert à dîner, et il mange de bon appétit. Il dit ensuite la prière du milieu du jour, et se retire dans ses appartemens intérieurs pour dormir jusqu'à trois heures. S'il n'a point affaire de nouveau au *Deri-khâneh*, il fait des visites; ou si c'est un grand de première classe, il les attend chez lui. Il a encore à faire la prière de l'après-midi.

La nuit arrive : on étend le tapis en plein air, et il se prépare à passer la soirée avec ses amis ou ses subalternes. Les *caliouns* occupent les intervalles de silence; si c'est un personnage à qui ses moyens le permettent, il a une troupe d'esclaves géorgiens qui s'exercent à le divertir. L'heure de la prière du soir vient ensuite : mais cette prière n'interrompt point les plaisirs, parce que, à mesure qu'un des assistans l'a faite, un autre se lève et va prendre sa place. Il semble que l'obligation de prier soit une tâche pénible autant qu'indispensable, tant on met de vitesse à s'en débarrasser. En Perse, les gens de tous états sont obligés de dire chaque jour les cinq prières de la loi musulmane. Dans l'Inde, on ne s'assujétit guère à l'observance de ces actes de dévotion. Le *namaz* (la prière) est une excuse toujours prête de l'absence ou de la paresse d'un serviteur. A environ dix heures, on sert le souper. Onze heures ferment ordinairement le cercle des occupations de la journée.

C'est ainsi, autant du moins que j'en ai pu juger, que les gens comme il faut passent leur temps en

Perse. Il y a cinq ou six khans qui ne sont point dans l'obligation de se présenter au *déri-khonéh;* ils vivent indépendans du gouverneur, et ne lui font que des visites de cérémonie. Le reste passe sa vie à peu près comme je l'ai décrit. Le *Cheikh* de Bouchir et les gouverneurs de districts ou leurs représentans sont obligés à une assiduité continuelle au *déri-khonéh*, et doivent avoir assez joui de ce genre de vie uniforme. Aga-Ryza, darogha des bazars, avec qui j'ai vécu, étoit toujours près du prince ou du gouverneur : quoique recevant ses appointemensdu roi même, il n'avoit point, à beaucoup près, autant de part à leurs faveurs que les gouverneurs en sous-ordre qui dépendoient d'eux immédiatement.

Les marchands, au lieu de visiter le gouverneur, se rendent chaque jour au caravanserai, où ils ont ordinairement des boutiques. Ils y exposent leurs marchandises en vente, y font leurs spéculations, et traitent toutes leurs affaires en ce lieu. En y louant un local, non-seulement ils parent à l'inconvénient d'être dérangés chez eux, mais ils se procurent la facilité d'acheter une quantité considérable d'articles en ne faisant qu'aller de magasin en magasin. Si par hasard ils ont le malheur de s'y endormir, ils en sont quittes pour y demeurer jusqu'au soir ; et leur journée se termine toujours, comme celle des gens du plus haut rang, par un très ample souper. Enfin, il reste à faire, vers le milieu de la nuit, une prière qui, je crois, est on ne peut plus souvent oubliée, excepté par un petit nombre.

CHAPITRE XIII.

Amusemens en Perse.

Le Musulman regarde avec un mépris souverain l'aptitude à la musique, au jeu, à la danse ; mais il tond gravement sa barbe, sans doute en rendant intérieurement grâce à Dieu qui l'a fait naître homme de condition. Rien de plus sérieux, de plus taciturne que son humeur. L'ignorance le renferme presque toujours dans le cercle étroit d'une conversation très bornée : l'habitude du silence va jusqu'à rendre la conversation un fardeau insupportable pour lui ; un Musulman lettré est extrêmement rare à trouver, tout homme de distinction regardant comme au-dessous de lui de connoître autre chose que son importance.

Ceci n'est point à prendre au pied de la lettre, eu égard aux Persans, qui unissent, en général, à la politesse des manières et à beaucoup d'affabilité, une instruction considérable et la connoissance d'une foule d'anecdotes. Ils conversent souvent sur des sujets littéraires, et récitent avant le souper une multitude de vers, dans lesquels ils puisent des connoissances superficielles à la vérité, mais qui ne leur coûtent à peu près aucune peine. Peut-être est-il permis de croire même qu'ils passent leurs soirées avec plus de fruit, et surtout dans des occu-

pations plus raisonnables que s'ils les employoient à manier des cartes ; occupation qui affecte les passions sans tourner au profit de l'esprit. L'étendue de leur mémoire est vraiment surprenante. Quelque ode que vous citiez, ils la récitent incontinent, et ce sont, je crois, les gens du monde qui ont le moins lu.

Plusieurs grands seigneurs entretiennent une troupe de jeunes Géorgiens qui savent chanter, jouer de divers instrumens et faire des tours de souplesse. Les chansons persanes sont douces, touchantes et notées sur une musique qui m'a semblé fort bonne : elles ont pour sujet l'éloge du vin, de la beauté, et expriment des plaintes fréquentes de la cruauté des belles.

En voici un exemple :

« Echanson, accours avant que j'expire : prends » soin que mon corps soit enseveli dans des feuilles » de vigne ; lave-le dans du vin à la rose (1), et » jette mes cendres à la porte de la taverne ; je suis » fidèle ; j'ai été constant jusqu'à ce jour : n'aban- » donne pas un infortuné suppliant. »

Les chansons arabes se chantent, en partie, sur une mesure beaucoup plus vive que celle des airs persans. Il y a à Chyraz deux hommes qui jouissent de la réputation des plus habiles joueurs d'un instrument tout à fait semblable au violon : je les ai entendus avec une véritable admiration ; mais sans

(1) Tous les Musulmans lavent leurs morts avant de les ensevelir.

pouvoir asseoir aucun jugement sur leur exécution. Les musiciens et les danseurs boivent publiquement une prodigieuse quantité de vin.

Autant la musique des Persans est supérieure à celle de l'Inde, autant la danse de cette contrée l'emporte sur la leur qui n'est qu'une suite d'attitudes le plus dégoûtamment indécentes qu'on puisse imaginer. Les danses de l'Inde sont calculées pour donner le plus beau développement aux perfections du corps; et je dois confesser, malgré les descriptions vives et animées que l'on a faites de l'immodeste volupté des danseurs de cette contrée, que j'en ai vu à qui l'on ne pouvoit point faire le moindre reproche (1).

Les plus jolies femmes de Perse sont les danseuses de profession. La transparence de leurs chemises, seul voile dont elles couvrent leurs charmes, l'exquise régularité de leurs formes, l'agitation où elles paroissent être, la licence de leurs chants, sont autant d'aiguillons du désir, qui ne s'émousseroient que devant une philosophie bien autre que celle des Persans.

Après les danseuses vient une autre classe de gens dont les mœurs sont plus infâmes encore s'il est possible : ce sont des espèces de bouffons, appelés

---

(1) Le vulgaire voit souvent les danseurs sans être choqué de leur indécence. Je pourrai être taxé de singularité ; mais tous les mouvemens, toutes les attitudes des danseurs indiens m'ont semblé, et beaucoup plus gracieux, et bien moins indécens que les attitudes et mouvemens de la walse allemande.

loutys ou mignons. Ces individus, à ce que j'ai ouï dire, ont un libre accès chez le prince et le gouverneur, qu'ils amusent par le récit d'une foule d'aventures vraies ou supposées, mais toutes extrêmement indécentes, et dont les héros sont toujours des habitans de la ville. Ces deux personnages entretiennent chacun une troupe de ces misérables, qui sont soutenus dans leur licence, au point de réduire les hommes les plus respectables qu'ils outragent, à leur faire des présens pour se mettre à couvert de leur audace, ou pour se débarrasser de leur importunité. Ils font aussi des tours de souplesse, et savent escamoter; mais leur moyen principal de subsistance est de mettre les étrangers à contribution. Ils semblent former une classe privilégiée; et je crois que si les grands les accueillent, c'est dans la crainte qu'ils ne se servent, pour leur nuire, du crédit qu'on leur croit généralement.

Il y a un autre divertissement qui consiste à écouter un *Chah-nâméh-khoun;* c'est une personne qui récite et met en actions différens passages du poëme épique de Ferdoucy, intitulé *Chah nâméh.* Cet amusement est d'un ordre supérieur, et l'un de ceux qui doivent certainement plaire le plus à un étranger. Ils mettent en scène avec beaucoup d'esprit, certaines descriptions, et entre autres le récit du combat de Roustam, héros du poëme, contre Sohrab.

Il y a des mots dont je ne comprends point la signification précise; mais je sais assez de persan pour saisir le sens de tous les vers. Le ton cadencé

dont on les récite, donne d'ailleurs tout le loisir d'en saisir la pensée.

Les Persans jouent beaucoup au *beck-gemmon*, et bien moins aux échecs. Leurs prêtres font peu de cas des personnes qui ont l'habitude du jeu, surtout lorsqu'il est intéressé : ils se montrent intimement convaincus qu'une telle impiété recevra un châtiment exemplaire dans l'autre monde.

Il y a des courses de chevaux à Chyraz ; mais je ne me suis point trouvé là dans la saison où elles ont lieu. Selon ce qu'on m'en a rapporté, les chevaux parcourent une carrière de quinze milles tout d'une haleine. On ne prend aucun soin d'unir le sol ; delà il résulte que les coursiers partant plus de vingt à la fois, il arrive souvent des malheurs. On distribue des bourses d'or aux propriétaires des trois chevaux qui atteignent le but les premiers. La peine qu'on prend à dresser ces chevaux est extrême, et bien plus longue, je crois, que celle qu'on se donne en Europe.

Les gens de guerre jouent habituellement au *djéryd-bâzy*, qui consiste à lancer, en courant à cheval au grand galop, un dard de trois coudées de long à un autre cavalier qui court avec une égale vitesse. Celui-ci le reçoit dans la main, ou, se coulant sous le ventre de son cheval, laisse passer le trait par-dessus lui. Le trait est lancé avec assez de force pour casser un bras. Et il y a d'autant plus d'adresse de part et d'autre, que les chevaux galopent presque de toute leur force. Ces cavaliers s'amusent aussi à tourner sur la selle en courant ventre à terre, à tirer

une petite carabine dont ils sont armés, ou à lancer leur *djéryd* contre terre et à le saisir au rebond. Les Persans sont regardés comme de mauvais cavaliers par les Européens ; ce qui paroît évident, c'est qu'ils doivent ruiner la bouche de leurs chevaux en un mois.

CHAPITRE XIV.

Habillement des Persans.

L'HABILLEMENT des Persans est admirablement bien calculé pour un climat froid et pour un climat très chaud. Il ne met en rien les membres à la gêne, et l'on peut le prendre ou le quitter en cinq minutes. Les Persans sont, en général, trop pauvres pour changer de modes; quelquefois néanmoins, l'habit varie par la forme: la seule couleur de la robe est toujours la même. Ce sont les *cadjars* qui président aux modes; delà l'usage de donner à tout ce qui est élégant et bien tourné, le surnom de *cadjary*, c'est-à-dire *la cadjar*. Leurs vêtemens ne sont point difficiles à décrire. Ils se composent du *zyr-djamous*, pantalon très léger en soie; et l'été, en toile de lin : du *pyrahen*, sorte de chemise qu'on porte par-dessus; de l'*urkhalig* qui le couvre; il est, soit de toile de Masulipatam, soit d'un schâle très fin; enfin, du *coba* ou surtout : ce dernier se fait de différentes étoffes dont la magnificence, quelquefois très grande, varie selon les personnages. Le *kolah* ou bonnet, est en peau de mouton de Sibérie, très belle et d'un noir admirable. Il n'est point permis aux marchands de porter les couleurs écarlate et cramoisie, ni de mettre des boutons

d'or ou d'argent sur leurs robes : ce n'est pas, peut-être, qu'on le leur ait expressément défendu ; mais ils ne s'en servent point depuis très long-temps, et l'usage fait loi. La religion mahométane défend de porter des étoffes de soie : pour éluder l'observance de la loi, on a mêlé une très petite portion de coton dans ces étoffes appelées *gourmaçout*. Il en vient une quantité considérable du Guzarat (1).

Les Persans n'ont les vêtemens efféminés, ni de leurs ancêtres, ni de leurs voisins les Indiens. Le roi est, je crois, le seul homme de l'empire qui se pare de bijoux, encore n'est-ce que dans les occasions importantes. Ils tournent en ridicule la passion des Indiens pour des parures qui ne conviennent qu'aux femmes, et racontent plaisamment à ce sujet, l'histoire qu'un d'eux voyageant en Perse, fut pris pour une femme et arrêté par les *rahdars*, qui ne demeurèrent convaincus de sa virilité, qu'après l'avoir conduit au *hakym*, médecin. Ils ne rient pas moins des titres pompeux et résonnans qu'on adopte dans l'Inde ; car excepté la dignité d'*itimad-ed-daulah* et le rang héréditaire de khan, ils ne connoissent entr'eux aucune marque de distinction (2).

Les militaires ont l'usage d'enfoncer leur bonnet

---

(1) Les mahométans condamnent l'usage des vêtemens de soie, parce que, disent-ils, la soie est un excrément. Je m'étonne qu'ils n'aient pas aussi défendu de porter des perles. La mode fera toujours taire la voix de la religion.

(2) Dans l'Inde, on achète un titre pour fort peu de chose ; la sagesse de Salomon a souvent été vendue, je crois, pour quelques centaines de roupies.

sur un côté de la tête; les myrzas, ou officiers civils, l'entourent d'un schâle, et les commerçans, artisans, etc., le portent tout droit. (1)

Chah-Abbas qui souhaitoit porter les marchands à l'économie, leur avoit ordonné de se coiffer de schâles et de s'habiller de drap large; il pensoit que ces vêtemens seroient les plus économiques, parce que les robes leur dureroient plusieurs années, et les *schâles*, toute leur vie.

Quoique les Persans se baignent très souvent, le bain étant pour eux beaucoup plus une affaire de plaisir que de propreté, ils forment un peuple extrêmement sale. Ils changent fort peu de vêtement, d'où il résulte qu'on ne les approche pas toujours sans danger. Les Persans qui m'accompagnèrent dans mon voyage, couchèrent avec les mêmes habits jusqu'à Kazroun, où je crois qu'il n'en changèrent qu'à ma sollicitation (2). C'est une

---

(1) Cet usage donne l'intelligence des deux vers suivans de Hafiz:

Quiconque pose le haut de son bonnet, droit sur sa tête...
et s'assied d'un air sérieux....
Penche l'aigrette de ton bonnet à la manière des belles.

[M. Scott paraît avoir lu à *la manière des braves;* mais le texte des manuscrits porte ainsi que nous l'avons traduit. Cette correction fait tomber à faux la citation. T.]

(2) Les Hindous, qui se baignent continuellement dans le Gange, et dont *l'âme est aussi blanche que la robe*, ne se font point scrupule de porter cette robe jusqu'à ce qu'elle tombe en pourriture. Les histoires d'une grande nation, composées dans le repos du cabinet, sont vraiment remplies de grandes beautés, car l'imagination ne se trouvant point bridée par *les faits*, ni la licence poétique assujétie à des règles, le génie inventif de l'historien parcourt sans obstacles les régions brillantes de la fiction.

chose toute ordinaire en Perse, que de garder sur soi une chemise et des caleçons, celle-là un mois, ceux-ci la moitié de l'année.

Un soldat persan, armé de pied en cap, est bien la figure la plus ridicule qu'on puisse voir. Rien, en effet, de plus risible que la prodigieuse quantité d'armes défensives dont il est chargé. Les chevaux plient sous leurs poids. Elles consistent en une paire de pistolets dans leurs étuis, et suspendus un sur chaque flanc; une carabine ou grand fusil turc; un sabre, un poignard, une lance d'éternelle longueur. Toutes les armes à feu ont chacune leur baguette attachée à l'habit du soldat qui porte encore autour de lui, des poudrières pour la charge, des poudrières pour l'amorce, un assortiment de gibernes, et dedans, des cartouches de tout calibre. S'il vient à vous, vous entendez de fort loin le cliquetis de ses armes; on peut en évaluer le poids à quatre-vingt livres, surcharge énorme pour le cheval. Cela n'empêche point les Persans de se regarder comme des troupes armées à la légère, tournant en ridicule la cavalerie turque qui, disent ils, ne peut guère prendre soin d'autre chose que de ses grosses bottes et de son turban. Les armes persanes sont fort bonnes, surtout les sabres, dont les Turcs font un cas tout particulier (1). Elles sont remplies de *djewher*, ce que nous appelons *damas*,

(1) M. Eton entre dans l'examen de l'avantage des larges épées et des cimeterres des Turcs et des Persans Il donne la préférence aux derniers. Voy. Eton's *Turkish Empire*.

nom, au reste, qui ne rend pas bien le sens du mot, parce que le *djewher* est inhérent à l'acier. Tavernier dit qu'il n'y a que l'acier de Golconde que l'on puisse damasquiner : il s'est trompé, car les sabres du Khorassan sont les plus estimés de tous, et la lame ne coûte ordinairement que vingt à trente guinées.

L'habillement des Persans est très coûteux. Il revient souvent de soixante à cent guinées ; mais il est d'ordinaire proportionné à la fortune de chacun. Les pauvres gens ne portent point de bonnet, et n'ont que fort peu de vêtemens. Durant l'hiver ils se couvrent de peaux de mouton.

CHAPITRE XV.

Des Persanes.

CETTE gravure est faite d'après un portrait de la célèbre Chakhnoubât, maîtresse favorite de Kerym-Khan. Elle a joui, dit-on, de la plus étonnante influence sur l'esprit du vakil, l'obligeant en tout de se soumetttre à ses volontés. Il fut sensiblement affligé de sa mort, et honora sa mémoire des mêmes honneurs qu'il lui auroit rendus si elle eût été son épouse légitime.

La curiosité des femmes qui habitoient la maison voisine de la mienne, me fournit de fréquentes occasions, non seulement de les voir, mais de m'entretenir avec elles. Une chose qui semblera surtout bien étrange, après les récits qu'on nous a faits de la jalousie orientale, c'est que ces conversations se tenoient habituellement en présence des maris, qui me laissoient voir leurs femmes sans en témoigner la moindre répugnance. Peut-être cette faveur n'étoit-elle accordée qu'à ma qualité d'Européen.

Les Persanes ne se chargent point chez elles d'une grande quantité de vêtemens, et ne sont pas d'une excessive propreté sur elles. Le *pyrahen* et une paire de *zyr-djamous*, composent toute

leur parure. Les caleçons sont de velours épais; la chemise est de mousseline, de soie ou de gaze; leurs jambes semblent absolument enfermées dans deux sacs, et le *pyrahen* n'est qu'un voile transparent sur le reste du corps; c'est l'habillement d'été. En hiver, elles se couvrent de schâles, d'habits de soie ouattés, et quelquefois de parures de zibelines.

Les Persanes, comme les femmes de l'Inde, sont dépourvues de toute délicatesse; leur langage est souvent d'une grossièreté repoussante; elles n'hésitent jamais à s'exprimer devant des hommes avec la même licence qu'elles pourroient le faire entre elles; leurs reproches, leurs injures, sont dégoûtans de la plus sale ordure. Je ménagerai mon lecteur que le moindre exemple effaroucheroit; il me suffit d'assurer, et je le puis avec certitude, que l'imagination ne peut concevoir, que le langage ne peut exprimer, des images plus indécentes, plus grossières, plus infâmes (1).

Lorsque les femmes sortent, elles se couvrent

---

(1) On peut en dire autant de tous les habitans de l'Inde : et qu'on ne croie pas les disculper, en alléguant que la fausse délicatesse du raffinement nous rend incapables de juger le langage de la nature. Si la nudité d'une prostituée est plus dégoûtante que la nudité d'un Indien, il faut convenir que son expression est infiniment plus chaste et plus délicate. Il y a certaines images qui doivent toujours inspirer le dégoût et l'aversion : quoique familières dans l'Inde, rien ne prouve qu'elles soient des images de la nature. La grossièreté du vice peut avoir ses raffinemens comme la délicatesse a les siens, et il ne s'ensuit pas que les uns soient, plus que les autres, dans la nature.

d'un manteau qui leur descend de la tête aux pieds, et elles ont la figure cachée avec tout le *scrupule oriental.* Quelquefois leur voile est travaillé en réseau, et quelquefois il y a seulement deux ouvertures pratiquées dans le vêtement à la hauteur des yeux. C'est un spectacle vraiment curieux que celui d'une multitude de corps, grands et bien découplés, marchant par les rues dans cet équipage, et qui ne laissent apercevoir que deux yeux noirs étincelans, qui semblent jouir de la curiosité qu'ils allument. On diroit que le voile est essentiel à la vertu des Persanes, car tant qu'elles peuvent se tenir la figure cachée, peu leur importe ce qu'elles montrent du reste de leur personne.

En Perse, il n'y a que les femmes qui portent des bijoux et fassent usage de parfums; c'est un privilége dont la jouissance est très douce pour elles.

Les Persans diffèrent autant des Européens dans l'idée qu'ils ont de la beauté, qu'ils s'en éloignent touchant le goût. Selon eux, un grand œil noir, languissant, voluptueux, est le charme par excellence; l'amoureuse mollesse qu'il répand sur le reste de la personne, est bien supérieure, disent-ils, aux regards pénétrans et hardis de la beauté majestueuse. Voilà surtout pourquoi les femmes emploient la poudre d'antimoine qui ajoute à la vivacité de leurs yeux, répand sur eux une sorte de langueur voluptueuse, et, si je puis

employer cette expression, leur donne l'air de se *dissoudre dans le bonheur* (1).

Il y a dans Chyraz un grand nombre d'aussi jolies femmes qu'en Europe; mais leur clôture les prive de cette fleur de délicatesse qui sied si bien, qui même est essentielle à la beauté.

Elles ont le singulier usage de faire joindre leurs sourcils; les femmes à qui la nature a refusé un tel avantage, se peignent l'intervalle qui les sépare avec certaine drogue préparée à cet effet.

Il est peu nécessaire de dire que la loi permet aux Musulmans d'épouser quatre femmes, et d'avoir autant de concubines que leur fortune les met à portée d'en entretenir. On a déjà fait sur les sérails de l'Orient beaucoup de descriptions dont je ne puis déterminer le degré d'exactitude (2). Je me contenterai donc de remarquer à ce sujet que lorsqu'un Persan épouse une fille trop jeune pour être mise à la tête de son ménage, il y place une *ked-banoun*, espèce de duègne qui enseigne à l'épouse adolescente, les devoirs et les obligations qu'elle aura plus tard à remplir.

On ne pratique pas en Perse, comme dans l'Inde, la coutume de ne point remarier une veuve (3). Après un certain temps consacré au

---

(1) C'est, selon moi, la juste signification du *tchéchmi-khomar* tant célébré par tous les poëtes persans. Les yeux humides d'Anacréon sont exactement le *tchéchmi-khomar* des Persans.

(2) *Voyez* Mémoires du baron Tott.

(3) Les Musulmans de l'Inde ont adopté plusieurs usages des Hindous : entre autres celui-ci. Dans cette patrie de la mollesse et

deuil, elle peut prendre un second mari, qui la traite avec les mêmes égards qu'il a pour ses autres femmes.

[Nous ne pouvons nous empêcher de rapporter ici le portrait que Djamy, le Pétrarque des Persans, trace de Leilah, l'amante de l'infortuné Medjoun. Nous emprunterons ce passage de l'élégante traduction de M. de Chézy; il pourra servir à mieux faire connaître à nos lecteurs l'opinion des Persans sur la beauté.

« Déjà privé d'espoir, son cœur éprouvoit un tourment insupportable, lorsque tout à coup un bruit léger d'ornemens précieux se fait entendre; il voit alors paroître une jeune fille à la taille svelte et élégante, semblable, dans sa démarche gracieuse, à la perdrix des montagnes. Belle sans aucun fard, la nature avoit coloré du rose le plus tendre ses joues brillantes de fraîcheur; son sourcil délié ressemble à un arc délicat, formé d'ambre précieux, et ses cils comme autant de petites flèches de musc, pénétroient les cœurs; ses lèvres avoient l'éclat du rubis, sans en avoir la dureté;

---

du vice, on marie souvent un enfant de quatre à cinq ans, sans considérer qu'à cet âge il a plus besoin des soins d'une nourrice que des caresses d'une jeune épouse. Ainsi la jeunesse et la beauté deviennent souvent les victimes de l'impuissance; et si par malheur le mari cesse de vivre, les jours de la femme sont condamnés aux pleurs, parce que cette infortunée a porté le nom d'épouse. Il n'est point surprenant qu'une Hindoue abandonnée, méprisée dans son veuvage, se brûle sur le bûcher d'un tyran cruel. La foi peut lui donner du courage dans cette entreprise; mais c'est rarement elle qui l'y décide.

on eût dit qu'elles lui avoient dérobé sa couleur, et à l'ambroisie son parfum. Mais à quoi comparer cette bouche gracieuse, où l'on voyoit errer le plus voluptueux sourire? On l'eût prise pour une abeille au milieu des fleurs, lorsque délicatement posée sur le calice d'une rose, elle en extrait avec art son miel parfumé; comme elle, elle blessoit d'un aiguillon acéré, et répandoit sur la blessure un baume céleste: son sourire enchanteur découvroit-il des dents aussi belles que les perles les plus pures? on croyoit voir le bouton de la rose encore étincelant des larmes de l'Aurore; et les pommes d'albâtre de son sein virginal, les doigt arrondis d'une main caressante, eussent suffi pour en mesurer le gracieux contour. » (*Medjoun et Leilah*, tom. I, pag. 23 et suiv.)

CHAPITRE XVI.

Des Mahals.

La ville de Chyraz est divisée en *mahals* ou quartiers, qui sont chacun sous la surveillance d'un *ketkhoda*, dont la charge est gratuite. Elle est en général conférée à l'homme du quartier qui jouit de la meilleure réputation. Ces *ketkhodas* ont un chef auquel ils font leurs rapports, et qui les communique au gouverneur. Anciennement ils étoient obligés de rendre compte des moindres événemens qui se passoient dans leurs quartiers ; tels que les naissances, les mariages, les morts naturelles, etc. on s'est beaucoup relâché sur cette obligation à Chyraz ; mais je crois qu'il y a encore des villes où elle est maintenue dans toute sa rigueur. Un *ketkhoda* doit connoître le genre de commerce ou d'occupations, en un mot les moyens de subsistance de tous les habitans de son quartier.

Le grand avantage qui résulte, et pour le gouvernement et pour la population, de cette division d'une ville en quartier, est sensible à l'arrivée subite des corps considérables de troupes et dans la répartition des contributions extraordinaires. Dans l'un et l'autre cas, les *ketkhodas* sont informés

par le gouverneur du nombre d'hommes que leurs quartiers auront à loger, ou de la somme qu'il doit fournir. Ils sont responsables envers le gouverneur : c'est à eux de faire en sorte que chaque individu ne supporte, de cette charge publique, que la portion appropriée à ses moyens. En général, le peuple s'en rapporte à leur décision ; car il seroit inutile d'en appeler, et quelquefois dangereux de différer de s'y soumettre.

On prévient la licence des troupes en tenant des logemens prêts à les recevoir, et l'on se préserve d'un pillage général, par le consentement aux demandes du vainqueur. Dans une monarchie despotique, la division des villes en quartiers, est d'une utilité vraiment surprenante. Elle présente au tyran qui s'empare d'une place, la facilité d'un plan systématique de pillage, et les habitans souffrent infiniment moins que n'ont souffert, en pareil cas, les citoyens d'une ville d'Europe. (1)

Il y a une certaine importance attachée aux fonctions de *ketkhoda*, et qui met un frein puissant au despotisme du gouverneur. S'il arrive qu'ils aient trop à se plaindre de sa rapacité ou de sa tyrannie, ils dressent une pétition contenant l'exposé de leurs

---

(1) Prise de Rome par Charles V. En Perse, on se saisit du *ketkhoda*, comme le moyen le plus expéditif d'exécuter ses desseins. Holkar ayant défait l'armée de Chendia à Pouna, interdit le pillage à ses troupes pour s'en réserver la meilleure part ; et quoique plusieurs habitans eussent été mis à mort par un excès de sévérité, la masse du peuple souffrit bien moins que si elle avoit été abandonnée aux outrages de la soldatesque.

griefs, et le roi refuse rarement de faire droit à leur requête. Ils sont les médiateurs entre l'oppresseur et les oppressés ; par là les despotes apprennent à connoître que l'oppression ne peut durer long-temps lorsqu'elle excède certaines limites.

Dans les différens de peu d'importance, entre voisins, le *ketkhoda* se sert de son autorité pour les concilier, et y réusit très souvent. S'il arrive qu'un mari et une femme vivent mal ensemble, il cherche à les réconcilier par des remontrances qu'il fait lui-même à celui-là, tandis qu'il en fait faire de semblables à celle-ci par une *ketbanon*, espèce de gouvernante. Enfin, son devoir est de mettre la paix partout, et de veiller au bien-être de la portion de société dont il est le chef.

La charge de *ketkhoda* me paroît une institution admirable : et bien qu'on en abuse souvent, sans doute, je la crois avantageuse au pauvre peuple ; car, le *ketkhoda* ne sauroit l'oppresser impunément ; il s'exposeroit à des plaintes continuelles, et les plaintes sont généralement écoutées en Perse avec une grande avidité. Cependant ils peuvent devenir l'instrument de la tyrannie ; mais, quelle institution connoissons-nous dont on ne puisse pas abuser ?

CHAPITRE XVII.

Police de Chyraz.

On a remarqué depuis long-temps que la police d'une monarchie despotique l'emportoit de beaucoup sur la police d'un état libre. Car, le soupçon est le mobile principal des actions et des mesures d'un tyran.

La police de Chyraz est organisée sur un excellent pied. J'ose même penser avec hardiesse qu'il est impossible à qui que ce soit de la classe moyenne du peuple, de rien machiner contre le gouvernement, sans qu'avant l'exécution, il en vienne connoissance au gouverneur de la ville.

Le *dâroga*, ou surintendant des bazars, tient sa charge du gouvernement. Il lui appartient de vider les différens survenus dans ces bazars, d'entendre la plainte des gens qui s'y trouvent, et d'y faire droit sans appel. Un boutiquier viole sa promesse, ou refuse de remplir tel autre engagement, vous vous adressez au dâroga, qui l'oblige incontinent de vous satisfaire. Un débiteur se déclare-t-il dans l'impuissance actuelle de payer, il lui accorde un certain délai qu'il détermine selon les circonstances ; l'humanité de la loi musulmane laisse toujours au marchand les moyens de se tirer du malheur

d'un contre-temps inattendu. Cependant, si l'individu contre qui la plainte est formée, porte un nom flétri dans l'opinion publique, le dâroga, outre une amende à laquelle il le condamne, lui inflige un châtiment corporel, ou le met en arrestation.

Le dâroga joint à la police des marchés, la surveillance des mœurs du peuple. Par exemple, lorsqu'il surprend quelqu'un à boire du vin, à hanter les courtisanes, ou dans tel autre désordre que ce puisse être, il l'oblige d'acheter à beaux deniers comptans, la tolérance d'un relâchement de morale sur lequel il ferme les yeux.

Je me souviens, à ce sujet, d'un de ces *dâroga*, nommé *Aga-Riza*, lequel tira cinquante tomans d'un malheureux Arménien, qui fut attrapé dans une maison de prostitution. Encore prétendit-il lui faire une grande grâce de le tenir quitte à si bon compte.

Le dâroga doit avoir à ses ordres une suite nombreuse de gens occupés à maintenir le bon ordre dans les marchés, et à saisir quiconque se trouve en contravention des ordonnances de police.

On regarde sa charge comme extrêmement lucrative ; car, outre les présens qu'il reçoit, et les extorsions qu'il a coutume de se permettre, les marchands de tous les marchés, le fournissent, pour obtenir sa protection et ses bonnes grâces, de toutes les choses qu'il leur demande.

Les attributs de la charge de *myr-àças* ou *myr-ahdâs*, ont une grande ressemblance avec ceux de la charge de *dâroga*. Celui-ci étant le chef suprême

de la police de jour, celui-là de la police de nuit. Il doit maintenir la tranquillité de la ville, arrêter les gens qu'il trouve hors de chez eux à des heures indues, et prévenir les vols autant qu'il est en son pouvoir. A cet effet, il entretient aussi un certain nombre d'hommes qui font des patrouilles continuelles par les rues, et se mettent en faction sur le seuil des maisons suspectes. Tous les boutiquiers des bazars payent chacun quelque deux ou trois sous par mois pour les dépenses de cet établissement. S'il arrive qu'un maître de maison soit volé, le *myr-àças*, ou le *kitchyktchy-bachy*, commandant en chef du guet, est responsable du larcin, et doit ou restituer les effets dérobés, ou en payer la valeur, sur la déposition du plaignant: mais cela arrive assez rarement; car le *myr-àças* est toujours en liaison avec les voleurs de la ville, lesquels font profession d'une obéissance aveugle à ses ordres. Ce n'est pas qu'ils exercent tout-à-fait leur métier sous sa protection; mais que lui départissant, dit-on, une certaine portion de leurs bénéfices, l'intérêt commun les unit. (1)

Je crois le *mohtécib* sous les ordres du *dâroga*: ses fonctions sont de régler le prix de toutes mar-

(1) C'est une chose on ne peut mieux avérée, que la meilleure manière de mettre ses possessions à couvert dans plusieurs contrées de l'Inde, est de les confier à la garde d'un voleur: le métier de larron n'a rien qui déshonore dans l'Orient; quiconque s'y adonne peut le professer publiquement et en toute sûreté, moyennant certaine rétribution qu'il paie chaque mois. Il y a même dans chaque ville un Bazar connu sous le nom de *marché du vol*.

chandises mises en vente dans chaque bazar, et de vérifier la justesse des poids et mesures. Il ne procède qu'une fois par semaine à cet examen. Les marchands convaincus de fraude, sont sévèrement punis. Plusieurs ont encouru la peine de mort.

Outre ces officiers, il en est d'autres établis aux portes de la ville, et qui évitent aux habitans les suites fâcheuses que pourroient avoir, pour ceux-ci, leur sortie sans la permission du gouverneur. Cette institution est sujette, sans doute, à tous les désordres de la corruption. Quel que soit néanmoins cet état de corruption, il est certain qu'un tel établissement marche au moins de pair avec tout autre du même genre qui se soit formé dans les contrées de l'Europe (1). En général, le peuple a toujours déclamé contre les lois et ordonnances d'une monarchie despotique, qui doit, semblable à la source d'une rivière empoisonnée, infecter toutes ses branches de son venin. Mais je laisserai, avec quelqu'apparence de raison sans doute, décider la question aux gens qui ont vu d'autres contrées, où la propriété est assurée moyennant une taxe de trois sous par mois, et dans les-

---

(1) Je ne sais même point si ce système de corruption n'est pas un frein plus puissant contre le vice, que la coutume de poursuivre les criminels, ou de les exposer dans les chantiers de marine à la risée publique.

Ce châtiment est souvent infligé en punition de légères fautes : et l'on ne peut nier que l'appât du gain ne soit un véhicule tout puissant pour plusieurs personnes.

que'les on transporte les marchandises aux plus grandes distances, sans qu'elles courent le plus petit danger. Disons que dans les monarchies despotiques, les biens, la vie même des individus dépendent de la volonté d'un seul homme ; et qu'où la vie n'est point en sûreté, les biens n'offrent qu'une jouissance très imparfaite. C'est néanmoins une maxime sujette à discussion, puisque nous ne pouvons point supposer que l'existence d'un soldat ou d'un matelot soit plus désagréable que celle du marchand, affranchie de dangers certains ou même probables.

Les grands, les hommes entreprenans qui exposent un rang et une fortune établis à des périls imminens, sont des gens qui contentent leur ambition aux dépens de leur vie. Ils le savent, et courent des dangers qu'il leur étoit facile d'éviter; ils n'ont pas p'us droit de se plaindre de leur chute, qu'un ministre d'état que la voix publique accuse. A Dieu ne plaise que je me fasse l'avocat du despotisme! cependant, je pense que ce n'est point à tort qu'on se méfie de l'exactitude des récits qui nous sont faits, de l'affreuse et misérable condition des individus soumis au joug des lois d'un gouvernement arbitraire.

Que les Persans souffrent beaucoup de l'oppression et des forfaits de leur gouvernement, personne n'essaiera de le nier ; personne ne pensera non plus que nul habitant d'un pays libre, puisse vivre heureux et tranquille sous l'em pire d'un despote persan. Mais on me permettra de douter si le carac-

tère moral des Persans les rend dignes d'un gouvernement meilleur, ou s'ils ne doivent point attribuer les mesures tyranniques de leur prince, à l'énormité de leurs propres excès.

CHAPITRE XVIII.

Des Lois.

Les Persans, sectateurs zélés d'Ali, gendre du prophète Mahomet, n'ont point, comme les sunnites, leurs ennemis, une législation noyée dans l'abîme des gloses et des commentaires. L'opposition de sentimens d'Abou-Djâfar et de Hanifé, deux législateurs fort célèbres, a donné naissance aux deux sectes qui, sous la dénomination de chytes et de sunnites, divisent aujourd'hui en jurisprudence civile et religieuse, la grande majorité des peuples mahométans : mais l'aspérité des querelles théologiques avoit préparé cette rupture longtemps auparavant ; elle avoit jeté le germe de ce schisme, et ne contribue pas peu à l'entretenir. Observons ici, et ce trait suffira, que les principaux points en quoi les deux sectes diffèrent, reposent souvent sur la pratique ou la non-observation de certaines cérémonies puériles, sur le maintien de quelques usages particuliers. Par exemple, un chyte prie les bras tombant à ses côtés. Dans la ferveur de son zèle, il regarde tout sunnite comme damné sans miséricorde, parce que celui-ci récite son oraison les mains croisées sur sa poitrine.

Dans une monarchie despotique, la justice ne

peut être qu'extrêmement prompte ; mais rarement appropriée à la grandeur et à l'évidence des délits. Sadi rapporte à ce sujet l'histoire d'un juge qui, bien convaincu de crime capital, dut sa grâce à l'adresse d'une défense pleine d'esprit. Cette anecdote, il est vrai, n'est peut-être qu'une fiction du philosophe faisant la satire des vices de son pays; mais les pages de l'histoire sont chargées d'une foule d'aventures de ce genre.

Il n'y auroit point peu d'intérêt à discuter lequel est plus avantageux au peuple, dans la décision des affaires contentieuses, d'une justice arbitraire, oppressive même, mais soudaine, ou des lenteurs et des formalités d'une enquête régulière. Quoi qu'il en puisse être, les Persans doivent montrer une grande prévention en faveur de leur genre de procédure, surtout quand ce sont des gens initiés aux mystères de nos tribunaux, qui comparent l'une et l'autre législation. Ils ne sauroient comprendre à quel but remettre l'examen d'une cause juste ou non : à quoi servent ces études préparatoires de plusieurs années, pour prononcer sur une matière quelconque. Cependant, tout en condamnant nos interminables longueurs, ils reconnoissent d'une voix unanime, la sagesse, la prudence, le discernement, l'équité supérieure, qui dictent les arrêts de nos cours : ils proclament avec admiration, l'intérêt qu'on accorde chez nous, à la plainte des gens du plus bas étage, la protection qu'ils trouvent dans la justice contre les attentats de la grandeur

et de la fortune, en un mot, l'égalité des hommes devant la loi.

En Perse, au contraire, le crédit et les richesses se trouvent souvent en opposition avec la loi, et toujours dans ce cas, cette lutte tourne à l'avantage du coupable riche ou puissant : qu'un grand, par exemple, tue un pauvre homme; sur la plainte de son plus proche parent, le gouverneur porte à la décision du roi cette affaire, qui devroit être jugée par les autorités compétentes, et le crime demeure ordinairement impuni. Quelquefois le meurtrier est condamné à certaine somme qu'il donne à la famille du mort.

Un seigneur jouit en outre d'une foule de priviléges dont les classes inférieures sont frustrées. Nul serviteur ne peut porter plainte contre lui; aucun marchand ne peut lui faire payer de force la dette qu'il refuse d'acquitter. Ces abus, sans doute, sont la suite des usages pernicieux du vieux temps, plutôt que le résultat des nouvelles institutions; car la loi musulmane frappe tous les coupables sans distinction de fortune et de rang. La ligne actuelle de démarcation est l'ouvrage du despotisme oriental. Elle subsistera aussi long-temps que le mode de gouvernement auquel elle doit son origine.

La législation musulmane a le principe du talion pour base principale. Le meurtre est puni par le meurtre, une blessure reçue par une blessure rendue à la même place; mais dans l'un et l'autre cas le coupable peut, du consentement des plaignans, racheter la peine afflictive par une

peine pécuniaire : la somme se détermine à l'amiable entre les parties, selon la conséquence de l'attentat, la fortune du coupable, et le rang du mort ou du blessé. Elle appartient à celui-ci ou à la famille de celui-là. Les frais sont à la charge du condamné.

Quelqu'un vous blesse, vous blessez à votre tour par droit de représailles ; mais si par malheur, par maladresse, ou autrement, il arrive que le coupable meurt des suites du châtiment que vous lui avez fait subir, vous êtes considéré comme meurtrier vous-même, et comme tel livré à la vengeance des siens. Heureusement que cette catastrophe, aussi singulière que fatale, n'a peut-être jamais eu lieu !

Le *Cheikh-el-islam*, ou grand-prêtre, est le suprême dispensateur de la justice. Juge civil et criminel, il ne connoît que des causes majeures, et établit ses arrêts, 1°. sur les décisions du *Cheriet*, c'est-à-dire du Coran, auquel on donne ce nom toutes les fois qu'on l'applique à la procédure ; 2°. sur les décisions non moins vénérées du livre des *hadîts* ou traditions touchant le prophête de Dieu.

Le gouverneur de la ville est juge compétent en matière de vols et de querelles graves. Il rend sur-le-champ et sans appel des décisions qui sont ou doivent être appuyées par l'usage : c'est dans ce sens qu'on le nomme *Hakimi-ourf*, juge du droit coutumier, on peut le considérer comme juge militaire ; le *Cheikh-el-islam* est le magistrat civil.

Celui-ci relève immédiatement du roi, et ne dépend du gouverneur en aucune manière.

Une des attributions de la charge de *Hakimi-ourf* est de faire mettre à exécution les sentences du magistrat civil. Or il arrive souvent, de l'indépendance où ils sont l'un de l'autre, que le gouverneur refuse ouvertement de reconnoître l'autorité du *Cheik-el-islam*, et de sanctionner ses arrêts.

J'ai parlé plus haut des *dârogas* des marchés qui, en connoissant sur les lieux de toutes les petites altercations qui s'élèvent, préviennent les longueurs et soulagent d'autant les autres magistrats sur qui peseroient un fardeau trop lourd. Il ne sera point sans intérêt d'observer ici que dans telle circonstance que ce puisse être, nul témoin n'est jamais tenu de jurer. C'est assez qu'il dise : *je rends témoignage.* La loi n'inflige d'ailleurs aucune peine déterminée au parjure le plus opiniâtre.

De tous les renseignemens que j'ai recueillis, il faut conclure que la justice est fort mal administrée en Perse. Je crois qu'un présent est le moyen le plus efficace d'obtenir raison d'une offense, et qu'il faut même pour en venir à ce point donner davantage que n'a fait celui contre qui vous portez plainte. Le *Cheikh-el-islam* de Chyraz passoit généralement pour un magistrat d'une droiture, d'une intégrité à toute épreuve. Je crains que ces exemples de vertus ne tirent leur lustre que de la rareté du fait. Quoique naturellement querelleurs, les

Persans n'ont point l'esprit processif. Si par hasard quelqu'un intente un procès, l'iniquité des juges lui ôte l'envie de recommencer. Les seuls sujets de plaintes qu'ait le pauvre peuple sont un mauvais traitement lorsqu'on le blesse ou qu'on tue quelqu'un de ses parens.

J'ai tracé très légèrement les traits caractéristiques des lois musulmanes, sans entrer dans aucun détail sur la jurisprudence. Le mot qu'on emploie pour exprimer la justice signifie *établir l'égalité des choses*, ou : *je me mets dans la situation où j'étois avant qu'on m'offensât.* Quelque philosophique que puisse être cette expression, je doute qu'elle soit bien puissante auprès des grands. Remarquons néanmoins que si le despotisme restreint l'effet des lois salutaires, l'existence de ces lois est un frein qu'il ne brise pas toujours à son gré.

CHAPITRE XIX.

Du Commerce de la Perse.

La Perse fait très peu de commerce intérieur, parce que la majeure partie de ses rivières n'est point navigable, et que son sol produit peu de chose en assez grande quantité pour être exportées. On fait seulement de petits envois de froment, de riz, d'orge, de dattes et d'amandes à Bouschir, à Mascate et vers les ports du golfe Persique. Il y a des manufactures de soie à Kachan et à Yezd, lesquelles ne fabriquent que pour la consommation du pays. Les draps d'Ispahan, d'Yezd et de Kâchan, sont exportés en Russie, et échangés contre des draps larges, des velours, des satins et de la coutellerie.

La situation avantageuse de la ville d'Yezd en fait le centre de tout le commerce de la Perse; on y envoie une quantité considérable de *purpets* communs, qui s'échangent aux Tartares Usbeks, et aux habitans de Khorassan, contre de la soie, des tapis, des feutres et des schâles de Cachemire. Il y a en Perse beaucoup de villes qui approvisionnent les cités voisines, des produits de leurs manufactures. On fabrique en Kirman, des

schâles pour l'usage du pauvre peuple, et que l'on envoie par toute la Perse; mais en général, on se repose sur les étrangers pour fournir tous les articles de luxe et de parure. La Perse produit beaucoup de gommes et de drogues, entre autres l'*assa fœtida*, dont on exporte une grande quantité dans l'Inde. Il n'y a pas long-temps que les Américains ont envoyé deux navires à Bouschir et à Bassora, pour prendre des chargemens de drogues; mais ils manquèrent, je crois, le but de leur voyage, étant trop pressés pour donner aux marchands le temps de tirer de l'intérieur les assortimens nécessaires.

On envoie des perles de toutes grosseurs dans l'Inde, où elles sont plus estimées que celles de Ceylan; on y fait passer aussi des caisses de vin et d'eau de rose, mais en fort petite quantité. Tavernier dit qu'on fait annuellement quatre mille cent vingt-cinq pièces de vin à Chyraz (1). Cela n'est nullement applicable au temps actuel; car tout habitant qui veut boire du vin le fait lui-même, et l'exportation qu'on en fait se réduit presque à rien. Le commerce le plus important est celui de chevaux, dont tous les vaisseaux qui vont dans l'Inde emmènent un nombre considérable.

Les marchands de Perse forment une classe adroite, laborieuse, fort économe, capable de

(1) Tavernier, p. 438.

tout endurer dans l'espérance du lucre. Plusieurs visitent l'Inde; d'autres envoient des agens pour soigner leurs intérêts, surtout à Massulipatan, où on les charge de surveiller les manufactures de mousseline. Ils entreprennent souvent de très longs voyages, surtout celui de Cachemire, où ils s'assortissent de schâles; mais, outre les dangers qu'ils ont à courir dans ce trajet, ils ne peuvent guère rentrer dans leurs fonds avant l'espace de trois années : qu'on juge par là du gain qu'ils peuvent faire, et de l'état actuel du commerce persan, comparativement; il est d'un très médiocre avantage pour le gouvernement, aux revenus duquel il ajoute fort peu de chose, et n'emploie qu'un petit nombre de muletiers. Or quelle différence n'y a-t-il pas entre le commerce des pays dont les négocians voient leurs fonds se renouveler deux fois et plus dans l'année, et le commerce d'une contrée dont les marchands ne peuvent rentrer dans les leurs qu'au bout d'un, deux ou même trois ans? Plusieurs riches Persans et Arabes, au lieu de risquer leurs fonds dans des spéculations aussi peu sûres, et qui présentent un si médiocre avantage, les emploient à la construction de navires qu'ils louent ensuite. Ceux de ces bâtimens qui vont à Bouschir et à Bassora, transportent des chevaux pour le compte des armateurs mêmes. Ce trafic, joint à l'argent qu'ils tirent du naulage, présente un avantage considérable.

CHAPITRE XX.

De la Douane, des Impôts, etc.

Les impôts et la douane sont en Perse sous la direction de plusieurs chefs indépendans les uns des autres, à qui le gouvernement les afferme le plus cher possible. A Bouschir, les droits perçus sur les marchandises importées peuvent monter à cinq pour cent ; ce n'est pas qu'ils ne soient beaucoup plus élevés ; mais l'habitude de porter les marchandises bien au-dessous de leur valeur, empêche ordinairement qu'ils n'excèdent le taux (1). J'ai déjà parlé des neuf *rahdaries* établies entre Bouschir et Chyraz ; le droit qu'elles perçoivent, s'élève tout au plus à une demi-piastre pour cent. Les caravanes sont arrêtées et visitées au bureau des douanes de Chyraz ; on y estime les marchandises sur le prix desquelles on lève un droit de deux et demi pour cent ; mais c'est une affaire très difficile à régler, parce que l'intérêt du chef de la douane est de sur-estimer les marchandises, tandis que celui du commer-

(1) Le Cheikh de Bouschir prélève, en outre, une pièce de toile des Indes par balle importée en Perse : ce droit peut monter à cinq mille piastres.

çant est de les déprécier. Ces altercations se terminent ordinairement par un présent ; et c'est là, je crois, le seul droit additionnel mis sur les propriétés des marchands.

Il y avoit autrefois de grandes disputes pour le péage des balles de schâ'es ; le roi, pour mettre fin à la fraude qui avoit journellement lieu, ordonna que chaque balle paieroit selon son poids, au lieu de payer en raison de sa valeur supposée. Une caravane qui se rend de Bouschir à quelque ville de l'Irac, paye à Chyraz ; si elle passe au-delà d'Ispahan, elle paye dans cette ville ; en un mot, elle est assujétie aux droits dans toute ville où on les prélève sur sa route ; ainsi, lorsqu'une caravane arrive au bord de la mer Caspienne, les marchandises se trouvent avoir payé environ trente pour cent.

Les artisans tenant boutique sont assujétis à une taxe par mois, sans qu'on fasse, autant que j'ai appris, aucune distinction du plus ou du moins de débit qu'ils ont. Les marchands en sont tous exempts.

Mais les classes qui paient le plus au gouvernement, sont celles des danseuses et des prostituées, qui exercent leur profession sous le patronage immédiat du gouverneur ; leurs noms, âges, etc., sont soigneusement enregistrés ; et si quelqu'une vient à mourir ou à se marier, sa place est sollicitée avec instance par une autre (1). Elles sont

(1) C'est une coutume établie depuis long-temps. *Voyez* Tavernier, sur les rois de Perse.

rangées en plusieurs classes, selon leur mérite ou le cas qu'on en fait, et chaque classe habite des rues séparées ; de la sorte, vous pouvez descendre depuis les *deux toumans* jusqu'au *pouli siah* (1), sans risque de vous tromper.

J'ai fait mention, dans le chapitre sur la police, des gens stationnés aux portes de la ville pour empêcher les habitans de sortir sans la permission du gouverneur : il y en a d'autres qui perçoivent un péage de deux liards environ sur toutes les bêtes de somme chargées. C'est un privilége du *Koutouâl*, qui est le commandant de la citadelle.

Je crois que ce sont là tous les droits qu'on lève en Perse ; s'il y en a quelqu'autre qui me soit échappé, il ne pourra se trouver que de fort peu d'importance. Je conclurai ce chapitre en observant qu'on ne fait aucune différence en faveur des productions de la Perse, et que les droits perçus sur les objets fabriqués dans un pays, ne sont pas plus élevés que ceux sur les objets fabriqués dans un autre.

---

(1) *Voy.* chap. des Monnaies.

CHAPITRE XXI.

Des Forces militaires.

Mes recherches sur les forces régulières de l'empire ne m'ont point procuré un résultat satisfaisant; à peine même ai-je rencontré quelques personnes en état de me donner des détails sur ce sujet.

Toutes les troupes sont au service immédiat du roi. Plusieurs des principaux khans s'intitulent *Sahébi thaifèh*, c'est-à-dire, appartenant à des tribus particulières, dont ils sont considérés comme chefs. Ces tribus sont ordinairement au service du roi; mais les chefs, n'étant point feudataires, reçoivent une paye régulière, et peuvent recevoir leur démission s'il plaît au gouvernement. Leurs troupes sont presque toujours cantonnées dans les districts auxquels elles appartiennent; mais, pour s'assurer de leur obéissance aux ordres du roi, on a soin de retenir à la cour, ou le khan qui les commande, ou son fils.

Les forces militaires consistent principalement en cavalerie, l'infanterie ne servant guère en Perse qu'à la seule attaque des places. Les troupes sont habillées, montées, armées, etc., aux frais du

roi. La paye du soldat est de dix à douze toumans par an, et il reçoit en outre le *Soursât :* c'est une distribution d'orge et de paille pour son cheval; de froment, de riz et de beurre pour lui-même, sans compter quelque chose qu'on lui donne encore à titre de présent, mais ceci est plus qu'incertain. Cette solde est extrêmement forte; car si l'on considère et la valeur de l'argent, qui peut être quatre ou cinq fois plus grande en Perse qu'en Angleterre, et les rations qui sont distribuées, elle monte à environ cinquante ou soixante guinées par an.

Les troupes sont divisées en régimens de mille hommes, sous le commandement d'un *mimbâchy;* les régimens en compagnies de cent, commandées chacune par un *youzbâchy;* et celles-ci en pelotons de dix hommes qui ont un *ounbâchy* à leur tête : tous officiers qui reçoivent du roi une paye régulière. Le khan commande toutes les forces de sa tribu, lesquelles sont plus ou moins considérables, selon qu'il plaît à sa majesté. Le nom, l'âge, etc., de tous les hommes composant un corps au service du roi, et même le nom de leurs pères, sont inscrits sur un grand rôle général : lorsqu'il meurt quelqu'un d'eux, il faut en informer immédiatement l'officier qui tient les registres, et ce ne seroit qu'avec bien de la peine et beaucoup de risques, qu'un chef viendroit à bout d'entretenir un moindre nombre de troupes que celui fixé pour son contingent. S'il renvoyoit quelqu'un, on le découvriroit d'abord par la plainte de celui-ci

au roi; et s'il différoit de remplir les vides causés par la mort de plusieurs, *l'ombardar*, ou officier chargé des distributions de vivres, connoîtroit bientôt la tromperie : le commandant ne sauroit non plus retenir la paye, parce que son monde ou le déposeroit, ou présenteroit une requête au roi.

Les troupes ne sont payées qu'au bout d'une année, quelquefois par trimestre; mais elles souffrent peu de cette lenteur de solde, étant fournies de toutes choses et logées lorsqu'on les envoie hors de leur pays. Je ne dirai rien de certain touchant leur discipline; le peu de troupes qui se trouvoit à Chyraz, m'a semblé en manquer totalement, et n'avoir guère que deux manœuvres : la première est de charger confusément en masse, s'arrêtant de çà, de là, par peloton, de quatre ou cinq, quelquefois à plusieurs verges les uns des autres, et chacun dans une direction opposée; ainsi disposés, ils s'amusent à l'escarmouche : l'autre manœuvre, qui leur est plus familière encore, est de galoper à toute bride, et retenant tout-à-coup leurs chevaux par une secousse à les jeter à la renverse, de se tourner sur leur selle et de faire feu sur l'ennemi. Si les préjugés des Persans influent sur votre jugement, vous ne concevrez point, à coup sûr, une opinion défavorable de leur valeur et de leur discipline; mais si vous calculez la grandeur de leur courage par la résistance qu'ils font à des troupes victorieuses, ou par les pertes qu'ils essuient, je crains bien

qu'il ne se trouve une grande ressemblance entre eux et ces armées italiennes qui combattoient des journées entières sans perdre un seul homme.

L'infanterie, ne faisant presque aucun service, doit être, je pense, bien pire encore que la cavalerie. Il est arrivé à Bouschir, il y a quelque temps, un accident bien capable de donner une juste idée de son avancement dans l'art militaire. On devoit faire une salve, les canons se trouvoient chargés; rien ne paroît plus simple et moins dangereux pour le peuple qui les entouroient que de les tirer sans autre examen. On le fit, et plusieurs individus furent tués sur la place.

On a coutume d'employer l'infanterie dans les siéges, où toute son occupation est de tirer à peu près un coup de canon par heure, et tant qu'il frappe le mur, on l'estime capable d'y faire une brèche. Lorsqu'il y a de l'infanterie et des canons, l'armée a aussi un corps de *bildars* ou pionniers; mais, comme je l'ai déjà remarqué, cette infanterie ne sert preque jamais.

Les Persans tracent les lignes de leurs camps, posent les sentinelles, et envoient des patrouilles à l'imitation des Européens; cependant leur camp forme presque toujours le cercle. Les Persans ayant été habituellement heureux dans leurs guerres contre les Turcs, et dans leurs irruptions dans l'Inde, se sont fait une idée fausse, autant que ridicule, de la supériorité de leurs armes. Ils croient impossible à l'infanterie de soutenir leur charge. Rien ne seroit pourtant plus facile, s'ils donnent

toujours comme je les ai vus faire. Heureusement pour eux qu'ils n'ont jamais eu à lutter contre la discipline et le courage déterminé des troupes européennes.

Lorsque le roi se met en campagne, tous les *Ser-kerdar*, ou capitaines, reçoivent ordre d'assembler les troupes ; et comme il a entre les mains des otages qui répondent de la fidélité de ses soldats, il se trouve, en peu de jours, à la tête d'une armée de quarante à cinquante mille hommes. Il y a, outre ces troupes, un corps nommé des *Gholâm-Chahi*, ou esclaves du roi, que l'on regarde comme les meilleurs soldats de l'empire, et qui ont la garde du roi. Ils reçoivent une paye plus forte, et sont habillés à plus grands frais que le reste de l'armée ; on en compte environ vingt mille, dont l'élite forme encore un autre corps de quatre mille hommes à peu près, vêtus bien plus magnifiquement encore, et qui se distinguent plus encore par l'arrogance de leur conduite que par la richesse de leurs habits.

La longueur des marches militaires est tout-à-fait surprenante ; les troupes regardent comme rien des journées de quarante à cinquante milles ; et c'est une particuliarité bien connue, que dans des occasions urgentes, elles ont fait jusqu'à soixante-dix milles, trois jours de suite durant. Elles marchent ordinairement sans bagage. La journée commune des caravanes n'est pas moindre de trente-cinq milles.

CHAPITRE XXII.

Des Revenus.

Il est fort difficile pour un étranger de prendre des renseignemens tout-à-fait exacts sur les revenus d'un pays, et surtout d'un pays comme la Perse, où la perception s'en fait, partie en argent, partie en nature, et pas toujours très exactement; où d'ailleurs vous trouverez, dans le petit nombre de personnes qui pourroient vous instruire, presqu'autant de gens qui n'ont rien moins que l'envie de le faire. Je rendrai donc compte, en peu de mots, des différentes espèces de terres qu'on trouve en Perse, et du mode adopté pour la perception des impôts et revenus. Je prie en même temps de se souvenir que je parle simplement de la manière actuelle dont les terres sont tenues, sans m'appuyer sur ce qui en a été précédemment dit par d'autres.

Les terres de Perse forment deux grandes divisions, l'une appelée *Chahy;* l'autre, *Arbaby :* la première, qui est la moins considérable, appartient au roi, et peut comprendre la huitième partie du territoire du *Fars* et de l'*Irac.* La seconde est la propriété des sujets. Les productions de ces terres peuvent être aussi divisées en deux espèces, le *Nocd* et le *Djensy*, c'est-à-dire, en des termes

plus clairs, celles qui sont propres aux manufactures, comme le coton, la soie, etc.; et celles qui servent à la nourriture, comme les grains, etc.

Les gens qui cultivent les terres du roi paient une redevance de la moitié du produit, quel qu'en soit le genre, et déduction faite de la semence. Le roi, de son côté, doit fournir les bêtes pour tirer l'eau, et faire creuser des puits à ses frais; mais la manière de percevoir le revenu est extrêmement longue; car le roi ne force jamais les cultivateurs à payer année par année, ni leur loyer, ni même les taxes, qui, au reste, ne sont point fixées en raison de l'état présent des terres, mais de l'état où elles se trouvoient lors des réglemens à leur sujet (1) : il en laisse le montant entre les mains de ces cultivateurs, jusqu'à ce qu'on mette des troupes en quartier dans le voisinage; alors ils doivent payer à la réquisition du calonter. Lorsqu'il survient une sécheresse générale, on leur fait quelque remise; mais ces avantages sont toujours l'effet du crédit et de la faveur.

Les terres *arbaby* sont presque toutes entre les mains de personnes marquantes qui les font valoir (2). Elles fournissent la semence, les bestiaux pour tirer l'eau et arroser; et, après la récolte, elles retirent leurs semences, et abandonnent au

---

(1) Je supposerois plutôt que ceci n'a lieu qu'autant que le revenu ou la taxe s'élève à moins que la somme fixée.

(2) *Rabb* est le singulier de *arbab*, et signifie un seigneur, un gouverneur, etc.

laboureur le cinquième du produit net. L'impôt qu'ils doivent au gouvernement s'élève à un dixième (1): on paie un cinquième, si la récolte est d'objets propres aux fabriques. Lorsqu'un laboureur est propriétaire du terrain qu'il cultive, il paye l'impôt, et le reste lui appartient. Je crois que les redevances des terres *nocd* sont toujours perçues en nature : j'ai néanmoins ouï dire à quelqu'un qu'on les acquittoit par fois en argent. Le roi fournissant ses troupes de tous les grains que produit la Perse, il semble beaucoup plus

---

(1) M. Patton, dans ses *Origines des Monarchies asiatiques*, (Principles of asiatic Monarchies), pense que les impôts qu se paient en nature sont des rentes foncières, et qu'ainsi les terres appartiennent au gouvernement. En Perse, un propriétaire paie la dixième partie de son revenu ; en Angleterre, on donne la dîme ou dixième partie au clergé : personne n'a jamais conclu de là que le terrain fût la propriété du clergé. Or, si le roi de Perse, au lieu de recevoir en nature une majeure partie des redevances, les percevoit toutes en numéraire, on auroit vraiment lieu de douter que la disette d'argent ne se manifestât pas dans le cours d'une année, ou de deux au plus. On a fait des livres pour prouver que là où les terres appartiennent au gouvernement, l'industrie et les sciences sont arrêtées dans leurs progrès, et cela a été dit pour expliquer l'ignorance des siatiques. En Perse, dans plusieurs provinces de l'Arabie, et dans quelques dépendances de l'empire ottoman, les terres sont possédées maintenant par les sujets. On peut demander si les Persans sont des barbares, ou s'ils n'ont pas fait des progrès considérables en poésie, par exemple, depuis Nouchyrvan, sous le règne duquel nous savons qu'ont été faits les réglemens encore en vigueur aujourd'hui.

On peut ajouter en faveur de la possession des terres par les individus, l'autorité de sir William Jones. *Voyez* la préface d'*Al-Siradjyyah*, pag. 9.

avantageux pour lui de recevoir ses droits en nature. Il y a plus; si l'on examine le peu de négoce intérieur qui se fait en Perse, et la masse d'argent que le commerce, au-dehors, retire sans cesse de ce pays, il paroîtra presqu'impossible que le roi perçoive autrement ses revenus.

En Perse, la plus grande partie des terres est arrosée par des moyens artificiels, et leur valeur dépend de l'abondance ou de la médiocrité des arrosemens. Un terrain qui en reçoit plus ou moins, se vend depuis deux jusqu'à douze livres le *djeryb* (1). Les cultivateurs de terres qui ont plus d'eau que de besoin, en tirent un parti très avantageux; un bon puits, servi par le nombre d'hommes et d'animaux nécessaires, peut arroser environ huit à dix *djeryb* dans les vingt-quatre heures.

Autant que j'ai pu m'en assurer, les terres situées au bord des rivières ne paient point un droit plus fort que les terres fertilisées par des arrosemens artificiels. La personne qui entreprend de cultiver un terrain en friche n'y trouve point d'opposans, jouit d'une exemption d'impôt durant plusieurs années, avec pleine liberté de le léguer à ses enfans, ou *d'en disposer de telle autre façon que bon lui semblera.*

Mais les terres arrosées naturellement, telles que celles du *Dechtistan*, peuvent être regardées comme propriétés du roi, que tout le monde est admis à cultiver en payant au gouvernement la rente

(1) Un *djeryb* de terre de cent coudées carrées.

préfixée, en chevaux, mules, etc. Il y a néanmoins quelques cantons qui appartiennent à des particuliers. Les soldats qui cultivent des terres sont exempts de tout impôt ; mais, s'ils sont appelés, ils doivent abandonner la récolte aux soins de leurs amis, et partir incontinent.

Quoique les terres connues sous la dénomination d'*arbaby* soient propriétés particulières, les constitutions de l'empire ne permettent point à leurs propriétaires de les laisser incultes, ou, en d'autres termes, les obligent à payer au gouvernement la même taxe annuelle que s'ils les avoient ensemencées (1) ; mais, comme il n'est pas moins de l'intérêt des particuliers que de celui du gouvernement que les terres soient toujours en plein rapport, c'est un cas qui se présente très rarement.

Voilà, je pense, une esquisse assez correcte du système actuel des finances en Perse. Il peut y avoir eu jadis d'autres réglemens; mais j'avoue que le résultat de mes recherches ne confirme en rien cette supposition. Je n'ai plus qu'à parler maintenant des officiers à qui le gouvernement confie la perception des revenus des terres dites *chahy*, et des impôts sur les *arbaby*.

Le *moustaufy* tient un registre sur lequel sont inscrits l'état statistique de la valeur, le produit et

(1) Les terres aux environs de Bassora, qui dépendent de l'empire turc, sont des propriétés particulières que l'on peut acheter et vendre à volonté.

la somme annuelle à laquelle se monte la taxe des terres dont il a l'administration (1). Il doit tenir aussi une note exacte des recettes et des dépenses faites au compte du gouvernement. Le *Calonter* est un officier chargé d'approvisionner les troupes ; il donne à cet effet à l'omberdar, ou garde des greniers du roi, un ordre contresigné du *moustaufy*. Il y a dans les provinces de Perse des greniers royaux destinés à recevoir les revenus et taxes payés en nature. L'omberdar en a l'administration. Le *hakim*, qui est investi du droit d'inspection sur ces officiers, soutient les droits du gouvernement par sa sévérité envers les cultivateurs (2). Ces officiers ont sous eux un certain nombre de préposés qui sont dispersés dans les villages de leur juridiction, et leur rapportent exactement tout ce qui s'y passe.

---

(1) Le premier ministre s'appelle *moustaufy el moulk*.

(2) On a beaucoup disputé sur le mot *raya* qui, selon quelques-uns, signifie un sujet, et un cultivateur selon d'autres. En Perse il exprime un sujet : les cultivateurs sont appelés *zara*, ce qui signifie littéralement un cultivateur.

CHAPITRE XXIII.

Du Gouvernement.

Le despotisme du gouvernement de la Perse est assez connu. Les lois sont muettes dès que la volonté du roi s'est fait entendre. Il n'a pas même, comme l'empereur turc, à ménager le pouvoir des prêtres, qui s'anéantit devant son autorité. Elle est aussi arbitraire que souveraineté puisse être, et il n'y a peut-être que la Perse où les terribles effets du despotisme ne soient point atténués par l'influence de quelqu'autre corps de l'Etat. Cependant, bien que le roi de Perse ne trouve aucun obstacle à ses volontés, il ne sauroit augmenter tant soit peu les impôts sans courir les plus grands risques, ne le fît-il même que pour établir la paix et le bonheur de l'empire. Il peut confisquer les biens de la noblesse, dépeupler tout un canton sans péril; sa conduite est souvent même applaudie; mais l'existence de son gouvernement est compromise par un surcroît de taxe (1). Il peut s'emparer de la totalité des propriétés, mais on lui refuse la liberté d'en prendre une portion.

(1) *Voyez* Hume's *Essays*, vol. 1, p. 16. J'ai rapporté l'exemple d'un marchand qui refusoit de payer un fort petit droit par lequel sa propriété auroit été garantie de tout danger.

Un des pires résultats d'une monarchie despotique est de communiquer l'esprit de tyrannie à toutes les classes de la population; tout individu est despote autant qu'il le peut, et achète, par des présens, la tolérance du roi pour ses excès (1). Ce système de tyrannie descend de rang en rang, depuis le monarque jusqu'aux valets des gouverneurs et des officiers de l'Etat, et retourne à sa source première, de sorte que le gouvernement reçoit ensuite de l'argent en réparation de la conduite oppressive de ses agens. Cependant, malgré les maux dont les sujets d'une monarchie despotique sont incessamment accablés, je ne sache pas qu'aucun Persan voulût, pour tout au monde, voir changer la forme du gouvernement qui l'opprime. Il est dans l'ordre que les grands plient sous le pouvoir de leur souverain; les militaires qui jouissent d'une portion de son autorité absolue, sont tous portés pour le despotisme (2). L'affection de ces sortes de gens étant basée sur le plus franc égoïsme, dès que ni leurs proches parens, ni eux ne souffrent, ils regardent les misères de leurs concitoyens avec indifférence, apathie et tranquillité.

La lie du peuple persan ne vit que dans l'es-

---

(1) Hume's *Essays*, vol. 1, p. 382.

(2) Les détails que j'ai donnés à plusieurs Persans sur les gouvernemens européens, ont toujours excité leur étonnement; et toujours ils m'ont observé que la jouissance d'une autorité sans bornes étoit, quoique précaire, infiniment préférable à la possession d'un pouvoir stable, mais limité.

pérance de rendre les autres aussi malheureux qu'elle est misérable; au lieu de s'appliquer à améliorer sa condition dans ce monde où l'on demeure si peu de temps, elle se contente de déplorer vainement son état affligeant et l'aveuglement de ses supérieurs qui n'aperçoivent point son mérite. Heureusement pour elle qu'elle croit à la prédestination.

Locke semble avoir pensé que le pouvoir arbitraire d'un seul homme commandant à cent mille, mettoit à couvert de toute oppression de la part des autres. « Celui-là, dit-il, qui est soumis au » pouvoir arbitraire d'un seul homme qui com- » mande à cent mille, est moins misérable que » s'il restoit sous le despotisme de cent mille » hommes (1). » Au contraire, vous serez non-seulement le jouet de la tyrannie d'un despote, mais encore celui de la rapacité et de l'injustice de tous vos supérieurs. J'ai vu plusieurs fois les valets des gens attachés au prince entrer dans un village, y prendre tout ce que bon leur sembloit, et se retirer sans payer la moindre rétribution aux habitans. Si, par hasard, ceux-ci témoignoient le moindre mécontentement, on les menaçoit incontinent de la bastonnade, récompense ordinaire qu'un pauvre homme doit attendre, en Perse, de la part de ses supérieurs : tant le peuple est certain de n'avoir qu'un homme qui l'oppresse! En effet, j'ai remarqué que, sous un tel gouvernement, vous aviez, avec

(1) Locke, sur le Gouvernement.

les craintes que le despotisme inspire, à supporter toutes les violences, tout le poids d'oppression d'une démocratie sans lois.

C'est peut-être à cette cause qu'il faut attribuer les rébellions fréquentes qui bouleversent les monarchies despotiques. La classe inférieure, toujours occupée du désir de s'élever, n'a presque rien à perdre si elle échoue, et peut tout espérer du succès des chefs qu'elle se choisit. Aucun des individus qui la composent n'a de réforme en vue; aucun ne se flatte, en parvenant à mettre son chef sur le trône, que le gouvernement de celui-ci sera ou plus équitable, ou plus doux. Le seul espoir de parvenir leur fait lever l'étendard de la rébellion, lui seul assure de leur fidélité; et, si le parti contraire l'emporte, et que cet espoir s'évanouisse, ils abandonnent sans remords leur capitaine, et passent du côté de ses ennemis (1).

Le premier principe d'une monarchie despotique est d'inculquer aux hommes une juste idée de l'instabilité de leur condition, et de les habituer à une soumission sans bornes aux volontés de leurs supérieurs. Après cela, elle permet sans crainte au peuple, sur l'imbécillité duquel elle se repose, et le murmure et la plainte en toute liberté. Une preuve bien forte de ce que j'avance, est que les Persans ont la permission de censurer les mesures du gou-

(1) C'est ce qui arriva lorsque Hasan-Couly-Khan se fut révolté contre son frère le roi de Perse régnant.

vernement avec plus de hardiesse qu'on n'en permettroit sous une monarchie limitée (1).

Il n'est point inutile de parler ici des précautions que le roi actuel a prises, pour assurer la durée de son règne.

Hadjy-Ibrahim, le ministre défunt, après avoir mis ce prince sur le trône, prit la charge de visir; mais le roi, qui vouloit balancer le pouvoir attaché à ce haut emploi, créa peu après deux dignités, et les conféra à deux seigneurs que l'on regarda dès-lors comme un second et troisième ministres d'Etat. Ainsi l'autorité de visir se trouva partagée entre trois personnes; et, quoique Hadjy-Ibrahim en eût conservé la meilleure part, lorsque le roi jugea politique à lui de se défaire de ce bienfaiteur, il s'étoit déjà formé un parti qui ne balança point à servir ses volontés.

Il a suivi depuis le même système politique pour toutes les villes de son royaume. On peut regarder les gouverneurs des districts comme les officiers civils de l'Etat; ils n'ont point d'autorité sur les troupes, mais ils sont investis du pouvoir de requérir les commandans toutes les fois que l'urgence des cas le demande. Le commandant de la citadelle est encore une autorité indépendante; de sorte que tout le pouvoir de la charge de *beylerbey* du Fars, qui autrefois étoit confiée aux

(1) La chanson favorite des Persans renferme la description des malheurs de *Loutf-Aly-Khan*, de la trahison de *Hadjy-Ibrahim*, et de la destruction de la famille des *Zends*.

mains d'un seul individu, se trouve divisé maintenant entre un grand nombre de fonctionnaires, et que la presqu'impossibilité de réunir tant d'intérêts opposés assure le roi qu'on ne pourra rien entreprendre contre ses ordres, sans qu'il en soit presque aussitôt informé. Son règne n'a été troublé que par deux rébellions, et il est probable que cette balance, qu'il a établie entre le pouvoir des ministres et des officiers de l'Etat, prolongera son règne plus qu'il n'arrive ordinairement dans les monarchies despotiques.

CHAPITRE XXIV.

Du Roi.

Le roi de Perse actuel est monté sur le trône par une suite de circonstances avantageuses extrêmement rares dans un pays où le sabre établit seul les droits à la souveraineté. Il étoit à Chyraz lorsque son oncle mourut. A la première nouvelle de cet événement, il s'avança sur Téhéran, et eut le bonheur de s'emparer de cette place importante, où étoient le trésor de l'empire et les familles des principaux officiers de l'Etat. Ce coup de main lui assura l'affection des troupes et la fidélité des principaux personnages. Hadjy-Ibrahim, le plus considerable de tous et le plus respecté, se déclara bientôt en sa faveur ; et il dut principalement aux efforts et à l'influence de ce seigneur le peu de résistance qu'il rencontra dans l'exécution de ses desseins.

Fath-Aly-Chah peut avoir vingt-sept ans; il est de la petite tribu des Cadjars, établie dans le voisinage de Téhéran, et qui était demeurée obscure jusqu'à l'avénement d'Aga-Mohammed au trône de Perse. (1) On raconte même que, sous le règne

(1) Tous les grands hommes ont une origine illustre. On dit que le premier ministre de l'infortuné Chah-Tahmasp, que ce roi fit périr à l'instigation de *Nadir-Chah*, étoit un ancêtre du roi. Il portoit le même nom, et étoit Cadjar.

de Kérim-Khan, ces Cadjars jouissoient d'une si mauvaise réputation, que les marchands des Bazars ne vouloient point leur vendre, donnant pour excuse qu'ils n'avoient rien d'assez commun ni d'assez mauvais pour eux (1). Maintenant ils forment, grâce à la prédilection du roi pour sa tribu, la classe la plus élevée de l'empire, et sont aussi craints que détestés dans toute la Perse. Ils sont investis de tous les emplois qui ont une responsabilité. Le gouverneur d'Ispahan et de l'Irac est un ancien marchand d'herbages (2) qui ne doit sa grandeur actuelle qu'à sa qualité de Cadjar.

On dit que les manières du roi sont pleines de dignité, quoique très affables et on ne peut plus

---

(1) Aga-Mohammed-Khan (ainsi nommé par tous les voyageurs, et dernièrement encore par M. Gardane) étoit prisonnier d'état sous le gouvernement du vakyl *Kérym-Khan*. A son avénement au trône, il fit exhumer le corps et détruire le tombeau de son illustre et regretté prédécesseur. J'ai vu la table qui le couvroit, dans un jardin des environs.

(2) Les personnes qui connoissent l'histoire politique de l'Orient, seront étonnées de voir M. Scott-Waring attacher une espèce de déshonneur à la profession de marchand d'herbes. Comme il n'y a point de noblesse, de dignités ou d'emplois héréditaires, que c'est le mérite personnel, le plus souvent les circonstances qui y portent, il est très commun de voir l'homme de la classe la plus abjecte, de la profession la plus vile, s'élever aux places les plus élevées. Et ces favoris de la fortune, loin de rougir de leur condition première, ajoutent à leurs noms une épithète qui désigne leur ancienne profession. Tout ce que l'auteur dit, d'ailleurs, relativement aux Cadjars, tribu dont la dynastie actuellement régnante est issue, auroit besoin d'être singulièrement modifié. Il n'est pas trop convenable de dire qu'ils jouissoient avant Mohammed-Chah, d'une mauvaise réputation, et qu'ils furent aussi craints qu détestés. T.

engageantes; il a toutes les perfections extérieures d'un Persan; il est plus bel homme que la majeure partie de ses sujets, et l'immense longueur de sa barbe, mérite inappréciable à leurs yeux, est le sujet continuel de leurs entretiens et de leur admiration : malheureusement il n'a fait aucune entreprise militaire; cela le prive dans l'opinion publique de la seule vertu que les Persans estiment, le courage (1). Les expéditions qu'il fait chaque année dans le Khorassan ont pour objet de fixer l'attention du peuple, et de tenir les troupes en haleine, sans montrer le moindre dessein de tenter la réduction de cette province; mais le plus grand reproche qu'on puisse faire au roi, est le meurtre de Hadjy-Ibrahim, qui le regardoit comme son fils, et avoit pour lui toute la tendresse d'un père (2). On dit bien que le ministre prit avec lui plus de libertés que ses services ne le lui permettoient; mais je ne connois point d'excuse capable de pallier une inhumanité si atroce.

Les personnes qui ont eu souvent occasion de juger la cour de Téhéran, s'accordent à vanter sa magnificence, sa splendeur, et disent qu'elle est

---

(1) J'ai souvent entendu dire à des Persans que leur roi étoit indigne d'un trône qu'il n'avoit pas conquis par les armes.

(2) L'auteur anglais est ici bien peu circonspect. Il est le seul qui ait émis une telle opinion sur Fath-Aly-Chah. Quant au meurtre de Hadjy-Ibrahim, les motifs qui ont pu lui mériter le sort qu'il a éprouvé sont encore inconnus. La réputation de bonté dont jouit Fath-Aly ne permet pas de le charger d'une accusation injuste. T.

digne, en tout, du souverain d'un empire vaste et florissant. Lorsque le roi donne une audience d'apparat à quelqu'un, ses nombreux enfans (1) sont rangés sur une ligne, à partir du trône, ayant les ministres et les officiers de l'Etat derrière eux, et les avenues sont fermées par peut-être plus de deux mille *gholam-chahy*, magnifiquement vêtus. L'étranger est introduit par le maître des cérémonies, et tout se passe avec autant de solennité que de décence. Il n'y a que les ambassadeurs des puissances étrangères, et je crois le *Cheikh-al-islam*, ou grand-prêtre de la religion musulmane, à qui l'on accorde la permission de s'asseoir devant le roi. Quelquefois ce prince se revêt de ses ornemens royaux; et, si par hasard les rayons du soleil viennent à frapper dessus, il est impossible, dit-on, de fixer les yeux sur lui. Ses bijoux passent pour beaucoup plus beaux que ceux d'aucun souverain du monde. Il y auroit lieu de s'étonner qu'il en fût autrement, puisqu'il possède à lui seul tout ce qu'il y a de plus précieux en pierreries dans son royaume.

Il est depuis sept ans sur le trône, et il y a apparence, autant qu'on peut juger de la durée d'un gouvernement despotique, que son règne se prolongera très long-temps encore. Son frère Hasan-Couly-Khan, qui a tenté deux fois de secouer le joug, est maintenant dans un asile

(1) Il en a plus de cinquante, dont quelques-uns sont nés le même jour.

que les prières de sa mère, plus que le respect du lieu, empêchent de violer (1); on l'y garde à vue, et si vigilamment, qu'il lui seroit, je crois, à peu près impossible de s'échapper.

Le fils aîné du roi, Myr-Ali-Khan, est un jeune homme entreprenant, très-estimé des soldats et des officiers militaires; son illégitimité lui ôtant l'espoir de succéder tranquillement à son père, il est difficile de dire à quelles entreprises ne le pourront point porter les intrigues des seigneurs mécontens; il a d'ailleurs declaré souvent au roi que, bien déterminé à vaincre tous les obstacles qui étoient sur son chemin, il s'assureroit de la couronne, ou la perdroit par la voie des armes (2). Si donc le roi venoit à mourir, la Perse seroit de nouveau inondée de sang, parce que ses fils, étant gouverneurs des diverses provinces de l'empire, ne manqueront point de moyens pour soutenir leurs droits au trône.

Le roi a fait revivre l'amour des lettres, depuis si long temps éteint à la honte de ses prédécesseurs. Il est lui-même homme de goût, érudit, et

---

(1) J'ai appris, à mon dernier passage à Bouchir, que sa mère étoit morte; elle étoit mère des deux frères, et aimoit tendrement le plus jeune. Tous les avis s'accordent touchant l'habileté de cette femme, qui a joui de la vénération de toutes les classes.

(2) Aga-Mohammed-Khan avoit beaucoup de tendresse pour eux. Un jour il demandoit au petit prince ce qu'il feroit s'il étoit roi? Je commencerois par te tuer, répondit-il sur-le-champ. C'étoit alors un enfant de cinq à six ans. Son grand oncle, furieux, vouloit le faire étrangler, et ne lui pardonna qu'à l'intercession de la mère du roi actuel.

assez bon poëte. Un monarque poëte est une chose tellement rare, que je donnerai ici un échantillon de ses œuvres (1).

Si tu montrais tes charmes à Vamec, ô mon amie, il sacrifierait la vie d'Ozra (2) pour jouir de ta beauté.

Et si Joseph (3) portait ses regards sur ta figure gracieuse, il n'aurait plus le désir de voir Zuléikha :

Viens dans ma compagnie ; dès aujourd'hui cède à mes désirs, ne me fais plus de promesses, et ne me renvoie plus au lendemain.

Quand l'amante du grand Khan l'approche en l'accablant de caresses, une seule suffit pour le transporter hors de lui-même.

J'ai donné mon cœur à celle qui met tous ses soins à me tourmenter,

A me tourmenter jour et nuit, et elle prétend que c'est une preuve de sincérité.

Ton œil n'est pas un œil, mais la source du désordre et de l'affliction. (4) L'élévation de ta taille est vraiment le faîte du malheur. (5)

---

(1) Nous ne croyons pouvoir mieux faire que de nous servir de la traduction de ces vers, donnée par M. Langlès, dans sa Notice sur Fath-Aly-Chah. T.

(2) Les amours de Vamec et d'Ozra, l'amant et la vierge, sont le sujet et le titre de différens romans orientaux. Nous n'en citerons que deux composés, l'un en langue turque par Mahmoud-Ben-Otsman, surnommé Lama'y, mort en 938 de l'hég. (1531-2 de J. C.) ; et l'autre, par Fassyhy.

(3) Célèbre parmi les Orientaux, par sa beauté sans égale et par ses amours avec Zuléikha, qui font le sujet de nombreux romans poétiques en arabe et en persan.

(4) Il y a ici un jeu de mots charmant sur la signification des mots persans *tchechm* et *aïn*, qui désignent également l'œil et une source.

(5) Autre jeu de mots, qu'on ne peut rendre dans une traduction, entre *bâlâ*, taille élevée, et *balâ*, malheur, affliction.

O ma chère ame! je ne me plains point de tes rigueurs; toutes les rigueurs et les cruautés que tu peux exercer envers moi te sont permises.

Répands mon sang avec ta propre main.....

Mes vœux les plus ardens sont de mourir de la main de mon amie.

Jeune beauté! tu le vois, le grand Khan a vieilli auprès de ta demeure, et tu lui reproches malignement de manquer de constance.

Le gouverneur de Cachân est redevable de sa dignité à son talent prononcé pour les vers. Le roi, à qui il avoit envoyé une pièce de sa composition, fut plus flatté de ce présent que de l'offre magnifique faite par *Chiragh-Ali-Khan*, de quelques mille livres. Je crois cependant qu'il seroit bien fâché d'avoir pour gouverneur de ses provinces, tous poëtes qui ne lui présentassent que des vers. Mais c'est une action honorable pour lui d'avoir favorisé un homme de génie. Les gens de mérite ont rarement de ces bonnes fortunes.

L'aperçu du règne de Fath-Ali peut être tracé en peu de mots. Ce prince n'a fait aucune de ces grandes actions par lesquelles ont été immortalisés quelques-uns de ses prédécesseurs; donc on ne pourra pas lui refuser le mérite d'avoir peu fait de mal; mérite infiniment au-dessus de la gloire attachée aux conquêtes du féroce *Tamerlan*, et aux victorieux massacres de l'inhumain *Nadir-Chah*.

CHAPITRE XXV.

Caractère des Persans.

On regarde les habitans de Chyraz comme les gens de Perse les plus accomplis; et, au lieu que la qualité d'*isfahany* (1), est presque synonyme d'astucieux; de fourbe et de fripon, celle de *chyrazy* donne un crédit particulier aux personnes qui le portent; c'est une opinion générale et fortement établie. Pour moi, je n'ai vu dans ces individus que des hommes aussi empressés, aussi petits devant leurs supérieurs, et même avec leurs égaux, lorsqu'ils ont en vue quelque avantage à retirer, qu'arrogans et brutaux envers leurs inférieurs; se vantant sans cesse d'actions qu'ils n'ont point faites, et s'enivrant d'adulations dont ils connoissent bien toute la fausseté. J'ai entendu, nombre de fois, des Persans louer des personnes devant elles ou en présence de gens qui ne pou-

(1) Dire que les habitans d'Ispahan ne sont point estimables, parce qu'on a rencontré quelques intrigans ou quelques fripons parmi eux, c'est sans doute se livrer à des exagérations indignes d'un homme de sens. Mais ajouter que la grande majorité des Persans est plongée dans les excès du crime et de l'infamie, et que les forfaits que des nations civilisées ont le plus en horreur sont ceux que le peuple hésite le moins à commettre, c'est tracer en peu de lignes un portrait hideux qui, heureusement, ne convient pas plus aux Persans qu'à aucun autre peuple de la terre. T.

voient manquer d'être l'écho de leurs flagorneries, et, dès qu'ils les voyoient dehors, changer subitement leurs louanges en satire, se faisant un malin plaisir de livrer aux yeux, dans toute leur difformité, des défauts qu'un instant auparavant ils avoient servilement encensés. Rien n'égale l'indifférence qu'ils montrent pour tout ce qui ne leur est point personnellement avantageux; tant belle qu'une chose puisse être, elle ne leur arrachera jamais d'autre éloge qu'un : *ça n'est pas mal ;* mais si elle touche leur intérêt, quelle qu'elle soit, ils ne trouveront point, pour en peindre tout le mérite, d'expressions assez fortes, de figures assez outrées.

Leurs complimens et l'expression de leur estime sont conçus en termes dégoûtans d'adulation, tels que : « *votre présence a fait un jardin de la Perse ;* ou *la Perse n'est point digne de vous recevoir.* » Je citerai une anecdote du Cheik de Bouchir à ce sujet. Il déclamoit contre les rapines de Chiragh-Ali-Khan, gouverneur de Chyraz, lorsqu'on annonça l'arrivée du premier secrétaire de ce seigneur; aussitôt il s'informe de la santé de Son Excellence, et s'écrie, en apprenant qu'elle a quitté la ville : « Maintenant Chyraz est sans valeur, puisqu'elle a perdu son seul ornement. » Je pourrois donner vingt de ces exemples, tant ils sont communs, mais il suffit d'un seul.

Les militaires persans vont toujours vantant leurs prouesses, quoiqu'ils n'aient peut-être pas vu un combat de leur vie, et qu'ils ne se soient jamais trouvés dans l'occasion du plus petit dan-

ger. Cependant on ne peut point refuser la bravoure aux Persans, ou du moins une ardeur impétueuse, qui engage les moindres gens de guerre dans de fréquentes querelles où il y a souvent du sang répandu, et qu'ils auroient pu éviter sans compromettre leur honneur; c'est même une particularité curieuse, que l'humeur querelleuse des militaires persans, surtout de ceux qui viennent de la partie septentrionale de l'empire. Pour le moindre mot, ils mettent le sabre à la main; les amis se mettent probablement de la partie, et il peut arriver que deux ou trois hommes demeurent sur la place avant la fin de la dispute.

Les Persans de marque se divisent en deux classes : l'une, des officiers de l'Etat et des militaires; l'autre, des commerçans. La première, qui reçoit des émolumens annuels, et a pour usage de les dépenser, est extrêmement libérale, ne songeant guère à amasser des richesses pour sa postérité; au contraire, les marchands font du gain le seul objet de leurs pensées, et poussent leur conduite intéressée jusqu'à braver les humiliations et l'infamie pour le profit le plus mesquin; presque tous ont fait leur fortune avec rien ou très peu de chose; de là vient qu'ils conservent, dans l'opulence, les habitudes de leur ancienne misère. Les militaires sont avides et capables de tout pour avoir de l'argent; mais à quelques excès que ce vice les entraîne, ce n'est jamais pour garder qu'ils prennent.

Il faut rendre aux Persans la justice de recon-

noître en eux des gens aimables et qui reçoivent bien ; mais gardez-vous d'ajouter foi à leurs paroles, lors même qu'elles sont accompagnées de protestations solennelles : soyez toujours, au contraire, en garde contre leurs offres insidieuses ; c'est l'unique moyen de n'y être point trompé. Leurs manières sont presque entièrement conformes aux principes du lord Chesterfield ; ils se font un devoir de plaire, et foulent aux pieds, pour y parvenir, tout sentiment d'honneur et de bonne foi : ce sont des gens d'une société charmante ; leur caractère est abominable.

L'examen de la langue d'une nation mène souvent à la connoissance de son caractère ; ça été l'opinion de Hume et de quelques autres écrivains qui ont fait des recherches sur les mœurs des Romains. Je noterai deux particularités de ce genre par rapport aux Persans. Un peuple adonné au vol et au brigandage doit avoir une foule de mots qui expriment les diverses manières de dépouiller autrui ; or, après les *Marattes*, je ne crois pas qu'il y ait un peuple dont la langue détermine mieux que celle des Perses, toutes les gradations du crime, depuis le simple vol jusqu'aux forfaits les plus atroces. Le mot *dest mâl* donnera aussi une idée de la propreté persane ; il signifie toute chose propre à essuyer les mains, et est pour cela même appliqué au mouchoir de poche. Les Persans qui mangent avec les mains, et pour qui un essuie-mains est indispensable,

n'ont ni mot particulier pour exprimer un mouchoir, ni d'autre mouchoir que leur essuie-mains.

Ils n'ont qu'une notion bien imparfaite de la reconnoissance, et ne peuvent concevoir qu'on se rende *coupable* de générosité sans quelque dessein pernicieux. En cela ils raisonnent comme ils agissent; accoutumés à ne rien faire que par des vues d'intérêt personnel, ils concluent naturellement que la conduite des autres est basée sur les principes de la leur. Les philosophes ont fait passer en maxime que le plus hardi menteur dit toujours cent vérités contre un mensonge : cela n'est point exact à l'égard des Persans. Personne n'est plus insensible qu'eux aux charmes de la vérité; s'ils l'estiment quelquefois, c'est lorsqu'elle leur est avantageuse. Comme l'araignée, ils s'enveloppent de fils extrêmement légers, mais dont on ne peut découvrir ni le commencement ni la fin.

La grande majorité des Persans est plongée dans les derniers excès du crime et de l'infamie. Les forfaits que les nations civilisées ont le plus en horreur, sont ceux qu'ils hésitent le plus rarement à commettre.

Je ne crois point avoir tracé un portrait infidèle du caractère persan. Je me suis gardé de mettre tous leurs vices au grand jour; et, en avançant que ce sont des gens d'une société aimable, j'ai dit tout ce qu'on pouvoit dire à leur honneur. L'usage a sans doute couvert plusieurs de leurs vices du nom de foiblesses; mais la sanction de

l'usage ne suffit point pour effacer les ombres trop fortes qui obscurcissent leur caractère. On ne peut même point rétorquer en leur faveur l'argument dont les défenseurs des Grecs se sont armés (1), parce qu'il y a en Perse des lois qui réprouvent les crimes les plus familiers à la nation.

---

(1) *Voyez* Smith's *Moral sentiments*, et Hume.

CHAPITRE XXVI.

Départ de Chyraz. — Retour à Bouchir par Fyrouz-abâd.

Je quittai Chyraz le 31 juillet, pour retourner à Bouchir en prenant la route de Fyrouz-abad, partie par l'avis des muletiers, partie pour ne pas suivre deux fois le même chemin. Cette route est la plus longue, et conséquemment les caravanes la fréquentent peu. Nous arrivâmes à Doulet-abâd à une heure du matin, notre *menzel-gah* se trouvant à cinq farsangs ouest de Chyraz et près d'un petit village entouré d'une multitude de beaux jardins. Thermomètre 86.

1er août. Notre route a été presqu'au sud ce soir : nous avons campé à cinq farsangs de notre dernière station, dans les ruines d'un caravanseraï, éloigné d'un demi-mille, à peu près, de Kouword. Une nuit extrêmement froide m'a fait songer à la poussière et aux chaleurs du Gourmsyr (1), qu'il falloit me préparer à essuyer. Thermomètre 94.

(1) C'est le nom que l'on donne à cette partie basse et unie du golfe Persique qui prend à Bender-Abbas ou Gomron, et s'étend au nord jusqu'à Délam. T.

Du 2. En approchant des montagnes, la route devient pierreuse, difficile et dangereuse. Nous fûmes contraints, par là, de hâter notre marche, afin d'avancer le plus possible avant la nuit; mais ce ne fut qu'à grande peine, et après avoir perdu deux chevaux, que nous atteignîmes Khadjah, à une distance de cinq farsangs. Je ne puis déterminer la route que nous avons tenue; elle a probablement été au sud-ouest.

Du 3. Le chemin de là à Dihbour est affreux, à certains endroits près qui nous semblèrent passables. Dihbour, petit village, se trouve à un *farsang* de Fyrouz-Abad. Cette ville a été autrefois très renommée et de tous temps célèbre par la dissolution de ses habitans; vous auriez peine à y trouver une maison dépourvue de sa jarre de vin. Chaque soir les hommes montent sur leurs terrasses, où ils boivent du vin avec aussi peu de retenue que de scrupule, en la compagnie de chanteuses et de danseuses publiques, qui passent pour être toutes extrêmement jolies en ce lieu.

Il y a des tombeaux, des jardins et des ornemens dignes d'être vus. La ville est aussi grande que Chyraz, mais les maisons tombent en ruines. Je ne saurois déterminer sa situation; je crois cependant que d'Anville l'a placée beaucoup trop au midi. Tout le pays d'alentour est très fertile; le meilleur riz de Perse y croît. Thermomètre 100, sud-ouest.

Du 4. Nous campâmes près d'une source, au milieu des montagnes, à cinq farsangs de *Dihbour*.

La chaleur a été étouffante, et quoique nous n'ayons atteint notre *menzel-gah* qu'au point du jour, il m'a été impossible de sommeiller après le lever du soleil. Thermomètre, 106,10, sud-ouest.

Du 5. Notre station suivante fut à Barmeh, quatre *farsangs* plus loin. On ne trouve que ce misérable village qui a quelque vingt maisons; dans un espace de dix-neuf *farsangs*, ou quatre-vingt-dix milles. Une dépopulation si déplorable n'est point le résultat de l'ingratitude du sol; le terrain récompenseroit largement, au contraire, dans plusieurs cantons, l'industrie du cultivateur. Mais, dans un gouvernement despotique, la pauvreté est une faveur du ciel, et la misère une source de consolations. Thermometre, 105, sud.

Du 6. Aujourd'hui nous avons campé près d'une source d'eau saumâtre, à cinq farsangs de la station précédente. La route n'a point été meilleure, et nous avons éprouvé une chaleur presqu'insupportable. Thermomètre, 110 sud-ouest.

Du 7. Nous arrivâmes à Bichgoun à trois heures du matin, après avoir fait cinq farsangs par un chemin plus mauvais encore, s'il est possible, que celui de la veille, et nous campâmes malheureusement dans une plaine dont le sol pierreux augmentant l'intensité de la chaleur, nous la fit trouver plus accablante que jamais. Cette portion du pays est infestée par une tribu de voleurs, nommés les *Mominisy*, et qui ne laissent presque jamais passer une caravane sans lui enlever une ou deux mules. Nous découvrîmes à quelque dis-

tance des gens extraordinaires, que la frayeur des muletiers leur fit prendre pour une troupe de ces bandits, mais ils nous laissèrent passer sans obstacles.

Durant nos marches nocturnes, et particulièrement cette nuit-là, je remarquai environ deux heures avant l'aurore, une espèce de point du jour, l'horizon s'éclairant pendant un court espace de temps d'une lumière presqu'aussitôt suivie de l'obscurité la plus profonde. Je n'essayerai point d'expliquer ce phénomène qui provient de l'exhalaison des vapeurs, ou de quelqu'autre cause à moi inconnue ; je l'ai observé non-seulement en Perse, mais encore dans l'Inde : ainsi les Persans ont deux matins, le *sobhi-kazim* et le *sobhi-sâdic*, c'est-à-dire, le faux et le vrai point du jour. Ils donnent l'explication la plus ridicule de ce phénomène : il y a, disent-ils, un trou qui traverse la montagne de Caf (le mont Caucase), derrière laquelle le soleil se lève. Or cet astre, venant à darder ses rayons au travers, occasionne le *sobhi-kazim*, ou l'aurore momentanée, qui disparoît ensuite, jusqu'à ce que le soleil se soit élevé de la hauteur du trou jusqu'au dessus de la montagne, et ait amené le *sobhi-sadic*, ou vrai point du jour. Cette histoire vaut, en absurdité, les rêveries de *Côme Indicopleustès* (1).

---

(1) Milton semble avoir fait allusion à cette fable dans les vers suivans :

Hail, goddess of nocturnal sport,
Dark-veil'd Cotytto, t'whom the secret flame

Aujourd'hui nous avons quitté notre station à trois heures, pour n'être point surpris par la nuit dans les montagnes. A coup sûr, je ne devois guère m'attendre à trouver en Perse des chemins pires que ceux par lesquels nous avions passé : c'est pourtant ce qui m'arriva. Les habitans que nous vîmes l'emportoient également en mal sur tous ceux que nous ayions jamais rencontrés. On fut obligé, à plusieurs reprises, de décharger les mules, pour empêcher qu'elles ne se brisent en tombant. Cette précaution n'empêcha point deux d'entr'elles de faire une chute terrible de fort haut; heureusement pour elles qu'il couloit au pied du précipice un ruisseau très-profond dans lequel elles tombèrent sans se blesser. Nous ne faisions point cent pas sans éprouver quelque malheur, et il ne nous fallut pas moins de neuf heures pour surmonter tous les obstacles qui s'opposoient à notre sortie des montagnes. Enfin nous atteignîmes Ahram à

Of midnight torches burns; mysterious dame,
That ne'er art call'd, but when the dragon womb
Of stygian darkness spit her thickest gloom,
And makes one blot of all the air,
Stay thy cloudy ebon chair
Wherein, thou rid'st with Hecate, and befreind
Us, thy vow'd priests, till utmost end
Of all thy dues be done, and none left out
Ere the babbling Eastern scout,
The *nice morn on th' Indian steep*
From *her cabin'd loop hole peep*,
And to the tell tale sun descry
Our conceal'd solemnity.

deux heures du matin, après une marche de dix farsangs. Thermomètre, 114.

J'allai le soir vers un ruisseau dans lequel on m'avoit recommandé de me baigner, et qui m'avoit fait écarter de mon chemin. J'en trouvai l'eau si chaude qu'à peine je la pus endurer. Les gens qui prennent soin de ce lieu me firent couvrir de la manière la plus chaude possible au sortir du bain, que je répétai quelque temps après, une seconde et une troisième fois, avec la même cérémonie. Il en résulta une transpiration prodigieuse. Ce bain passe pour le remède par excellence de toutes les maladies, et je serois taxé de crédulité puérile et d'absurdité, si je rapportois toutes les cures qui lui sont attribuées. L'eau fit monter le thermomètre à 140.

Du 9. *Aly-Tchandjy* est à trois farsangs de ce lieu, et remarquable par sa fraîcheur et la douceur de ses eaux, si on le compare à Bouchir. Il est au milieu d'une plaine de sables où l'œil n'est récréé que de loin en loin par des bouquets de palmiers. Au mois d'août vous voyez toutes les familles abandonner leurs foyers pour s'aller mettre en possession des palmiers qu'elles ont achetés. Elles passent toute la belle saison sous leurs branches, qui les garantissent du soleil et leur présentent les commodités d'une maison.

A cinq farsangs d'*Aly-Tchandjy*, se trouve *Bahmeny*, qui n'est éloigné que d'un mille de *Rychir*.

Les Portugais et les Hollandais, qui ont autrefois résidé à Rychir, avaient leurs maisons de plai-

sance en ce lieu. J'y demeurai campé pendant quinze jours, lui donnant la préférence sur Bouchir, à cause de sa température beaucoup plus douce, et de son air qui est bien plus sain. Il y a autour de la ville de nombreux jardins, garnis surtout de ceps de vigne, qui sont situés comme dans des pûits, et rapportent du fruit vers la fin de juin. Bahmeny est à environ un farsang de Bouchir.

CHAPITRE XXVII.

De la chasse des Persans.

Beaucoup de Persans, et surtout les Arabes des côtes et du Gourmsyr, passent la plus grande partie de leur temps à la chasse. Le pays est plein de gazelles, de renards et de lièvres, et les lévriers, moins alertes que ceux d'Europe, sont aussi beaucoup plus farouches (1). On est parvenu à rendre les faucons extrêmement adroits, surtout une espèce nommée *churkh* (2), que l'on emploie à la chasse aux gazelles. Aussitôt qu'on aperçoit une bande de bêtes fauves, on lance les chiens, qui en font détacher une, et on lâche l'oiseau, qui ne tarde point à fondre dessus, se cramponne sur sa tête avec ses serres, et lui frappe les yeux de ses ailes (3). Cependant la gazelle s'efforce de se débarrasser de l'oiseau en se frappant la tête contre terre, mais en

(1) Il n'y a point en Perse de chiens qui chassent par l'odorat. Ainsi W. Jones cite à faux ce distique de Nizami :

Chyr seguy dacht tchounki bou grift,
Sane aftab ez ahou goift.

Ce peut être pôô : *Lorsque le chien commence à courir.* Je laisserai la seconde ligne pour ceux qui se piquent de découvrir les *istilahy*.

(2) Je crois qu'il faut lire *tchérréh.*

(3) Fryer les appelle *Faucons moscovites*, et dit qu'ils coûtent de 100 à 400 liv. Tavernier en parle autrement.

vain, parce qu'il se tient sur le sommet; et, comme elle s'est arrêtée court, les chiens accourent et saisissent leur proie. Un de ces oiseaux peut chasser deux gazelles, rarement trois, en un jour. La chasse aux bêtes fauves, faite ainsi, est extrêmement amusante, et bien au-dessus de la chasse au *tchita* des Indiens.

Le *churkh* donne des peines infinies à élever. Lorsque le *myr-chikar* ne le soigne pas bien, ou qu'on ne lui a point fait prendre la médecine accoutumée, il devient paresseux et est sujet à s'envoler. Vous pouvez chasser avec un seul de ces oiseaux ou avec plusieurs à la fois. Il y a d'autres espèces de faucons pour la chasse aux perdrix, aux cailles, aux pigeons, etc.

On chasse peu l'âne sauvage. C'est un animal trop vif. Lorsqu'on le poursuit, on place des chevaux dans les endroits par lesquels on présume qu'il passera; et, en poussant continuellement les chevaux contre lui, on parvient quelquefois à l'attraper. Cet animal a une légèreté vraiment surprenante. Il y a dans la partie montueuse de la Perse des moutons et des chèvres sauvages qui sont un excellent mets.

Les Persans se font un grand amusement de faire combattre des beliers. Je ne crois pas avoir vu de lutte plus meurtrière et plus cruelle que celle de ces animaux lancés l'un contre l'autre. Les passions des Persans, stimulées par ce spectacle, se montrent alors dans toute leur énergie; et il n'est point rare de voir une rixe entre les hommes succéder à un combat d'animaux.

CHAPITRE XXVIII.

Des chevaux de Perse et d'Arabie.

Les chevaux arabes et persans passent pour les meilleurs du monde; et nous pouvons attribuer l'amélioration de la race anglaise à l'introduction des étalons arabes en Angleterre. Leur intelligence, leur docilité, la vivacité de leurs mouvemens sont remarquables et égalent la douceur et la docilité de leur naturel. On sait assez combien les Arabes prennent soin de leur race, avec quelle exactitude ils enregistrent la généalogie des poulains, et qu'ils n'acheteroient point un cheval dépourvu de son certificat d'origine (1).

Nejd, la province d'Arabie la plus étendue, et qui appartient maintenant au *Vahabys*, est le pays des chevaux par excellence. Il y a une multitude de races; et, puisque j'écris dans un pays fourni de chevaux arabes et persans, je suis certain de faire une chose de quelque utilité en donnant le nom des races le plus ou le moins estimées (2).

Les chevaux de Nejd se divisent en plusieurs races qui portent chacune le nom des tribus aux-

(1) Ces généalogies sont probablement inventées par eux.

(2) Ce livre a été d'abord imprimé dans l'Inde.

quelles elles appartiennent. Voici les noms des plus estimées :

Uby-ya, Soytée, Uune-zu, Hamdany, Richan, Motyran, Dihim, Hazmi, Chémyti, Kehlan. Quelques races ont été introduites dans les pays voisins, mais sans perdre leur nom, qui sert encore à les distinguer.

Les chevaux de *Beni-Khalid* (1) et de *Catif*, villes sur la côte, en face de *Bahrein*, sont appelés *beryy*, ou chevaux du désert, et passent pour être supérieurs à ceux de toutes les autres races (2). Les chevaux des Montafik (3) se nomment djaifan et faradjah; ceux des Beni-Kaab ou Tchiab, waznan et nichwan; ceux de Hawiza, richan et nichwan.

Les chevaux arabes de Bagdad ont le moins de valeur. Ce sont presque toujours eux qu'on envoie dans l'Inde. Ils coûtent depuis soixante-dix jusqu'à deux cents piastres (de six à quinze guinées).

A peine un poulain est-il né, que les Arabes lui replient la queue, et ce procédé réussit aussi bien que de l'entailler; et afin que les oreilles s'in-

---

(1) Cette tribu puissante habite les pays de Al-Hassâ ou Hadjer, et s'étend jusque dans le désert. Souvent même elle inquiète les caravanes dans leur marche, depuis Bagdad jusqu'à Alep. T.

(2) Tout ce qui habite le désert est appelé *Beryet;* il y a une espèce de très beaux faucons, qui porte le nom de *Beryy*.

(3) Les Arabes Montoufidj, que nous nommons Montafik, habitent dans les terres proche le bord méridional de l'Euphrate, au-dessus de Bassorah. Les Beni-Kaab, tribu très considérable, occupent le bord septentrional du Chath-El-Arab, près de son embouchure, au-dessus de Bassorah. Leur capitale est Dorac. T.

clinent un peu l'une vers l'autre, ils passent un petit cordon dans chacune, et les tiennent attachées pendant huit ou dix jours.

Les chevaux du Dechtistan, ou des terres basses au pied des montagnes de la Perse, passent pour plus fougueux et plus rétifs que les races dont ils proviennent, et ils ont ordinairement la tête plus large, ce qui leur donne une physionomie toute particulière. Les races introduites sont les Hamdany, les Hamzy, les Chamyti Moutyran et les Beryy-Daghy. La grande majorité des chevaux que l'on amène dans l'Inde, sous le nom de chevaux arabes, est née d'un mélange de race arabe de Bagdad, avec des races vraiment arabes, ou avec quelques chevaux sans valeur. Il seroit aussi difficile que dispendieux de se procurer un cheval arabe de haute parenté.

Dans l'Irân (1) les chevaux sont forts, actifs et dociles, plus gros que les arabes, mais doués d'un moindre courage. Les Persans ont pour adage, qu'un cheval arabe, quoique blessé, fait face au danger, et qu'un *irany* s'efforce toujours de l'éviter.

Le Vakyl-Kérym-Khan a introduit une race mixte de chevaux, par l'alliance des arabes et des *turkomans*, chevaux, au reste, dont on fait grand cas. Ils portent le nom de *khanéh-zadéh*, *fils de la maison*, élevé dans la maison; et l'on regarde comme les meilleures races celles des personnages

(1) On sait que c'est le nom par lequel les Persans désignent leur empire. T.

suivans, savoir : du *Vakil*, de *sadic-khan*, du *Cheik-Aly-khan*, de *Nâser-Aly-khan*, de *Djafar-khan*. Ces chevaux se distinguent tous des arabes par la taille, le plus de largeur de la tête et les jambes qui ne sont en général point aussi bien proportionnées.

Les chevaux du Khorasan sont gros, lourds, sans intelligence, d'ailleurs extrêmement robustes, forts et capables de supporter la fatigue des plus longs voyages. La cavalerie persane est montée sur eux ou sur des Turkomans, et j'ai remarqué en son lieu l'extrême longueur de leurs marches. On estime le plus les races de *Isa-khan*, de *Torbodi*, *Momich-Khan-Kourd*, *Aly-Khan-Kourd*, *Abdallah-Khan*.

Les chevaux turkomans ont, outre tous les défauts des Khorasaniens, le cou gros, court et sans souplesse. Leurs races principales sont : *Kelgoum*, *Yamout*, *Akher-djouly*, *Seïd-myr-Tchoulk*. Ils ont une multitude d'autres races; mais j'ai déjà mis la patience de mes lecteurs à une assez longue épreuve, sans en abuser davantage.

C'est une grande erreur que de croire qu'il soit défendu d'exporter des chevaux de la Perse, et que leur prix s'élève à une somme exorbitante (1).

---

(1) Voyez *Encyclopedia britannica*.

J'apprends que le Cheikh de Bouchir prétend mettre un impôt de trente piastres par chaque cheval que l'on enverra dans l'Inde. Quelques querelles survenues ont fait défendre l'exportation des chevaux de Bassorah.

Ils sont, au contraire, à très bon marché, car le meilleur n'est guère vendu plus de quarante livres sterling; et tout le monde sait qu'on en transporte un nombre considérable dans l'Inde. Les *Cadjar* prétendent qu'avec un sabre de trois *toumans* et un cheval de *trente*, ils l'emportent sur toutes les troupes du monde.

CHAPITRE XXIX.

Du Palmier.

Cet arbre est une des plus grandes curiosités de la nature, et celui dans lequel la différence des sexes est marquée d'une plus sensible manière, au point même de ne pouvoir échapper à l'œil des observateurs vulgaires. Vers les mois de mars et d'avril, les Arabes commencent à unir les mâles aux femelles, qui sans cela ne donneroient point de fruits (1). Deux des premiers suffisent ordinairement pour fertiliser une plantation de cinquante arbres. On a supposé qu'il suffiroit de répandre les feuilles du mâle sur la femelle pour la féconder; mais celle-ci ne se contente point de cette opération, et ne produit que par la présence de son mâle. Les Arabes prennent un soin particulier de la culture du palmier mâle; et, comme il ne porte jamais de dattes, tous leurs efforts tendent à le rendre capable de féconder un plus grand nombre de femelles.

Il semble que les Arabes et les Persans connoissent depuis long-temps la différence des sexes dans le règne végétal (2). A la vérité, je n'en ai

(1) *Voyez* Kempfer, *Amœnitatis exotic.*

(2) On verra plus bas que Carwini, auteur du quatorzième siècle, admet cette différence de sexe pour le palmier. T.

point pu trouver de preuves dans un écrivain plus ancien que Nasir-eddin, auteur de l'*Akhlaky-Nasiry;* mais j'ai appris de gens dignes de foi, que plusieurs écrivains dont je n'ai pu me procurer les ouvrages, en avoient parlé bien auparavant (1).

Le palmier est une plante tendre et délicate, que le moindre séjour dans l'eau fane incontinent et fait périr. Elle ne pousse point de rejetons comme les autres arbres ; si l'on en coupe la tête, elle périt aussitôt (2). Elle ne nourrit que la greffe prise sur un palmier de son sexe, et n'est fécondée que par sa seule espèce.

Il y a dans toute l'Inde un nombre considérable de palmiers, dont la stérilité ne peut être attribuée qu'au manque de mâles qui les fertilisent. Cela vaudroit bien qu'on en fît l'épreuve.

[On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici ce que dit du palmier, Cazwini, l'un des plus célèbres naturalistes orientaux.

« *Le dattier*, cet arbre béni, ne se trouve que » dans le pays où l'on professe l'islamisme. Le » prophète a dit, en parlant du dattier : *Honorez*

---

(1) Quelques philosophes persans prétendent que le même système préside à la formation des métaux. — *Nasir-eddin* florissoit dans le quinzième siècle. Ce fut à son instigation que le trop fameux conquérant Holagou fit construire l'observatoire de Méraghah. Voyez sur cet auteur la notice placée à la suite du *Mémoire sur l'observatoire de Méraghah*, par M. Am. Jourdain.

(2) Il en est de même du pin, du cyprès, du cèdre, et d'une ou de deux autres espèces d'arbres.

» *le palmier, qui est votre tante maternelle* (1);
» et il lui a donné ce nom, parce qu'il a été
» formé du reste du limon dont Adam fut créé.
» Le dattier a une ressemblance frappante avec
» l'homme, par la beauté de sa taille droite et
» élancée; sa division *en deux sexes distincts*,
» *mâle et femelle*, *et la propriété qui lui est par-*
» *ticulière d'être fécondée par une sorte d'accou-*
» *plement.* Si on lui abat la tête (le chou qui le ter-
» mine), il meurt. Ses fleurs jouissent d'une odeur
» spermatique dans un degré éminent, et sont ren-
» fermées dans une gaine (ou spathe), semblable à
» la membrane où est contenu le fœtus dans les
» animaux. Si quelque accident arrive à la subs-
» tance moëlleuse qui termine son sommet, le pal-
» mier périt, comme nous voyons périr l'homme,
» lorsque sa cervelle reçoit quelque atteinte fâ-
» cheuse. Semblables aux membres de l'homme,
» les rameaux que l'on en détache ne repoussent
» jamais; et l'assemblage des filamens dont cet
» arbre est revêtu, peut encore offrir un rapport
» avec les poils qui garnissent le corps humain.

» Lorsque parmi les palmiers, dit l'auteur du
» Traité de l'Agriculture, il s'en trouve un qui
» ne rapporte pas de fruit, le propriétaire, armé
» d'une hache, s'approche de lui avec une autre
» personne à laquelle il dit : Je veux abattre cet

---

(1) Mahomet dit *tante*, parce qu'en arabe le nom qui désigne le palmier *nakhal* est du genre féminin. Cette petite fable prouve l'estime dont jouit le palmier chez les Arabes.

» arbre stérile. Gardez-vous-en, lui répond celui-
» ci, car il se couvrira de fruits cette année. Non,
» répond le premier, il ne me produira rien, et
» il frappe l'arbre de deux ou trois coups. De
» grâce, lui dit l'autre, en lui saisissant la main,
» arrêtez, voyez, c'est un bel arbre; prenez
» encore patience cette année; et, s'il ne répond
» pas à vos désirs, faites-en alors ce que vous
» voudrez. Le palmier, après cela, ajoute le
» même auteur, rapporte des fruits en abon-
» dance. Il y a d'autres arbres sur lesquels on a
» fait la même expérience avec succès. Si parmi
» les palmiers, dit le même auteur, on rapproche
» les individus mâles des individus femelles, ces
» derniers portent des fruits en plus grande abon-
» dance, parce que le voisinage favorise leurs
» amours; et si au contraire on éloigne l'arbre
» femelle des mâles, cette distance empêche
» qu'il ne rapporte aucun fruit. Quand on
» plante un palmier mâle au milieu des femelles,
» et que le vent venant à souffler, les femelles
» reçoivent l'odeur des fleurs du mâle, cette odeur
» suffit pour rendre féconds tous les palmiers
» femelles qui environnent le mâle (1). » T.)

---

(1) *Voyez Chrest. arabe* de M. Silvestre de Sacy, dont j'ai extrait textuellement ce morceau, tom. III, pag. 379.

CHAPITRE XXX.

Du Dom.

Parmi les choses dont les Persans attribuent la possession à eux seuls, est, au premier rang, le secret de résister à l'action du venin des animaux malfaisans. Ce privilége n'appartient pas à tout le monde; il est la récompense du jeûne et de la méditation, mais peut être conféré par celui qui en est doué, à qui bon lui semble. On l'appelle *dom*, parce que celui qui le communique fait avaler à l'aspirant un petit morceau de sucre ou d'autre chose sur lequel il a soufflé. Les Persans ajoutent une foi sans bornes à la vertu de ce dom; et dans la moisson, il accourt à Chyraz une foule de paysans qui viennent l'acquérir d'un homme célèbre nommé *Cheik-Ghâfour*.

Je crois pouvoir rapporter ce qui s'est passé sous mes yeux, sans encourir le reproche de crédulité, ou d'user des *priviléges de voyageur*. J'avois un domestique nommé *Ali-Beg*, qui possédoit ce dom, et j'avois toujours traité d'absurdités toutes les histoires qui m'étoient rapportées à son sujet. M. Bruce, qui est maintenant à Bouchir, m'assura l'avoir vu saisir deux serpens, dont l'un l'avoit

mordu à laisser ses dents dans la blessure : mais cela s'expliquoit aisément ; le serpent n'étoit sans doute pas venimeux, car je crois même que tous ceux de Bouchir ne le sont pas. Enfin, quelque temps après mon arrivée à Chyraz, on trouva un scorpion monstrueux sous mon lit ; j'appelle Ali-Beg qui le prend sans le moindre signe d'hésitation, et je vois l'animal qui lui darde à plusieurs reprises son aiguillon dans les chairs de la main. Cependant Ali soutint qu'il n'éprouvoit aucun mal. Je dis à plusieurs autres domestiques d'en faire autant, aucun ne le voulut; et le lendemain je ne vis, en examinant la main de cet homme, aucune apparence de piqûre. Remarquez que l'aiguillon du scorpion passe pour faire éprouver des tourmens insupportables, et que je l'ai vu causer une enflure prodigieuse. Je ne puis deviner comment cet homme se préserva du mal qu'il devoit éprouver; mais il est certain qu'il n'avoit point eu le temps de faire aucune préparation, et qu'il n'appliqua aucun antidote sur la piqûre du scorpion. Il seroit cependant ridicule d'attribuer son salut aux causes que la crédulité des Persans donne à ce pouvoir singulier.

Ali-Beg est maintenant à Bouchir. Si quelqu'un visite cette place, et a la curiosité de vérifier le fait, cet homme ne refusera pas, je pense, de se faire piquer en sa présence, par toutes les espèces de scorpions qu'il croira propres à donner l'entière conviction de son secret.

CHAPITRE XXXI.

Des Ouahabis.

J'AI déjà parlé des *Ouahabis ;* je m'attacherai maintenant à faire connoître avec autant d'exactitude que je pourrai, la religion et l'histoire de ce peuple. *Abd-el-Ouahâb*, fondateur de cette religion, étoit originaire d'Alaïnah, ville de la province d'El-Ared (1). Quelques personnes croient que ce fut son fils Maula-Mohammed qui, le premier, promulga la doctrine si fatale à l'islamisme ; il est donc certain que ce fut l'un de ces deux personnages à qui la religion *ouahabite* dut son origine; et la ressemblance des noms me porte à croire que ce fut Abd-el-Ouahâb (2).

L'un et l'autre ont beaucoup voyagé. Ils étudièrent sous les plus célèbres docteurs de la loi mahométane de Bassorah et de Bagdad, et vinrent ensuite à Damas, où Abd-el-Ouahâb commença à publier ses principes religieux. Les prêtres s'alarmèrent des conséquences de sa doctrine, et il fut obligé de s'enfuir de la ville. Arrivé à Moussoul, il

(1) Cette province fait partie du Nedjed, et confine au Hadjar ou Lahsa. T.

(2) Le sentiment de Niéburh vient à l'appui de cette opinion.

y soutint en public la pureté, l'excellence et l'orthodoxie de ses dogmes; et, après un séjour de courte durée, il retourna dans sa patrie, où il eut le bonheur de convertir le gouverneur de la ville dans laquelle il étoit né, et plusieurs des principaux Cheiks. On dit que Maula-Mohammed, ayant épousé la sœur de son protecteur, le tua peu après pour récompense de ses bienfaits soutenant que c'étoit un tyran, un despote, et que l'amour de la justice ne lui permettoit point de tolérer des crimes de cette nature, même dans un parent aimé. Ce fait ne me paroît point digne de foi; je l'ai répété, parce que je le devois, en parlant de Maula-Mohammed; mais c'est sûrement une anecdote de l'invention de quelque mahométan haineux et zélé.

Abd-el-Ouahâb fut regardé par ses nouveaux prosélytes, comme un législateur indépendant, et il eut l'adresse d'employer son crédit à pacifier les différends qui survenoient entre eux; par ce moyen, il se plaça à la tête du parti le plus puissant du Nejd. Dans sa fureur religieuse il voulut, non content de répandre sa doctrine par la persuasion, la propager encore par tous les excès de l'intolérance et de la cruauté sainte, qui signalèrent la naissance et les progrès de la religion mahométane. Il étendit beaucoup ses conquêtes, et s'empara en peu de temps de presque tout le pays d'el-Ared.

Il mourut; Abd-el-Aziz lui succéda, et main-

tint en vigueur les mesures que son père avoit prises pour se concilier les Cheiks arabes (1). Cette nouvelle religion, sortie du milieu de l'Arabie, avoit excité l'attention et l'indignation des Cheiks orthodoxes, qui ne pardonnoient point aux Ouahabis leur mépris pour les légendes et les fables auxquelles, eux Cheiks, croyoient d'une si bonne foi.

On accuse les Ouahabis de professer « qu'il n'y » a qu'un Dieu juste et sage ; que tous les pro- » phètes ne doivent être considérés que comme » des hommes justes et vertueux, et qu'il n'y a » jamais eu ni livre inspiré, ni homme inspiré » qui l'ait écrit. » Néanmoins Abd-el-Ouahab a jugé nécessaire d'assujétir ses sectateurs à quelques pratiques religieuses, et il leur a interdit l'usage du tabac, de l'opium et du café. J'ai rencontré plusieurs musulmans qui étoient aussi d'avis qu'il est contraire à leur religion de fumer (2).

Parmi les réglemens civils des Ouahabis, les suivans se font remarquer : « Il est contre la loi de lever sur les possessions mobilières des musulmans, des impôts, et en particulier celui appelé *zékiat*, ou dîme aumônière, qui est de deux et demi pour cent (3). Les terres arrosées naturellement doivent payer dix pour cent ; celles qui le sont par des moyens artificiels, cinq pour cent.—

(1) Il y a des gens qui font Abd-el-aziz fils de Saoud.

(2) *Voyez* Sale's *preliminary discours*, pag 164.

(3) Dès les premières années de l'islamisme, l'établissement de

Le revenu des pays conquis sera divisé en cinq portions; une étant versée dans le trésor public, on gardera le reste sur les lieux où il a été levé, pour l'employer au bien public, aux besoins des voyageurs, à des œuvres de charité. — Un musulman qui s'écarte des préceptes du Coran, doit être traité en infidèle. La destruction des tombeaux somptueux est un acte de dévotion indispensable. »

Les ravages toujours croissans de ces Arabes réformateurs excitèrent enfin le ressentiment du pacha de Bagdad, qui envoya contre eux une armée formidable, sous le commandement du Cheik de Mountaufy, général déjà connu par la prise de Bassorah (1). Ces forces pénétrèrent jusqu'à Lahsa, à peu de distance de Drehyeh (2), capitale des Ouahabis. Le fort de Lahsa fut pris, et le Cheik de Mountaufy s'avança pour détruire la métropole des infidèles. Dans cette crise, Abd-el-azyz ne vit point d'autre moyen à employer, que

---

cette dîme avoit fait beaucoup de mécontens. On peut consulter sur ce sujet le *Tableau de l'Empire ottoman*, de M. Mouradgea-d'Ohsson, tom. II, pag. 403 et suiv. T.

(1) *Voyez* Franklin's *Tour*, pag. 263, et la trad. fr. de M. Langlès. Ce voyageur nomme le Cheik des Monta-Sik le Cheik Twyny. Nous remarquerons qu'aucune histoire des Wahabis ne fait mention de cette première expédition. T.

(2) Cette ville, située à environ quatre-vingt-dix lieues à l'est de Bassorah, dans le désert, se fait remarquer par ses maisons bâties en pierres, au lieu que celles de Lahsa, et en général de toutes les autres villes de l'Arabie, sont construites en terre et en roseaux. T.

d'armer contre l'ennemi l'effervescence de ses sectaires; et aussitôt il fait choix d'un esclave favori, et lui promet la félicité éternelle s'il réussit à le délivrer du redoutable Cheik.

La tente d'un Arabe est ouverte à qui veut entrer; l'esclave armé d'une lance et d'un sabre, selon l'usage de son pays, y pénétra donc sans peine; il demanda le Cheik de Mountaufy qui se trouvoit là, et le fit approcher; alors l'esclave, bien sûr de son coup, lui enfonça subitement sa lance dans la poitrine, en s'écriant : *le Ouahabi m'a promis le ciel.* Il n'est pas besoin d'ajouter que ce malheureux fut victime de son fanatisme. Cependant Ben-Saoud, fils d'Abd-el-aziz, qui avoit été posté près du camp ennemi, avec quelques troupes, tomba dessus, dès qu'il aperçut la confusion que la mort du Cheik y avoit mise, et acheva d'y porter un désordre complet. Telle fut la fin de la première expédition contre les Ouahabis, qui donna lieu à une seconde beaucoup plus désastreuse encore.

Le pacha de Bagdad employa tous les moyens qui lui restoient pour réparer sa disgrâce, et fit marcher sur Bassorah vingt mille hommes à qui rien ne manquoit pour la campagne. Cette armée, comme la première, pénétra sans résistance, jusqu'à Lahsa, où elle demeura campée plusieurs mois. Enfin, Abd-el aziz qui n'avoit point quitté Drehyeh, corrompit deux commandans qui se retirèrent inopinément, et le lendemain matin Ben-Saoud, attaquant le reste des forces, remporta

sur elles une victoire aisée; il pilla leur bagage et fit un grand nombre de prisonniers. C'est, je crois, la dernière fois que les Turcs les aient inquiétés, quoique les Persans forment chaque année la résolution d'unir leurs forces à celles du pacha de Bagdad, pour étouffer cette dangereuse hérésie.

Environ neuf ans après, le chérif de la Mecque, ayant entrepris, à son tour, une expédition contre Abd-el-azyz, vint aussi tout près de Drehyeh. Abd-el-zziz eut recours contre lui aux mesures par lesquelles il avoit jusqu'alors triomphé de ses ennemis. Il dépêcha vers le chérif pour l'informer de ses intentions, exprimant l'espoir qu'on le laisseroit dans la paisible possession de sa capitale. Un présent pour le *pouli-cahoué*, ou les frais du café, accompagnoit le message; et il fit connoître, en outre, qu'il étoit prêt à donner son fils pour répondre de la droiture de sa conduite. L'ôtage fut accepté, et la communication ouverte entre le camp du chérif et Drehyeh.

Lorsqu'Abd-el-azyz fut sur le point d'exécuter son projet, il écrivit à son fils de se tenir pret à attaquer le camp du chérif, le lendemain à midi, instant où les Arabes sommeillent ou s'abandonnent au repos. Il s'avança donc lui-même au moment indiqué. Lorsqu'on apprit ce mouvement au chérif, celui-ci, sans vouloir ajouter foi à de tels rapports, fit prendre et bâtonner les gens qui les lui avoient faits. Mais Ben-Saoud et sa suite qui n'avoient point été désarmés, ayant reconnu l'ap-

proche d'Abd-el-aziz, attaquèrent tout-à-coup les trop confians Arabes, qui furent bientôt défaits et mis en fuite. Le chérif se sauva à la première alarme, et eut beaucoup de peine à échapper aux Ouahabis, qui demeurèrent maîtres de son camp et de tout le bagage.

Abd-el-aziz a entraîné depuis peu dans son parti les *Atoubis*, qui sont le peuple arabe maritime le plus puissant, et par ce moyen il voit sa domination s'étendre sur la navigation du golfe Persique.

Les Atoubis étoient en guerre il n'y a pas longtemps avec les Persans et les habitans de Bassorah, et ils ont tenu cette ville dans des alarmes continuelles durant mon séjour à Bouchir. L'iman de Mascat, qui commandoit en chef, vint assiéger le Cheik jusque dans sa capitale, et s'empara de l'île de Bahrein; mais les Atoubis furent ensuite les plus forts, et obligèrent l'iman à conclure la paix. L'année dernière (1802), un parti de Ouahabis, attaqua Kerbelé, lieu célèbre chez les Persans, parce que les fils d'Ali y ont été inhumés, s'en rendit maître, détruisit les tombeaux, et pilla la ville et les pélerins. J'ai vu plusieurs personnes qui s'étoient trouvées là à cette époque; elles se plaignoient amèrement de la cruauté des réformateurs.

Faisons attention néanmoins que la destruction des saints sépulcres a dû, toute seule, être considérée comme un excès énorme de barbarie et d'impiété; c'est peut-être le plus grand qu'on ait

à leur reprocher; car plusieurs Arméniens qui avoient tombé dans un parti de Ouahabis, me les ont peints comme des gens extrêmement vertueux et humains. Cependant les guerres entre les Atoubis et les Persans ont été d'une épouvantable cruauté; on y massacroit constamment tous les prisonniers de part et d'autre.

Les forces des Ouahabis, maintenant très considérables, s'élèvent à quatre-vingt ou quatre-vingt-dix mille hommes, et la rapidité, mais surtout le secret avec lesquels elles se portent sur les points à envahir, tiennent tous les pays voisins dans une continuelle appréhension. A mon passage à Bassorah, le peuple s'attendoit à une attaque prochaine de leur part.

Les infirmités d'Abd-el-azyz (1), qui a plus de quatre-vingts ans, l'ont obligé de confier le commandement des troupes à son fils. C'est, dit-on, un jeune homme hardi et très entreprenant.

Lorsqu'on est sur le point d'entreprendre une expédition, les chefs reçoivent l'ordre de se trouver à telle époque, en tel lieu; par ce moyen un corps très considérable est assemblé sans connoître le dessein du commandant en chef. Ces troupes sont à peu près toutes montées sur des chameaux (2),

---

(1) Abd-el-azyz a été assassiné le 12 novembre 1803, à Drehyéh, par un de ses domestiques, Curde de nation, et dont les trois fils avoient été assassinés lors du pillage de Imam-Hoséïn. Son fils Saoud, qui lui a succédé, a constamment déployé beaucoup de courage et d'énergie. T.

(2) Ben Saoud, le premier général des Ouahabis, supprima les

et armées d'un sabre et d'une lance. On leur voit rarement des canons et des fusils à mèche ; le peu qu'ils en ont est on ne peut plus mauvais.

Ainsi ils ont sapé les fondemens du mahométisme, et ce colosse qui a fait trembler l'Europe autrefois, croule, dès le premier choc, aux pieds d'un réformateur du désert. L'issue pourroit apporter de grands changemens dans le monde mahométan; car il paroît que les pélerinages à la Mecque ont eu presque autant de part à la conservation de l'islamisme, que les victoires et les conquêtes de Mahomet à son établissement.

On pourroit porter très loin les conjectures sur les effets de cette issue. Je me contenterai d'observer que l'esprit général est bien changé depuis le temps de Mahomet, et qu'encore que l'Arabie presque entière et la Perse fussent bouleversées par des guerres de religion, il seroit à peu près impossible que l'incendie s'étendît plus loin. Les formules innombrables et superstitieuses qui ont altéré l'islamisme dans l'Inde, et l'habitude que les musulmans y ont prise d'observer une foule d'usages hindous, les rendent tout-à-fait incapables de suivre et même de comprendre une doctrine raisonnable.

A mon dernier voyage à Bouchir (1804), j'ai appris qu'Abd-el-azyz avoit été assassiné, on disoit, par un habitant de Kerbelé, dont la famille avoit été massacrée et la maison détruite par

---

chevaux dans ses troupes, et les remplaça par des dromadaires, animal plus vite et plus robuste que le cheval. T.

les Ouahabis, lorsqu'ils s'étoient emparés de cette ville.

Les Ouahabis forment maintenant un peuple considérable, en état de résister aux efforts divisés des Turcs dont la puissance diminue, en Arabie, à proportion de l'accroissement des réformateurs, et qui ont, en conséquence, pris le parti de rechercher ou d'acheter même l'amitié des Arabes leurs sujets. La réforme a porté ses ravages sur la plus grande portion de l'Arabie; le sort de Bassorah dépend de la clémence du conquérant, ou plutôt de l'occupation qu'il trouve ailleurs; plusieurs villes des côtes de la mer Rouge ont été contraintes d'acheter sa bienveillance (1).

---

(1) Lorsque ce Voyage parut en 1807, on n'avoit d'autres renseignemens sur les Ouahabis que ceux donnés dans un Mémoire de M. Corancey, inséré dans le Moniteur d'octobre 1804. Depuis cette époque on a publié, 1°. Une notice sur les Ouahabis à la suite de la description du pachalik de Bagdad, 1 vol. in-8°. Paris, 1800. 2°. Histoire des Ouahabis depuis leur origine jusqu'à la fin de 1809, 1 vol. in-8°. Paris. 1810. 3°. Nouveaux renseignemens sur les opérations militaires des Ouahabis, depuis 1807 jusqu'au milieu de 1810, (dans le tom. XIV des Ann. des Voyages, pag. 102 et suiv.) Les personnes qui désireroient connoître plus en détail cette secte fameuse dès sa naissance, trouveront dans ces trois ouvrages de quoi satisfaire pleinement leur curiosité. T.

CHAPITRE XXXII.

Manière de compter le temps.

On n'a en Perse qu'une manière très inexacte de compter le temps. La journée se divise en trois parties : du lever du soleil à midi, de midi à trois heures (le *asr*), et de trois heures au soleil couché. A toutes les demandes que vous pouvez faire à ce sujet, on vous répond par tant d'heures après le lever du soleil, ou le milieu du jour. La manière dont ils déterminent le temps est plus vicieuse encore. Le *mouazzin* (1), qui apprend au peuple qu'il est midi, en criant du haut des minarets, ne le fait habituellement que lorsque l'ombre a traversé le méridien dans toute sa longueur, ou que le soleil donne sur un certain lieu. Cette méthode est sujette à une foule d'accidens, et j'ai vu souvent venir une heure avant qu'on ait annoncé midi.

Les Persans calculent leurs époques par les mois lunaires ; et, au lieu de compter les jours de midi à midi, ou, selon l'usage vulgaire, de minuit à minuit, ils comptent d'un coucher à l'autre du soleil, de sorte que notre nuit du jeudi se trouve celle du

(1) Le mouazzin est celui qui, aux heures marquées, appelle le peuple à la prière, en criant du haut des minarets.

vendredi chez eux. Nos montres leur plaisent infiniment, surtout lorsqu'elles ne leur coûtent rien; mais leur indiscrète curiosité les gâte (1), ou, s'ils ne les dérangent pas, ils n'en tirent guère de service, par la mauvaise manière de compter le temps, à laquelle ils tiennent (2).

J'ai vu quelques-uns de leurs almanachs, qui sont plutôt des éphémérides remplies de prédictions touchant les heures heureuses et malheureuses (3), mais, à cela près, très exactes. Le commun des Persans ne sait point compter le temps au-delà d'un mois, n'y ayant que les phases de la lune qui le guident dans ses supputations. Si vous demandez à quelqu'un quel âge il a, il vous répond : « Je » l'ignore. » Il ne pourroit pas plus déterminer

---

(1) Ils racontent qu'un homme du *Tong-Styr* (au midi de Bouchir), ayant rencontré une montre perdue, la prit dans sa main, et, l'entendant battre, trouva cela fort extraordinaire, parce qu'elle ne marchoit ni ne remuoit. Il la porta à son oreille, et l'entendit plus distinctement encore. Après l'avoir quelque temps considérée, il s'écrie : « Malheureux, où donc es-tu? Sors! » et dans son trouble la jette par terre. Mais, la montre ne cessant point de faire le même bruit, il prit courageusement une grosse pierre, avec laquelle il la brisa. Alors le bruit ne se fit plus entendre; et, tout content de lui-même, il s'écria : *Akher kuchtéhy*, je t'ai donc tué!

(2) Les Persans soutiennent que le jour a douze heures en tout temps, et conséquemment font coucher le soleil toujours à la même heure.

(3) J'ai remarqué précédemment que les Persans ajoutent une foi sans bornes à l'astrologie judiciaire. Des Européens que j'ai connus, se distinguent par la même foiblesse sans être doués du génie de *Dryden*, ou, selon l'évêque *Burnet*, de celui de lord *Shaftesbury*. Les gens sans mérite ne peuvent avoir de commun avec les grands hommes que les foiblesses de la nature.

s'il est dans sa trente ou quarantième année, qu'il ne résoudroit un problème d'Euclide. Peut-être que le changement des saisons étend un peu au-delà les notions que les Persans ont du temps, mais elles sont toujours aussi confuses que possible.

CHAPITRE XXXIII.

Des Monnoies de Perse.

Une très petite partie des monnoies qui ont cours en Perse, a été frappée dans l'empire; les plus répandues sont le *ghrouch* ou la piastre turque, et le *medjer* ou ducat de Hollande. De ce manque d'espèces nationales, et du cours des monnoies étrangères, il résulte une telle variation dans leur valeur, qu'on ne sauroit déterminer cette valeur pour un espace de temps un peu long, et que l'argent qui a cours à un taux dans une ville, ne l'a pas toujours dans l'autre (1). Je ne connois que le *ghrouch* et le *toumân* qu'on puisse recevoir sans éprouver une perte considérable.

Les monnoies courantes sont celles qui suivent: il y en a bien un grand nombre d'autres, mais qui ne sont point si communes, et que l'on ne reçoit pas généralement.

MONNOIES PERSANES.

2 Pouli-syah, ou carâ-poul, petite pièce de cuivre carrée, valent. .	1	guez.
10 guez.	1	chahy (petite pièce d'argent).
2 chahy.	1	mohammédy (mahhmoudy).
5 1/2 mohammédy.	1	ghrouch turc.

(1) Les gouverneurs de districts altèrent la valeur des monnoies, sans alléguer la moindre cause.

10 ghrouch.	1 toumân (monnoie d'or).
4 ghrouch.	1 kerym-khany (or).
1 1/4 ghrouch.	1 nadir-chah.
14 guez.	1 teflysy.

MONNOIES ÉTRANGÈRES.

Ducat hollandois.	6 piastres.
Dou bouty vénitien.	6 1/2 *dit.*
Foudoukly turc.	4 *dit.*
Zer-Mahbouh d'Egypte 6 l. 8 s. 6 d. 2/7.	3 *dit.*
Couronne d'Allemagne.	2 1/2 *dit.*
Ryal.	2 1/4 *dit.*
Quart de piastre.	

Il paroîtra, sans doute, extraordinaire que les monnoies étrangères soient les plus répandues en Perse. Celles d'Europe y sont introduites non seulement par Constantinople, mais encore par la Russie, qui achète pour des sommes considérables, des soies, des schâles, etc. Les espèces que Constantinople y envoie sont pour l'acquisition des peaux, toiles, tabacs, et autres objets de luxe. Je doute néanmoins que tout l'argent importé en Perse monte à des sommes aussi fortes que celles qui passent annuellement de la Perse dans les ports de l'Inde.

[Pour compléter ce chapitre, nous indiquerons ici, d'après M. le chevalier Jaubert, la valeur intrinsèque de quelques-unes de ces monnoies. Le tableau qui offre ce rapport se trouve parmi les savantes notes dont M. Langlès a enrichi le Voyage de Chardin.

* Syah-poul, ou carâ-poul, vaut.	5 cent. 7 mill.
Le chaby. . . 2 syah-poul, ou	11 cent. 4 mill.

* La pièce de 5 chahy, ou 1 abbacy (1/4 arg.)	56 cent.
L'youz-altun (monnoie turque), 2 chahy, ou	22 cent. 8 mill.
Abbacy, 4 chahy, ou	45 cent 6 mill.
* La pièce de 3 abbacy (argent).	1 f. 35 cent.
Le byn-altun (monnoie turque), 20 chahy, ou 5 abbacy.	2 f. 28 cent.
* Le ryal, 25 chahy ou 6 abbacy, 1 chahy.	2 f. 85 cent.
* Le toûman, 50 abbacy, ou 8 ryal.	22 f. 40 à 80 cent.
* La pièce de 25 abbacy (or).	11 f. 40 cent.

P. S. Les pièces précédées d'un astérisque sont celles frappées actuellement en Perse. T.]

CHAPITRE XXXIV.

Départ pour Bassorah.

Je m'embarquai pour Bassorah le 7 septembre à bord de *la Panthère*, vaisseau de la compagnie, armé en course. La traversée peut se faire en deux ou trois jours par un bon vent. Mais les vents N. O. règnent presque toute l'année ; on met ordinairement de dix à douze jours. A Khargh (Carrick, île qui appartenoit autrefois aux Hollandais, et qui dépend maintenant du Cheik de Bouchir), on prend des pilotes qui vous mènent à Bassorah. Le pilotage est le seul revenu qui revienne au Cheik de cette île, d'où l'on ne tire presque que de l'eau douce.

Ces pilotes sont d'une ignorance si scandaleuse, qu'ils s'estiment extrêmement heureux lorsqu'ils arrivent sans avoir fait échouer le bâtiment qu'ils conduisoient. Il est étonnant qu'on ne permette pas aux capitaines d'être leurs propres pilotes ; car il leur seroit difficile de faire autant de bévues, et d'être aussi ignorans que les pilotes arabes. Il ne faudroit que planter un pilier à l'embouchure du fleuve ; et, si l'on considère les retards de huit ou quinze jours que l'impéritie plus ou moins grande de ces pilotes fait éprouver, on avouera que l'im-

portance de la transmission rapide des dépêches devroit l'emporter sur la considération de quelques misérables dépenses.

Les pilotes de Carrick n'osent point profiter de l'avantage d'un bon vent. Au lieu de se diriger en ligne droite, ils vont toujours cotoyant, sans savoir jamais où ils sont, et attendent que la chaloupe envoyée à la découverte le leur apprenne. Lorsque, au lieu de suivre la côte de Perse, ils se dirigent sur l'île *Felitche*, l'entrée du fleuve n'est aucunement dangereuse ; car étant suffisamment éloigné vers le couchant, on rencontre un vent plus favorable.

La terre, à l'embouchure de la rivière, se trouve presque à fleur d'eau. Le premier objet qui frappe la vue est un bouquet de quelques palmiers isolés, qu'on prendroit de loin pour une flottille de chaloupes. Mais, en entrant dans la rivière, votre attention est fixée par une scène nouvelle : la verdure des rives, des forêts impénétrables de palmiers et la douceur de l'eau, vous laissent croire avec peine que vous n'êtes qu'à une journée de navigation de Bouchir. Les terres des deux bords sont ensemencées de riz ; mais les palmiers semblent occuper toute l'attention du paysan arabe.

Nous arrivâmes le 14 à Bassorah, où je fus parfaitement accueilli par *M. Manesty*, agent commercial de la compagnie des Indes, en ce lieu.

CHAPITRE XXXV.

Ville de Bassorah.

Basrah ou *Bassorah* a été fondé, dit-on, par Omar, second calife. L'ancien *Basrah* est à dix milles à l'ouest de la nouvelle ville, et à deux peut-être de Zobeïr, que Niebuhr confond avec lui. Les ruines de l'ancienne ville occupent à peu près un espace de deux milles, et sont à la disposition des habitans de Zobeïr, qui en tirent encore aujourd'hui les briques dont ils se bâtissent des maisons. Non loin est le canal desséché qui joignoit l'Euphrate au *Kher abd allah :* ouvrage digne de l'admiration des modernes, par son étendue et sa solidité, mais qui a coûté peu de peines et de dépenses en comparaison des travaux gigantesques et merveilleux des temps où il a été construit.

La ville actuelle est entourée d'une foible muraille qui, chose forte étonnante, a résisté pendant plus de onze mois aux attaques d'une armée persane. Elle peut avoir six milles de circonférence. Les maisons que j'ai eu l'occasion de voir, sont beaucoup plus vilaines que celles de Chyraz. Les rues sont mal percées et étroites : dans la saison des pluies, il est impossible d'y marcher à pied, et dangereux d'y aller à cheval. Les bazars sont vastes

et bien fournis. Il y a une église catholique, sous la juridiction du grand-vicaire de *Bagdad*. Les diverses sectes répandues dans tout l'Orient sont généralement traitées avec plus de douceur et de tolérance que leur conduite habituelle ne semble le mériter. Les Arméniens surtout ne laissent échapper aucune occasion de manifester la haine qu'ils nourrissent contre les gouverneurs mahométans. Je suis affligé de dire qu'ils provoquent trop souvent la sévérité oppressive des autorités supérieures. A force de vivre dans la sujétion, ils ont troqué leurs premières vertus contre les vices de leurs maîtres. Ainsi vous les voyez tour à tour bassement serviles, ou insolens jusqu'à l'impudence; et toujours, lorsque leur caractère peut se développer, faisant peser sur autrui les mêmes indignités qu'ils ont souffertes eux-mêmes. Presque tous les chrétiens orientaux se plaignent amèrement de la dureté, de la misère de leur condition, sans songer qu'ils sont souvent l'unique cause des infortunes qui les accablent. En Perse et à Bassorah, on permet aux chrétiens le libre exercice de leur culte. Ils ont des églises, et les prêtres célèbrent régulièrement l'office divin sans être ni vexés, ni insultés le moins du monde. C'est une tolérance que les Musulmans ne rencontreroient point dans plusieurs contrées de l'Europe, et dont ils usent cependant malgré leurs préjugés et leur bigoterie, envers toutes les sectes chrétiennes, qui sont plus acharnées les unes contre les autres, que les Turcs ou les Persans ne le sont contre les sectateurs de *Gospel*.

Bassorah est une ville commerciale de la plus haute importance ; elle fait un négoce considérable avec l'Inde, et est le canal qui introduit dans l'empire ottoman les objets manufacturés dans nos possessions orientales. On y apporte annuellement une immense quantité de toiles et de mousselines du Bengale et du Masulipatam, lesquelles sont ensuite envoyées à Bagdad, à Alep, à Constantinople, et même presque sur les bords de la Méditerranée. On fait aussi le commerce avec l'Europe : et j'ai été fort étonné d'apprendre que les dentelles, les aiguilles et la coutellerie arrivent dans l'Inde par Bassorah. Les ports du golfe en tirent les dattes et, je crois, ce qui leur manque de froment et de riz. On envoie aussi de là un nombre prodigieux de chevaux. M. *Manesty* emploie à lui seul plusieurs navires pour ce commerce.

Il y a un amiral turc en station avec huit ou neuf vaisseaux, qu'il a la sagesse de ne jamais faire sortir de la rivière, parce qu'ils sont trop vieux et en trop mauvais état pour résister à la moindre bourasque. Autrefois cette charge n'étoit conférée qu'à des gens choisis par la Porte ottomane : elle est maintenant, ainsi que celles de *Moussallem* et de *Defterdar*, à la disposition du pacha de Bagdad.

Bassorah est parfaitement bien pourvu de fruits de toute espèce, tels que pommes, raisins, pêches, poires, grenades, etc. Les choux et autres légumes égalent les plus beaux que j'aie vus en Angleterre. Cependant le climat est extrêmement mauvais ; après un hiver pluvieux et froid, il faut endurer des

chaleurs presque insupportables. La température de Bouchir est bien préférable; car, outre que l'air n'y est ni aussi pénétrant, ni aussi froid, il n'y tombe jamais de pluies si fréquentes et si fortes.

Le 5 octobre nous quittâmes Bassorah pour retourner dans l'Inde. Notre pilote nous échoua sur la barre; mais nous nous en tirâmes assez promptement, et le 7 au soir nous étions à l'ancre en vue de Bouchir. C'est en arrivant que j'appris la fin déplorable de *Hadjy-Khalyl-Khan*, ambassadeur envoyé, par la Perse, à son excellence le très noble gouverneur général de l'Inde. Le récit qui me fut fait de ce funeste événement différoit fort peu de la stricte vérité, et j'ai reconnu dans tous les habitans, la ferme persuasion qu'il avoit été aussi soudain qu'imprévu; on le déploroit avec une affectueuse sensibilité. Depuis quelques jours qu'on l'avoit appris, il étoit presque l'unique sujet de toutes les conversations.

Le Cheik de Bouchir, en signe de respect pour la mémoire de l'ambassadeur défunt, fit fermer les bazars pendant trois jours, et observa toutes les cérémonies d'usage à la mort des grands de Perse les plus considérables.

Hadjy-Khalyl-Khan étoit un homme très adroit, d'une naissance obscure, qui, pour cela, ne jouissoit point de l'estime des anciennes familles du royaume: son crédit près du roi excita leur jalousie, que sa prospérité et ses richesses augmentoient encore. C'étoit un gros marchand très heureux, dont je crains bien que l'économie n'échappe pas

au reproche d'avarice sordide. Il a laissé un fils d'environ onze ans, que le gouvernement anglois, dans l'Inde, a traité avec toute la noblesse et la libéralité imaginables.

Le 11 octobre, nous partîmes de Bouchir pour nous rendre à Bombai, en relâchant au port de Mascate. M. d'Anville, dans son Mémoire, et le docteur Vincent dans son Voyage de Néarque, ont fixé avec beaucoup d'exactitude la géographie du golfe Persique; surtout le dernier, qui a examiné avec un soin scrupuleux toute la côte depuis l'Indus jusqu'au Tigre.

Niéburh (1), parlant des Arabes de la côte, soutient qu'ils sont indépendans de la Perse; mais il s'est trompé en ce point, car si parfois les Cheiks retiennent par devers eux les revenus du pays, c'est uniquement lorsqu'ils croient pouvoir le faire avec impunité; et il est vrai qu'aux extrémités des côtes du Laristan, ces revenus entrent rarement dans le trésor public. L'imam de Mascate est le fermier de ceux de Gombaroun, de Hormouz et autres lieux. Son résident versa deux mille toûmans dans le trésor de Chyraz, pendant mon séjour en cette ville. Il est difficile de déterminer l'époque à laquelle ces peuples se sont établis sur la côte; ils n'ont point contracté de mariages avec les Persans, les estimant bien au-dessous d'eux, qui sont orthodoxes et d'extraction

(1) Tom. II, pag. 137.

arabe. *Men Arab am*, je suis Arabe, est une vanterie dans leur bouche. Leurs droits à cette supériorité viennent apparemment de ce qu'ils vivent de dattes et de poisson salé; nourriture, au reste, qu'ils partagent avec leur bétail, mais surtout de l'indépendance dont ils jouissent dans une condition misérable et digne de pitié : ceci est seulement applicable aux peuples du Laristan.

La ressemblance frappante qu'il y a entre les Arabes de la côte et les ichtyophages d'Arrien n'échappa point aux observations de Niébuhr. Le fait est qu'ils ne diffèrent certainement point, dans leur genre de vie, des peuples que nous ont décrits les anciens; mais il seroit bien difficile de nous faire tomber d'accord que ce fussent les mêmes que les Grecs ont connus. Quant à la raison pourquoi ils sont *sunnites*, et non pas *chytes* comme les Persans dont ils auroient dû adopter les dogmes et suivre la marche dans les progrès faits depuis le mahométisme, c'est une difficulté que je ne puis point expliquer par la différence du langage, puisqu'ils parlent eux-mêmes la langue persane. La similitude de condition doit produire la similitude d'usages; et là où il ne se trouve que du poisson, il faut bien que le peuple soit ichtyophage.

On voit encore dans la rade de Bouchir les débris d'un vaisseau de Nadir-Chah, qui a été détruit par les marins qui le montoient. Ces gens, n'ayant point reçu leur solde depuis plus d'un an, trouvèrent que c'étoit le seul moyen de se débar-

rasser de leur service. Il y a deux rades à Bouchir, l'une intérieure, l'autre extérieure ; les vaisseaux un peu lourds ne peuvent point entrer dans la première, et la dernière est à environ cinq milles de la ville.

Les hauteurs de Halalah sont pour les marins des limites qui leur font connoître à quelle distance ils se trouvent de Bouchir. Je ne saurois dire pourquoi on appelle *Halalah*, ces montagnes dont le véritable nom est *Khormoudi*. Halalah est un pays plat au sud-est.

Il est étonnant que l'exact Niébuhr ait confondu ces deux lieux. En général, et sans vouloir rabaisser son mérite, je dirai que sa carte du golfe n'est pas toujours bien correcte. Khoer (ou Khor al-zyaréh) est un petit port à vingt milles de Bouchir, dont le nom a été diversement écrit par Thévenot et Niébuhr. Tout le long de la côte on peut s'approvisionner de mouton, de froment et de dattes, que les habitans tiennent cachés dans des retraites au milieu des rochers, pour les mettre à couvert des Atouby qui débarquent souvent, et détruisent ou enlèvent tout ce qu'ils découvrent.

Le cap Verdistan (Bardisten) est un autre point que tous les vaisseaux signalent en passant par le golfe. Il y a là des bas-fonds qui s'avancent très loin en mer, et c'est un grand hasard que vous passiez sans être accueilli par une forte brise. On fabrique en ce lieu une fort bonne espèce de toile dont les Arabes se servent beaucoup. Congon

(Kongoun) est une ville grande et populeuse, qui fait un commerce considérable dans le golfe et avec l'intérieur du pays (1). Il y a entre elle et Thayriéh, une autre ville de quelque importance, appelée Tombouk, et les villages de Chily (Câhylouéh), Burg et Inat.

En suivant la côte, vous venez à Aslo (Aslouéh); de là à Naban (Râs Nabend), où se trouve une assez grande ville et une large rivière. Les Portugais ont eu jadis un établissement en ce lieu (2); le golfe y commence à devenir plus étroit, et la vue est récréée par une foule d'îles et par la côte d'Arabie. Néanmoins cette côte offre peu d'objets qui méritent d'être indiqués : elle est presque toute rocailleuse, stérile, et bornée par des montagnes prodigieusement hautes.

On rencontre ensuite Chevou et l'île de Cheikh-Chayb, appelée par d'Anville, Bushead. Ila (Hilou) est un petit village en face d'Inderabia (Hinderâby). Chéikh Chayb est une des plus grandes îles habitées du golfe; il y vient assez de dattes pour sa consommation. Sur la côte, on trouve le village de *Nachelo* (Nakhylouéh), qui appartient au Cheikh de Cheikh-Chayb. De là vous voyez le Charrack (Tcharic), montagnes qui ont été une des anciennes limites de la Caramanie. De Keich (Keïs) vous découvrez quelquefois l'île de

(1) Les Portugais ont eu là un établissement considérable. Voyez Gemelli Caréri, Collection de Churchill.

(2) *Voyez* Ives.

Nobflure (Férour), et celle de Polior (Bel-Your). Surdy (Soury) est une autre île peu éloignée, presque à l'est de Férour, et qu'on prendroit, au premier coup d'œil, pour un vaisseau à deux mâts. De Tcharic à Kanc vous trouverez les villes de Hachineh (le Mogo de Niébuhr), de Mola-Chibas et de Lundjeh, qui ne sont peuplées que de pêcheurs. Elles dépendent de la tribu des Beny-Ali.

Les mots persans *Nabjou* (*Namyoueh*), et *Tomb* (1), détruisent malheureusement l'hypothèse du docteur Vincent touchant les deux îles de ce nom (2). L'île qui suit est la plus étendue et la plus fertile de tout le golfe. Elle est appelée *Kichmy*, et par les Persans *Djezyréh-dirâz*; l'île longue, dont Niébuhr a formé le singulier nom de *Djex drar*. Cette île est vraiment fertile; ses raisins jouissent d'une grande célébrité. Elle contient, dit-on, près de trois cents villages. Hindjam, métamorphosée en Angar sur nos cartes, est une petite île, à une distance peu considérable d'*Hormouz*.

Ormus (*Hormouz*), si célèbre dans les fastes de l'histoire et de la poésie, est bien peu digne de tant de gloire; c'est un roc stérile, dépourvu d'eau. Gambaroun fournit une grande quantité de soufre dont l'iman de Mascate tire un revenu

---

(1) Niébuhr écrit *Tunb*. Cette orthographe est correcte; mais le *n* devant un *b* se prononce *m* en persan.

(2) Voyage de Néarque, pag. 380.

considérable. L'auteur du *Chah-Abbas-Nâmeh* s'étend avec complaisance sur les victoires remportées par son souverain sur les infidèles Portugais, mais oublie de rendre justice à l'assistance des infidèles Anglais. Je n'ai rien appris de positif touchant le nom des *Coins* (1) : quelques-uns les nomment *Banât*, ou les Sœurs; d'autres les appellent, sans dénomination particulière, les rocs de Salameh, près du cap Massendom.

Je rendrai compte ici d'un singulier usage observé par les Indiens qui doublent le cap Massendom. Pour se rendre la divinité du lieu propice, ils construisent un petit navire, avec les mâts, les voiles, etc., le remplissent d'une petite quantité de chaque chose qu'ils ont à bord, et le lancent ensuite à la mer avec certaines cérémonies; or, si le petit navire arrive à terre sans avarie, ils en concluent que leurs prières pour un heureux voyage ont été exaucées. *Les rochers passent pour ressembler à ceux de Mascate.*

Le dernier indice des marins, est le roc Bombarek, sur les côtes de Perse, appelé *Cohumbaregh* par Niébuhr, ce qui signifie, selon lui, sable mouvant; mais son nom de *Kohi-Moubarek* n'admet point d'autre interprétation que le *Rocher*

---

(1) C'est ainsi que les Anglais nomment deux petites îles à l'entrée du golfe, appelées par les naturels *Benathâ* et *Salaméh*. On dit que le nom de cette dernière île vient de ce que les Mahométans qui reviennent de l'Inde disent le salam ou salut lorsqu'ils la touchent. T.

béni. Ce roc est fort singulièrement percé d'un trou au milieu : quoiqu'à trois milles dans les terres, on le prendroit de loin pour une île. Le cap Djask (Djac) est un promontoire à l'est, entouré de brisans, dont je me suis assez approché pour les distinguer. Il y a sur un prince de Djask une histoire assez remplie d'incidens pour l'arranger en nouvelle (1).

Avant de quitter le golfe, je parlerai du célèbre rivage aux perles, qui s'étend parallèlement aux côtes d'Arabie, depuis le 56e jusqu'au 48e degré de longitude E. Les perles qu'on y pêche sont très estimées pour leur rondeur et leur blancheur. Ce dernier avantage peut venir de ce qu'on ouvre les huîtres immédiatement, au lieu de les laisser se putréfier, comme on fait dans le golfe de Manar. On voit sur la côte, presqu'en toute saison, environ deux cents grands bateaux qui sont employés à cette pêche pendant quatre mois. Les perles recueillies par chacun sont également partagées entre le patron, les plongeurs et le marchand qui les salarie.

---

(1) Tavernier passe pour un de nos meilleurs voyageurs : j'ai eu peu d'occasions de vérifier son exactitude; lorsque je l'ai fait, je l'ai trouvée en défaut. Son Histoire de *Hyderabab* est d'une honteuse imperfection ; de la rivière de *Mouça* il fait celle de *Kistna*. Il met Jaguernaut sur le Gange, etc. Cette histoire de *Hyderabab* et de ses rois doit avoir été composée de mémoire ; et je m'estime heureux qu'un voyageur contemporain n'ait pas émis une opinion plus favorable sur Tavernier. Voyez *Churchill's* Col. t. IV, pag. 138 et 194. Il étoit enfin très peu versé dans la langue persane.

Nous arrivâmes le premier novembre à Mascate, et nous y trouvâmes la chaleur très insupportable, même à cette époque. La ville est située au fond d'une baie, au pied d'une chaîne de hautes montagnes, et est la capitale de l'imam de ce nom. Les Persans l'ont perdue au temps de l'infortuné *Myr Hocein* (1). L'imam est beaucoup plus puissant qu'aucun des chefs sur la côte, et a plusieurs navires d'un port considérable. Près de Mascate il y a une autre ville appelée *Matra*, qu'on lui trouve préférable.

Les bazars de Mascate sont vilains, sales et infectés par l'odeur du poisson que le pauvre peuple partage avec son bétail. Les noyaux de dattes sont aussi un objet de grande consommation pour lui. On dit qu'au-dessus des montagnes le pays est frais, agréable, et qu'il produit un peu de fruit. Je ne puis donner une idée plus juste du cas que l'on fait de ces fruits, qu'en rapportant qu'on les enferme sous clef ou qu'on les porte dans son sein (2).

Mascate tire presque toutes ses denrées de l'Inde; si nous jugions à propos de fermer nos ports à l'imam, sa capitale ne seroit bientôt plus qu'une habitation de pêcheurs.

L'imam a un frère aîné qu'il tient en sujétion, quoiqu'il jouisse d'une liberté apparente, et soit

---

(1) Elle a aussi appartenu jadis aux Portugais; mais leur cruauté pieuse, mais leur sainte perfidie ayant fait soulever les habitans contre eux, ils ont été contraints d'abandonner la place.

(2) Il y vient d'excellentes grenades.

gouverneur d'un district. Le prince régnant n'est appelé que sultan, l'autre titre appartenant à ce frère.

La côte du Mekran, en face de Mascate, est rocailleuse, inhospitalière, déserte et semée de quelques touffes de palmiers; son aspect ne doit en rien différer de celui des rivages de l'Arabie et de la Perse. L'opinion que les Arabes ont du pays suffira pour le faire connoître. Il fut envahi sous le califat d'Omar, par Abd-Allah, et soumis aussitôt à la puissance musulmane; mais peu après Omar en retira ses troupes sur les rapports défavorables qu'Abd-Allah lui fit de cette contrée, et l'entière conquête du Mekran fut bandonnée.

J'ai été assez heureux, dans mes deux navigations du golfe Persique, pour avoir toujours avec moi le Voyage de Néarque du docteur Vincent. Sans la vanité de croire que mon témoignage, en faveur de l'exactitude de sa description des côtes du Mekran et de la Perse, et de la correction avec laquelle elles sont dessinées, puisse ajouter à la juste célébrité de son ouvrage, je me ferois un crime de ne pas la leur donner. Regrettons seulement que le plan de l'ouvrage n'ait point permis de dresser les cartes sur une plus grande échelle.

En se dirigeant dans le port de Bombay, du côté de l'occident, on est dans les sondes à trois degrés du rivage. C'est ce que vous connoissez, en observant beaucoup de serpens dont la taille

varie à mesure que vous approchez de la côte. Nous arrivâmes le 15 à Bombay, et je sentis vivement le bonheur de me retrouver dans le sein d'une société hospitalière et policée.

CHAPITRE XXXVI.

Langue Persane.

Il y auroit une telle présomption à prétendre donner une connoissance exacte du persan, que je m'abstiendrois d'en rien dire, sans la nécessité absolue de toucher quelques mots de ce sujet.

La langue persane, telle qu'on la parle aujourd'hui, n'est point d'une antiquité fort reculée. Nizamy, Sady et Hafiz, qui vécurent dans les 12, 13 et 14e siècles, peuvent être considérés comme les auteurs principaux qui, en la perfectionnant, l'ont portée au degré de politesse et d'harmonie qui la distingue maintenant. Avant eux on employoit un très petit nombre de mots arabes, et le langage, quoique plus pur, manquoit de grâce et d'un grand nombre de beautés. Quoi de plus dur que les odes de Khacany, comparées aux odes de Hafiz! Ferdoucy peut-être fait une exception remarquable ; mais le Chah-Nâmeh même peut-il soutenir la comparaison de l'harmonie mélodieuse du Masnawy, de Yousouf et Zuleïkha par Djâmy, ou de Leïla et Medjnoun de Hatéfi?

Il est digne de remarque que nous ne savons que mépriser les choses que nous n'entendons

point, et porter aux nues celles que nous sommes parvenus difficilement à connoître. Dans toutes les notions données du persan, cette langue est ou méprisée à l'excès, ou louée avec extravagance. Sir William Jones observe que les sonnets persans sont aussi propres à l'harmonie musicale qu'aucun air de Métastase. L'étonnante douceur des épithètes composées, et la rencontre fréquente des consonnances, charment l'oreille, quoique bien souvent elles ne disent rien à l'imagination. Toutes les pensées y sont susceptibles d'une expression facile et harmonieuse; car il y a vraiment une très petite différence entre le langage du paysan et les discours du lettré. On a comparé le persan à l'italien pour la mollesse et l'harmonie; il rivalise avec le français dans le dialogue.

Tout peuple a ses mauvais auteurs, et les persans ne sont rien moins qu'exempts de cette disgrâce; telle est peut-être une des causes principales du mépris et des éloges outrés qu'on a versés à pleines mains sur la langue persane : ses admirateurs ont été aveugles sur ses défauts, ses ennemis sourds aux ravissemens de leurs enthousiastes adversaires.

Les Persans ne se glorifient que d'un petit nombre d'auteurs célèbres dont ils goûtent la lecture, et dont le mérite reçoit un nouveau lustre des défauts et de l'obscurité de leurs contemporains. Ils sont souvent dignes de notre admiration par la hardiesse de leurs métaphores.

Quelques-uns de leurs vers ne cadrent point avec les principes de notre critique ; mais il y auroit de l'injustice à juger du mérite des langues orientales par leur différence comparative avec les nôtres. Il faut accorder quelque chose au goût des autres, si nous voulons faire des progrès dans les langues étrangères (1).

Si l'on considère que, dans la disette presqu'universelle de la littérature, lorsque le peu de livres échappés aux mains sauvages des Sarrazins eût péri dans le naufrage complet des lettres grecques et romaines, les Persans possédoient des écrivains d'une réputation égale à leur génie, nous ne pourrons nier que ce ne soit à la Perse et à l'Arabie, que nous devions les connoissances que nous avons acquises depuis. Notre goût a donc eu différens modèles pour se former, et peut-être méprisâmes-nous à cette époque, les beautés que nous admirons maintenant (2). Heureusement nous avons échappé à ce malheur.

On peut arguer encore, en faveur des Persans, qu'à l'époque où la littérature étoit exilée du monde occidental, où nos bons ancêtres consacroient leur vie aux ridicules croisades, et à

(1) J'ai ouï parler d'une personne qui tourna son maître en ridicule, parce qu'il ne comprenoit pas ce que c'étoit qu'une conjonction disjonctive. Un autre abandonna l'étude du persan, parce qu'en cette langue le mot *khorden*, manger, est aussi employé pour le verbe *prendre*, dans cette phrase : prendre l'air.

(2) Les règles du goût et de la critique passent pour immuables; cependant on ne voit point deux auteurs qui ne diffèrent fréquemment.

tempérer la rigueur des bulles fulminées contre eux, les savans et les hommes de génie étoient protégés et récompensés par les souverains de l'Asie. Ferdoucy écrivoit lorsque nos barons ne savoient point signer. Mais le soleil de la littérature orientale s'est couché pour jamais, lorsque celui qui éclaire l'occident d'une lumière toujours croissante a percé sur notre horizon.

Avant de terminer nos observations, il convient de dire la différence qui existe entre le persan parlé dans l'Inde, et le persan parlé en Perse. Souvent la prononciation n'a que fort peu de ressemblance ; quelquefois elle diffère totalement ; ainsi un Indien est exposé à de grands embarras, et fait de fréquentes méprises. Un étranger qui prononceroit l'anglais comme il est écrit, ne commettroit point d'erreurs plus plaisantes. Dans la crainte que cette opinion ne soit pas généralement adoptée, je crois devoir m'appuyer de quelques exemples : *negoftemet bidihich. Ne vous ai-je pas dit de le lui donner?* Un Indien diroit : *men négoftem bichuma keh ôrâ bedehyd?* se servant d'une phrase de huit mots au lieu d'une de trois. Le langage des Persans est d'un laconisme admirable ; le persan parlé dans l'Inde, d'une prolixité ridicule. En Perse, il a de la douceur et de la légèreté ; dans l'Inde, il est dur et sans agrémens. La lettre *é*, et la lettre *â* long, s'y prononcent *i* et *oû*. La différence de physionomie que leur rencontre dans presque tous les mots donne à l'harmonie des phrases, est vraiment étonnante.

CHAPITRE XXXVII.

Prose Persane.

Les remarques que je viens de faire sur la langue persane n'ont eu presque rapport qu'à ses beautés; il convient maintenant de noter plusieurs de ses défauts, ou plutôt des défauts des auteurs persans.

En Perse, la réputation d'un grand écrivain est très souvent établie sur l'affectation de son style et l'absurdité de ses métaphores. Il écrit pour être admiré, et non pour qu'on le comprenne; et jamais il ne néglige un mot qui donne la cadence à sa sentence, bien que ce mot choque le sens et la raison (1).

Jadis on donnoit le surnom d'Asiatique à tout ce qui sembloit faux et extravagant; maintenant même, je ne vois pas de raison pour attaquer la justesse de cette épithète. Cette remarque s'applique plus particulièrement aux ouvrages en prose; car, par une inconcevable singularité, c'est là où la surabondance d'imagination seroit le plus excusable, que les Persans donnent le moins d'exer-

(1) Un écolier persan est exempt de cela. Je ne puis me faire entendre qu'en donnant la phrase suivante, où le style des compositions persanes est imité : « Votre déclaration excite mon admi- » ration et constitue mon plus grand plaisir. »

cice à leur génie. Ainsi leur prose est bien autrement difficile que leur poésie.

Un autre inconvénient est la disette d'ouvrages de goût et de critique. Les Persans qui ne discutent que sur des points de religion, n'ont point la faculté de remédier aux abus qu'on leur reproche, et ne peuvent repousser les innovations que chaque auteur juge à propos de se permettre dans le langage (1).

Ils écrivent l'histoire avec beaucoup d'enflure. Des historiens qui ont vécu à la cour et sous la protection des princes dont ils célébroient les faits, peuvent bien être soupçonnés d'avoir sacrifié l'indépendance de l'histoire à la reconnoissance ou à la crainte.

Le style des écrivains les plus admirés est verbeux et boursoufflé; l'esprit est fatigué de mots et d'épithètes, et vous rencontrerez presque toujours plusieurs pointes, ou des images monstrueuses, avant d'arriver à un fait.

Les Persans ne font point une étude de l'histoire; c'est pourquoi leurs récits sont pleins de faits ridicules et de fables extravagantes.

Je leur connois peu de livres sur la biographie. Je n'ai entendu parler d'aucun autre que du *Tezkeret-el-Chouara*, ou *Vie des poëtes*, par *Daulet Chah*, et de l'*Atech-Keda*, production très moderne sur le même sujet. Ces deux ouvrages

(1) Les remarques de Djamy sur le Mesnawy-Chérif méritent d'être mentionnées.

ne contiennent guère que l'époque de la vie et de la mort de chaque poëte, avec quelques extraits de ses meilleurs ouvrages.

Sous quelque jour que l'on considère les ouvrages en prose des Persans, nous ne pouvons que conclure que si toutes les nations ont de mauvais auteurs, toutes aussi en comptent de célèbres. Cependant il faut avouer, malgré toute la prédilection que nous puissions avoir pour la langue persane, que le nombre des premiers l'emporte infiniment sur l'autre.

CHAPITRE XXX.

Poésie.

On accuse les Persans d'une bassesse servile ; un esprit d'abjection défigure, dit-on, leurs ouvrages les plus célèbres. Je n'entreprendrai point de les disculper entièrement ; mais je crois pouvoir remarquer que leurs panégyriques n'excèdent pas toujours les bornes de la flatterie des auteurs européens ?

Par exemple, Horace, souvent louangeur adroit et délicat, n'égale-t-il pas dans ces vers tout ce qu'on peut reprocher de bassesse à l'adulation persane ?

> Cœlo tonantem credidimus Jovem
> Regnare ; præsens Divus habebitur
> Augustus, adjectis Britannis
> Imperio, gravibusque Persis.
> Lib. III. 5.

> Jupiter règne aux cieux : croyez-en son tonnerre !
> Mais qu'Auguste, à son tour, soit un dieu parmi vous.
> Son bras nous a soumis aux bornes de la terre
> Les farouches Bretons et les Parthes jaloux.
> *Traduct. de M.* DE VANDERBOURG.

> Te Cantaber non antè domabilis,
> Medusque, et Indus, te profugus Scythes

Miratur, ô tutela præsens
Italiæ, dominæque Romæ :
Te, fontium qui celat origines
Nilusque, et Ister, te rapidus Tigris,
Te belluosus qui remotis
Obstrepit Oceanus Britannis,
Te non, etc., etc., etc.

Lib. IV, 14.

Devant toi s'est courbé le Cantabre sauvage ;
Le Mède, l'Indien, le Scythe admire en toi
Le héros qui, par son courage,
Protège les Latins, défend le peuple-roi :
Le Nil coule pour toi de sa source ignorée,
Et le Tigre et l'Ister reconnoissent tes lois ;
D'une mer aux monstres livrée,
Le bruit même aux Bretons laisse entendre ta voix.

Virgile va plus loin ; il prête au même prince des vertus qu'on le sait n'avoir jamais possédées.

Hujus in adventum jam nunc et Caspia regna
Responsis horrent divum ; et Mœtia tellus
Et septem gemini turbant trepida ostia Nili,
Nec verò Alcides, tantum telluris obivit, etc.

Æneid. Lib. VI.

Déjà de l'avenir perçant la nuit profonde,
Les oracles sacrés le promettent au monde ;
Déjà les froides mers des peuples Caspiens,
Et les vastes marais des champs méotiens,
Et le Nil aux sept bras dont l'Egypte se vante,
Au bruit de ce grand nom frémissent d'épouvante.
Non, Hercule vainqueur de ses fameux rivaux,
Dont la terre vengée admire les travaux, etc.

Traduction de l'abbé DELILLE.

Ovide, rappelant à Auguste les louanges qu'il lui a données, dit :

Quî referam libros, illos quoque, crimina nostra
Mille locis plenos nominis esse tui ?
Inspice majus opus, quod adhuc sine fine reliqui
In non credendos corpora versa modos :
Invenies vestri præconia nominis illic :
Invenies animi pignora multa mei.

Tristium, lib. II.

« Ces mêmes écrits que vous condamnez comme » des crimes, ces écrits sont pleins de votre nom » et de votre gloire. Jetez les yeux sur ce plus grand » de mes ouvrages, et qui n'est point fini, c'est » celui qui raconte ces changemens merveilleux » qui se sont faits autrefois de quelques corps mé- » tamorphosés en d'autres, vous y trouverez votre » nom célébré en plus d'un endroit, et des marques » sincères de mon parfait dévouement pour vous. »

Traduct. de PONCELIN.

Mais où trouver, en persan, des louanges plus déhontées que celles de Stace, accumulées dans ce passage ?

Tuque, ô Latiæ decus, addite famæ
Quem nova maturi subeuntem exorsa parentis
Æternum sibi Roma cupit : licet arctios omnes
Limes agat stellas, et te plaga lucida cœli
Pleïadum, Boreæque, et hiulci fulminis expers
Sollicitet ; licet ignipedum frænator equorum
Ipse tuis altè radiantem crinibus arcum
Imprimat, aut magni tibi cedat Jupiter æquâ
Parte poli ; maneas hominum contentus habenis
Undarum terræque potens, et sidera dones.

Lib. I.

« Vous que les dieux nous ont accordé pour

» ajouter un nouveau lustre à cet empire; Rome
» en vous voyant, à votre aurore, seconder digne-
» ment les entreprises de votre auguste père, Rome
» seroit au comble de ses vœux, si elle pouvoit se
» flatter de vous posséder éternellement. Les étoiles
» se presseront sans doute pour vous faire place au
» milieu d'elles. Cette région élevée, lumineuse,
» hors des atteintes des orages, des vents, de la
» foudre, vous prépare un trône au-dessus des
» astres; mais, soit que le dieu qui régit les chevaux
» enflammés, veuille décorer votre tête d'un cercle
» de lumière, soit que Jupiter consente à partager
» avec vous l'empire du ciel, ô César, contentez-
» vous de commander à l'univers, d'étonner les mers
» et la terre de la grandeur de votre puissance! laissez
» aux dieux l'orgueil de régner sur l'Olympe. Un
» temps viendra où ma muse plus hardie méritera de
» se ceindre de lauriers en chantant vos exploits. »

Traduct. de l'abbé DE CORMILIOLLE.

Il n'y a pas jusqu'à Shakespeare qui n'offre sa muse, s'abaissant jusqu'à la flatterie; cependant, qui l'accusera d'être un écrivain servile? Il attribue à la reine Elisabeth une qualité dont elle n'a jamais été douée, ou qui du moins étoit très équivoque en elle. En ajoutant quelques vers, il y célèbre depuis, la gloire du règne de Jacques, après l'avènement de ce prince au trône britannique.

Let me speak, sir,
(For Heaven now bids me), and the word I utter
Let none think flattery, for they'll find them truth.

This royal infant (Heaven still move about her !)
Tho' in the cradle , yet now promises
Upon this land a thousand thousand blessings ,
Which time shall bring to ripeness. She shall be
A pattern to all living princes withher ,
And all that shall succeed. Sheba was never
So covetous of wisdom and fair virtue
Than this blest soul shall be. All princely graces
That mould up such a mighty piece as this ,
With all the virtues that attend the good ,
Shall still be doubled on her, Thruth shall nurse her ;
Holy and heavenly thoughts still counsel her:
She shall be loved and feared : Her own shall bless her ;
Her foes shake like a field of beaten corn ,
And hang their heads with sorrow: Good grows with her,
In her days every man shall eat in safety ,
Under his own vine , what he plants, and sing
The merry songs of peace to all his neighbours.
God shall be truly known ; and those about her ,
From her shall read the perfect ways of honour ,
And by those claim their greatness , not by blood.
[Nor shall this peace sleep with her ; but as when
The bird of wonder dies , the maiden phœnix,
Her ashes new create another heir,
As great in admiration as herself;
So shall she leave her blessedness to one
(When Heaven shall call her to the cloud of darkness ,)
Who , from the sacred ashes or her honour ,
Shall , star-like , rise as great in fame as she was ,
And so stand fixed. Peace , plenty, love , truth, terror ,
That were the servants to this chosen infant ,
Shall then be his, and , like a vine , grow to him:
Wherever the bright sun of Heaven shall shine ,
His honour . and the greatness of his name
Shall be , and make new nations. He shall flourish ;
And , like a mountain cedar , reach his branches
To all the plains about him ; our children's children
Shall see this, and bless Heaven.] *

---

(1) Les vers entre les [ ] passent pour avoir été ajoutés.
Malone's Shakespeare , vol. I , p. 358.

She shall be, to the happiness of England,
An aged princess; many days shall see her,
And yet no day without a day to crown it.
Would I had known no more! But she must die!
She must! the saints must have her yet a virgin;
A most unspotted lily shall she pass
Tho th' ground, and all the world shall mourn her.

Henry VIII.

« Sire, permettez-moi de parler, car c'est le ciel » qui me le commande, et qui m'inspire en ce mo- » ment; et que personne ne prenne pour flatterie » les paroles que je vais prononcer : l'événement en » justifiera la vérité. — Ce royal enfant (que le ciel » veille toujours autour d'elle), quoiqu'encore au » berceau, promet déjà à cette île mille et mille fruits » heureux, que le temps amènera à leur maturité. » Elle sera (mais il est peu d'hommes vivans aujour- » d'hui qui verront ces temps fortunés) un modèle » pour tous les princes ses contemporains, et pour » ceux qui leur succèderont. Jamais l'illustre Saba » ne rechercha avec tant d'ardeur la sagesse et l'ai- » mable vertu, que le fera cette âme innocente et » pure. Toutes les grâces souveraines qui concourent » à former un être aussi auguste, avec toutes les ver- » tus que suivent les bons princes, seront doublées » dans sa personne. Elle sera nourrie et formée par » la vérité; les saintes et célestes pensées seront le » conseil qui l'inspirera : elle sera chérie et redoutée : » son peuple la bénira : ses ennemis trembleront de- » vant elle, comme un champ d'épis battus, et pen- » cheront leurs têtes humiliées dans la terreur. Le » bien va croître et prospérer avec elle : sous son

» règne tout homme recueillera et mangera en sû-
» reté, sous l'ombrage des vignes, les fruits qu'il aura
» plantés, et chantera des cantiques de paix et d'al-
» légresse à tous ses voisins. Dieu sera connu et adoré
» par un culte épuré; et ceux qui formeront sa cour
» apprendront d'elle la route de la perfection et de
» l'honneur; ils placeront dans l'honneur leur véri-
» table grandeur, et non dans la noblesse du sang et
» des aïeux. — Et cette paix fortunée ne s'éteindra
» point avec elle. Mais ainsi que l'oiseau merveilleux,
» le phénix toujours vierge, lorsqu'il expire, laisse
» à ses cendres le pouvoir de créer un autre héri-
» tier, aussi beau, aussi admirable que lui; de
» même lorsqu'il plaira au ciel de l'appeler à lui de
» cette vallée de ténèbres, elle transmettra ses dons
» et son bonheur à un héritier qui, renaissant des
» cendres de sa gloire, s'élèvera comme un astre nou-
» veau, et se fixera dans la même sphère, répandant
» au loin une renommée égale à la sienne. La paix,
» l'abondance, l'amour, la vérité et le respect qui
» auront été les ministres de cet enfant chéri, se pla-
» ceront auprès de son héritier, et s'attacheront à son
» trône comme une vigne à l'ormeau. La gloire et la
» renommée de son nom se répandront au loin et
» fondront de nouvelles nations, partout où le bril-
» lant soleil porte sa lumière. Il fleurira, et comme
» un cèdre des montagnes, il étendra ses rameaux
» sur toutes les plaines d'alentour. Les enfans de nos
» enfans verront cet heritier, béniront le ciel dans
» leur cœur. Elle sera, pour le bonheur de l'Angle-
» terre, une princesse riche en années: une multi-

» tude de jours la verront régner; et il ne s'en
» écoulera pas un seul qui ne soit couronné par
» quelque action mémorable ou vertueuse. Hélas!
» plût à Dieu que ma prévoyance ne pénétrât pas
» plus loin dans le sombre avenir! Mais elle doit
» mourir, il le faut; il faut que les anges la pos-
» sèdent à leur tour. Cependant alors même, tou-
» jours vierge, elle passera sur la terre comme un
» lis pur et sans tache, et l'univers sera dans le
» deuil. » *Traduct. de* LE TOURNEUR.

Il seroit inutile de s'appesantir sur les panégyriques de Dryden, de plusieurs autres poètes, des poètes lauréats, etc.

La seule différence qu'il y ait entre ces hommes illustres et les écrivains de l'Orient, c'est que ceux-ci n'ont point le discernement des autres, et qu'ils manquent absolument de cette délicatesse de tournures qui fait pardonner aux poètes occidentaux ce que l'on condamne en eux sans appel.

C'est ainsi que jamais ils ne se donnent la peine de peser la justesse de leurs épithètes. Il paroît aussi qu'ils ne se font aucun scrupule de célébrer la conquête de pays dans lesquels leurs héros n'ont jamais mis le pied, sorte d'adulation autorisée par l'exemple des Romains. Souvent encore ils élèvent aux nues la bravoure des plus insignes poltrons. Mais souvenons-nous que leurs vers sont de purs panégyriques. Que peut faire le poète qui, ayant un sujet indigne à traiter, est néanmoins obligé de remplir sa tâche?

Hafez et Sady ont célébré les vertus de leur souverain; cependant ils n'ont franchi ni l'un ni l'autre les bornes que l'estime de soi-même doit mettre aux louanges du panégyriste. On ne sauroit rien trouver dans leurs œuvres qui égale en force les louanges données par Virgile et par Horace.

Nous sommes familiarisés avec l'apothéose des empereurs romains; cependant l'encens des dieux offert aux dépouilles d'un mortel ne devroit-il pas sembler, même aux Persans, le comble de l'adulation humaine?

Les Persans ont un cercle d'épithètes qu'ils emploient indistinctement dans l'occasion; mais c'est toujours dans la prose qu'ils se permettent sans mesure ce genre de licence.

La littérature d'un peuple, quel qu'il soit, est un sujet trop vaste pour qu'on puisse le traiter avec quelques détails, dans un ouvrage du genre de celui-ci; et je n'hésiterai point à avouer mon insuffisance à remplir cette tâche. Je renvoie le lecteur instruit aux Commentaires de sir W. Jones, seul ouvrage dans lequel on puisse puiser des notions exactes et complètes du langage et de la littérature des Persans.

Ferdousi.

Le monument le plus singulier de la littérature persane est sans doute le *Schanaméh*, du poète Ferdousi. Cet ouvrage contient soixante mille distiques, et jouit d'une estime accordée vraisemblablement à son étendue, autant qu'à son mérite intrinsèque. Il a été composé sous les auspices de Mah-

moud, sultan de Gazna, qui, excepté dans sa conduite avec l'auteur, s'est toujours montré le protecteur libéral des gens des lettres.

Ferdousi vivoit heureusement pour lui à une époque où les sciences et le talent étoient généralement encouragés. Lorsque l'inimitié de son souverain offensé le poursuivit, il trouva sans peine secours, asile et protection.

Je ne répéterai point ici l'histoire si connue de ce poète célèbre. Son immortelle production a survécu à plus de huit siècles dans une contrée peu renommée par le cas qu'elle fait des ouvrages d'esprit. Le patron du poète est connu par sa cruauté, immortalisé par son infamie, tandis que la réputation de ce monument de l'imagination et du génie, repose sur des bases aussi solides que nobles. Les rois ont succédé aux rois; les dynasties se sont élevées sur la ruine des dynasties; les ouvrages de la puissance monarchique ont tombé sous les ravages du temps; mais Ferdousi vit, jeune encore, dans le souvenir de l'Orient: sa renommée demeure inaccessible aux atteintes du temps. Depuis, la langue a changé de physionomie, et cependant ses successeurs lui ont constamment emprunté des beautés. Il n'y a qu'une opinion touchant son mérite, parmi les poètes orientaux qui l'exaltent avec une candeur propre à rendre leur jugement digne de foi; mais parce qu'il n'a point été égalé dans l'Orient, nous sommes loin de le placer sur la ligne du plus excellent poète de l'Occident, ni de dire même qu'il en approche. La comparaison est trop

forte, et j'avoue que je pardonnerois plus volontiers aux Zoïles de Ferdousi, qu'aux Zoïles même de Virgile ou de Milton.

C'est improprement, selon moi, qu'on a donné le nom de poëme épique au *Schanaméh*, et que sir W. Jones l'appelle une suite de poëmes épiques.

Il renferme une période de 3,700 ans. Quoique les critiques n'ayent point assigné la durée d'action de l'épopée, il ne paroît pas qu'elle puisse s'étendre aussi loin; c'est d'ailleurs plutôt un poëme historique, comme la Pharsale de Lucain, qu'un poëme épique, comme l'Enéide et l'Iliade. On peut le définir un poëme historique animé par les créations de la fable.

Il ne semble pas que le poète ait voulu le faire tourner au profit de la morale, ni qu'il ait eu en vue autre chose que d'embellir des faits qui étoient venus jusqu'à lui par tradition, ou qu'il avoit trouvés dans les légendes des Guèbres. Les récits sont embrouillés et confus, et ne peuvent être compris que par la connoissance antérieure du corps de l'ouvrage. Les épisodes sont intercallés dans les épisodes. La paix et la guerre se succèdent : les siècles s'écoulent sans que le poëme éprouve aucun changement dans sa conduite. Le même prince continue de résister aux armes des Persans; le même héros conduit ces derniers à la gloire. Il a fallu supposer la succession de deux Afrasiab et de deux Roustam pour diminuer l'embarras et la confusion de la fable entière. Le caractère de Nestor produit les plus grands résultats; son éloquence, l'expérience que ses longues années lui ont acquises, lui

donnent le pouvoir admirable d'apaiser les dissensions d'un conseil divisé : mais à quoi le grand âge de Zâl et de Roustam est-il utile, puisqu'ils le partagent avec tout leur monde?

Le fond du poëme est une histoire de Perse, remplie des fables les plus étonnantes, et qui n'a pour autorité que de vieilles légendes qu'un certain Mansour Dakiki avoit, ainsi que Ferdousi même nous l'apprend, entrepris de mettre en vers. Ce poète ayant été assassiné, son ouvrage demeura imparfait.

Ferdousi entreprit alors son immense composition. Je ne saurois déterminer jusqu'à quel point il a profité du travail de son prédécesseur : mais étant tombé malade, et craignant que le *Schanaméh*, déjà fort avancé, ne demeurât imparfait comme l'ouvrage de *Dakiki*, il eut recours au célèbre poète Asédi, son maître, lequel composa quatre mille vers, qui ont été insérés dans le poëme. C'est le seul secours qu'on le sache avoir reçu; il ne porte aucune atteinte au mérite de l'invention.

Les poètes successeurs de Ferdousi lui ont beaucoup emprunté ; mais la source du *Schanaméh* a été singulièrement infectée. Il n'y a pas jusqu'à ses eaux primitives qui n'aient été souillées. Maintenant, il faut au moins trois exemplaires pour lire l'ouvrage avec soin et satisfaction; il n'y en a peut-être pas un qui ne contienne, ou plus ou moins, soixante mille distiques de l'original. La protection, l'amitié, l'admiration des princes contemporains, ont mis Ferdousi à couvert des vengeances de Mahmoud. Ferons-nous moins pour sa gloire ? Il

reste à notre siècle à le défendre *des mains barbares des copistes*, et à perpétuer la réputation du poète persan le plus célèbre, en imprimant son ouvrage sur les manuscrits les plus corrects.

[Le nom propre de Ferdousi, ou correctement Firdewsy, est Hassan, fils de Ishac. Il naquit à Thous, ou dans un village dépendant de cette ville, d'un père, qui, selon les uns, exerçoit le jardinage, et vivoit, selon les autres, du produit des terres qu'il faisoit valoir. Rien ne présente plus d'obscurités, plus de contradictions que la vie de cet homme célèbre, telle qu'elle est rapportée dans les auteurs persans. L'ambition de mériter les faveurs de Mahmoud-Sébéktegui, qui s'étoit déclaré le protecteur des hommes de mérite en tout genre, ou les vexations du gouverneur de Thous, le conduisirent à Gaznah. Ayant disputé d'esprit avec les trois poètes de la cour dans un entretien particulier, il remporta la palme, s'acquit leur estime; et ce triomphe fut l'origine de sa fortune, comme du malheur dont elle fut suivie. On l'introduisit auprès du sultan. Il lui présenta des échantillons de son talent, et mérita ses faveurs les plus particulières. Le sultan lui fit donner un logement dans son palais, assigner un traitement, et le chargea de mettre en vers l'histoire ancienne des rois de Perse; mais bientôt, soit par l'effet de la jalousie de ses rivaux, soit par le ressentiment d'un ministre, dont il avoit négligé de chanter les louanges, Ferdousi perdit toutes les faveurs du monarque; pour

s'en venger, il composa contre lui une satire violente, et sortit en secret de Gaznah. Après avoir long-temps erré, il revit sa patrie, où il vécut et mourut dans l'oubli, mais au moins dans la paix, en 411 de l'hég, 1020 de J.-C. On dit que, lorsque son corps sortoit de la ville de Thous, il fut rencontré par un envoyé du sultan, chargé de riches présens, et du diplôme qui réintégroit le poète dans tous ses droits. T.]

Hafez.

Le style de Hafez diffère tellement de tous les autres, qu'il m'a semblé mériter des remarques particulières. Je ne dirai rien de sa vie, déjà donnée par tous les écrivains qui ont parlé de la poésie persane.

On a comparé les odes de Hafez aux odes d'Anacréon et aux odes lyriques d'Horace. Je trouve qu'elles se rapprochent plus de celles du poète latin que du poète grec.

La singularité des odes de Hafez leur ôte presque toute affinité avec les productions de ses prédécesseurs. Sady est roide et gêné dans ses ouvrages de ce genre, Hafez simple et sans affectation. On trouve souvent en lui une énergie, un sublime qu'on chercheroit en vain dans les autres poètes les plus célèbres de sa nation. Il y a des beautés admirables dans ses transitions rapides de l'éloge du vin et de l'amour, aux réflexions sur l'instabilité des

jouissances de la terre ; et c'est en cela qu'il se rapproche beaucoup du poète latin.

Dans l'impuissance de rendre à Hafez toute la justice qui lui est due, je renverrai mon lecteur à l'opinion de sir W. Jones, sur l'impossibilité de rendre l'esprit d'un auteur par la simple traduction.

« Comme les auteurs orientaux, dit-il, ne peuvent que perdre dans la traduction, il se peut qu'on trouvera outrés les éloges qui leur sont donnés..... Mais que ceux qui pensent ainsi prennent la peine de traduire littéralement les ouvrages d'Horace, d'Anacréon et de Sapho, et ils ne seront plus choqués de ce qui leur aura paru froid dans quelques strophes de ces odes ou chansons persanes. On peut dire à ce propos avec Michel de Cervantes : « Celui qui prétendroit » juger de quelque poëme que ce fût, dans une tra- » duction littérale, pourroit aussi raisonnablement » espérer de trouver sur les restes d'une tapisserie » les figures qu'elle représente dans toute leur déli- » catesse et leur splendeur (1). »

(Scott Waring examine ensuite la poésie mystique ou prétendue telle, c'est-à-dire, des odes sur le vin, sur l'amour, odes très-libres, souvent même on ne peut plus indécentes, dans lesquelles la superstition, l'ignorance et le ridicule cherchent, trouvent et admirent un sens caché, les règles d'une morale pure, l'expression d'une foi fervente

(1) Vol. V, pag. 472.

qu'eux seuls y pouvoient trouver. En prêtant, comme ils font, un sens mystique aux expressions les plus libres, aux tableaux les plus licencieux, aux maximes les plus immorales, il n'y a pas jusqu'à l'Arétin dont on ne peut faire un auteur inspiré, un moraliste, un écrivain dévot.

L'auteur entre ensuite dans quelques détails sur le *ghazel* des Persans, c'est-à-dire sur leur ode ou sonnet. Cette matière n'étant guère à la portée que des orientalistes, et les orientalistes sachant tous l'anglais, ils pourront lire ce chapitre dans l'original. Les citations nombreuses dont il est rempli figureroient d'ailleurs assez mal dans un extrait dont le but unique est de donner quelques notions du génie de la poésie persane et des hommes les plus célèbres qui l'ont immortalisée.

Du Masnawy.

Ce genre est peut-être ce que la poésie persane a de plus agréable. C'est une espèce de poëme épique ordinairement sur l'amour ou sur les plaisirs du printemps; sa versification marche affranchie des règles sévères de l'ode, et la liaison naturelle des parties exclut les transitions heurtées que cet autre genre de poëme rend si souvent inévitables.

Les *Masnawys* de Nyzamy, de Djamy et de Hâtéfi l'emportent sur tous ceux des autres poëtes. C'est dommage que ce Djamy, avec un talent aussi prononcé, se soit, dans la suite, occupé à

écrire des traités de théologie et des contes ridicules sur l'amour divin.

Le *Masnawy* de Djamy est intitulé *Joseph et Zuilkha.* C'est l'histoire des amours de Joseph et de la femme de Putiphar, d'après la tradition du Coran, et embellie par l'imagination du poète. *Medjoun* et *Leyla* de Hâtéfi n'est pas moins digne de notre attention (1), et les *Amours de Chyryn et de Khosrou* sont aussi connus dans l'Orient, que la grandeur, la prospérité et l'apostasie de ce même Khosrou, *fils et allié* de l'empereur Maurice, ont jadis été célèbres dans l'Occident.

Il y a plusieurs poëmes sur les mêmes sujets; les poètes, par un singulier esprit d'émulation, ont souvent refait l'ouvrage de leurs prédécesseurs sans rien changer au plan, aux détails, ni aux caractères.

Les *Masnawys* sur les charmes du printemps brillent d'un enthousiasme, d'une ivresse qu'on peut difficilement concevoir, à moins d'avoir vécu sous le ciel qui les inspire. En effet, combien cette saison n'est-elle point délicieuse dans une contrée qui, comme la Perse, est tour à tour

(1) L'auteur ne parle point du poëme de Djamy sur le même sujet. J'imiterai son silence. Qu'en auroit-il dit, qu'en dirois-je qui fit aussi bien connoître cette gracieuse production que la traduction, non moins gracieuse, qu'en a publiée M. de Chézy? J'y renvoie le lecteur. S'il n'est point versé dans les langues orientales, le pinceau frais, vif, plein de verve du traducteur français l'initiera au genre de beautés qui caractérise le poète persan. S'il est orientaliste, il a lu cette traduction, l'a jugée, lui rend justice, et j'en dirois moins qu'il n'en pense. T.

affligée de l'excès de la chaleur et du froid. C'est la saison où l'ame jouit de toutes ses facultés; c'est la saison de l'amour et des vers.

La poésie qui célèbre la nature, est, quoique parfois roide et remplie d'affectation, la plus agréable qu'on trouve chez les Persans, et Mirza-Mihr-Nasr occupe la place la plus distinguée parmi les chantres du printemps. Sady, Hafez et Djamy ont aussi consacré quelques odes à la gloire de cette délicieuse saison.

Kheyyam a écrit d'un style si libre, pour ne point dire si impie, que la vengeance des prêtres musulmans ne l'a point épargné. Cependant on est forcé d'admirer surtout ses vers en l'honneur de l'amour et du vin. C'étoit un ivrogne pour qui les contemporains, quelques soufys exceptés, n'ont professé aucune considération.

J'aurois pu m'étendre davantage sur les auteurs persans, en parlant des ouvrages de Khacâny, Saïb, Ourfy, et d'une infinité d'autres qu'on lit peu ou qu'on ne lit même point du tout. Mais je ne m'étois proposé que de faire connoître sommairement les auteurs qui jouissent actuellement d'une réputation non contestée.

Sous quelque jour que l'on considère la langue persane, il faut avouer qu'elle possède cette grâce et cette facilité d'expression à laquelle un si petit nombre de langues modernes puissent prétendre; on conviendra encore qu'en dépit de l'ignorance complète de la critique européenne, on doit au génie persan plusieurs ouvrages qui se

font lire avec un vrai plaisir. Je ne vois nullement pourquoi l'on querelleroit un auteur sur les moyens par lesquels il sait nous plaire. Dès que son intention est remplie, qu'avons-nous à opposer? En essayant nos jugemens sur ce principe, nous pourrons concevoir une opinion assez avantageuse de la langue persane et de ses productions; mais si nous persévérons à assujétir un idiome et une poétique étrangère aux règles de notre critique, le persan sera l'objet de nos mépris, et nous ne verrons que des écrivains pitoyables dans les génies dont la Perse s'honore.

EXTRAITS DE L'APPENDIX.

Je tire l'extrait suivant d'un mémoire fort intéressant, lu à l'académie royale de Berlin, par M. Gledetsch (1). Cette preuve de la fécondation du palmier mâle par la femelle, est positive.

« Le palmier femelle, que nous conservons dans le jardin botanique royal, est fort vieux et de belle apparence, sans avoir jamais porté de dattes jusqu'aux années 1749 et 1750, où je le fécondai pour la première et la seconde fois, avec de la poussière des fleurs du palmier mâle que j'avois fait venir de Leipsick par la poste : j'ai fait rapport, dans le même temps, à l'académie, de ces deux expériences, et j'ai produit, au moyen des dattes parfaitement mûres, de jeunes palmiers qui existent encore dans le jardin. Cette fécondation si complète dans une contrée aussi septentrionale que l'est la Marche, fut alors pour tous les connoisseurs et les amateurs des singularités de la nature, un cas aussi inattendu et agréable, qu'il est devenu depuis, un fait important pour ceux qui s'appliquent plus particulièrement à l'étude des choses naturelles, et pour tous les philosophes. L'effet en étoit de décider des doutes

(1) Tom. XXIII.

les plus embarrassans, et une des controverses les plus vives, puisqu'il mit sous les yeux, avec une pleine évidence, la diversité des sexes dans les plantes, *leur fécondation et la manière* de les féconder; le tout de la manière la plus abrégée et la plus distincte; car la simplicité des deux expériences faites sur ce palmier, est si lumineuse et si convaincante, et les suites ont poussé cette force à un si haut point, qu'il ne sauroit plus naître à cet égard la moindre contestation.

» En attendant, on peut regarder ici comme une circonstance bien digne d'attention, que la matière fécondante du palmier mâle est venue de vingt milles de distance, et que la troisième fois je l'ai reçue de Carlsruhe, par conséquent de quatre-vingts milles, dans une mince enveloppe de papier, sans qu'elle ait perdu quoi que ce soit de sa propriété essentielle. *Cette particularité confirme les relations que nous avons de la culture et de la fécondation des palmiers en Orient*, où l'on nous dit que, dans le temps de la fleur de ces arbres, les habitans vont chercher partout, jusqu'au fond des déserts, les fleurs mâles qu'ils cueillent de dessus les palmiers sauvages, après quoi ils en font de gros bouquets, qu'ils mettent à côté des fleurs femelles dans leur étui (*spata*), afin que la poussière des premières serve à féconder les autres. On assure que, pendant de semblables voyages, les fleurs mâles restent quelquefois quinze jours ou trois semaines en chemin, avant qu'on les emploie à la fécondation.

» Ce fut l'année passée, entre le 9 et le 26 de mai, que notre palmier poussa successivement onze bouquets de fleurs; j'en fécondai trois à la fois, de la manière dont je vais rendre compte: Le sieur Mules, jardinier du jardin botanique royal, avoit très bien préparé le palmier à l'expérience projetée, en le nettoyant de la poussière, des vieilles feuilles, des autres débris et des bouquets de fleurs sèches; et la force avec laquelle il évaporoit et attiroit depuis ce temps là, rendoit tout-à-fait sensible le bon effet de ces précautions; il avoit aussi, à cause de la grande hauteur de cet arbre et de son emplacement, dressé au-dessous de la couronne un échafaudage qui mettoit en état de féconder régulièrement les fleurs, et dans les commencemens, de les considérer avec attention, aussi long-temps que cela étoit nécessaire. Les onze bouquets de fleurs, étant sortis de leurs étuis, poussèrent tous à la fois une multitude de fleurs autour du palmier, qui répandoient une odeur extrême et pénétrante, mais en même temps très agréable, restaurante et vineuse, qui parfumoit toute la serre, et engageoit ceux qui y entroient à la respirer long-temps. *Cette odeur dura autant que ces fleurs continuèrent à s'ouvrir les unes après les autres; mais quand cela vint aux dernières, elle s'affoiblit assez sensiblement.* On avoit, dans l'odeur dont je viens de parler, l'indice le plus certain que les parties des fleurs destinées à la fécondation, étoient parfaitement ouvertes; et le point précis de cette fé-

condation étoit reconnoissable par la forte affluence des sucs ; les anthères étoient non-seulement émoussées et vides de la matière requise pour la fécondation, mais elles n'exhaloient point la bonne odeur restaurante qu'on a coutume de sentir dans plusieurs autres fleurs. »

Après quelques remarques, l'observateur ajoute: « Voici les conséquences qu'on est en droit de tirer des essais entrepris avec succès sur notre palmier.

» Que dans certaines familles de plantes, il y a des tiges séparées qui dépendent absolument l'une de l'autre, par rapport à leur fécondation naturelle, puisqu'elles sont produites l'une et l'autre de leurs semences par la même plante-mère ; comme les animaux mâles et femelles proviennent, sans distinction des œufs fécondés d'une seule et même femelle, etc.

» Entre autres choses admirables, on doit distinguer l'existence masculine, qui est la faculté de procréer, et l'existence féminine ou la propriété de concevoir. Elles se retrouvent dans le palmier qui participe aux qualités animales. Il paroît jouir, dans son organisation, d'une chaleur inhérente, plus forte que les autres arbres; et les branches sortent de son corps comme les veines sortent du cœur. Il a encore d'autres traits de ressemblance, par exemple, de recevoir le pollen des fleurs mâles qui le féconde, et que cette matière génératrice porte l'odeur de celle des animaux. Coupez la tête au palmier, il dépérit incontinent ou meurt comme l'animal mourroit. »

Plusieurs personnes respectables ont rapporté quelques autres particularités dont je ferai mention; elles disent que cet arbre ne paroît aimer que son semblable, et ne porte fruit qu'autant qu'il est fécondé par lui. On voit combien cette affection se rapproche des désirs ordinaires aux animaux.

Mais c'est trop s'étendre; ce qui doit rendre excusable un tel enthousiasme, c'est de se rappeler que le palmier est tout pour un Arabe, puisqu'il ne sauroit vivre sans lui. Voilà pourquoi le prophète le surnomme l'oncle du genre humain, disant qu'il avoit été formé des restes de la poussière dont Adam fut fait.

Nassir-ed-din en parle comme d'un phénomène dont on n'a jamais eu d'exemple.

Gibbon, selon moi, ne considère point assez le silence d'Aboul-Féda, de Murtady, et d'une foule d'autres auteurs musulmans.

Nombre d'écrivains mahométans, et surtout l'auteur des *Chroniques de Tabary*, ont rendu un compte ample et circonstancié de la prise d'Alexandrie, et auroient oublié de noter justement le fait le plus remarquable qui l'ait suivie.

L'auteur du *Tarykhi-Tabary*, termine son admirable ouvrage en l'année 302 de l'hégire, et 914 de l'ère chrétienne, époque à laquelle le savoir étoit entièrement perdu en Europe, et, au contraire, aussi estimé que bien récompensé par les califes. Certes, il n'est point sans raison de croire qu'un auteur si justement célèbre, et qui compo-

soit dans un temps où il lui étoit permis d'exprimer son indignation de la barbarie du premier successeur de Mahomet, n'auroit point passé un fait aussi extraordinaire sous silence. D'autres écrivains, au contraire, tirant gloire de la destruction d'une si nombreuse bibliothèque, n'eussent-ils pas employé, pour célébrer cet évènement, les plus vives couleurs du panégyrique oriental? Mais ni celui-là, ni aucun auteur musulman, ni Eutychius, ni Elmacin (1) n'ont parlé de cet inconcevable fait; il étoit réservé à la plume d'Aboulfarage. Ainsi la vraisemblance d'un acte aussi monstrueux repose sur la seule assertion de cet auteur, et dans l'appel du silence que tous les écrivains ont gardé jusqu'à lui.

Je ne suis nullement étonné que cette fable ait été souvent copiée ensuite; elle présente un thème merveilleux pour la déclamation, et peut servir d'argument puissant contre les conquérans de l'islamisme.

Aboulfarage a bien dit à ses lecteurs : « Lisez et » admirez; » mais s'il leur avoit dit de réfléchir en lisant, son histoire auroit probablement été rejetée

---

(1) Ils ont écrit leurs histoires dans les dix et douzième siècles. M. Enfield a tenté (tom. II, pag. 229) de combattre le silence qu'ils ont gardé, par le témoignage d'Aboulfarage. Il seroit satisfaisant pour nous d'apprendre d'après quelle autorité un étranger, écrivant dans le quatorzième siècle, a rapporté cet événement; et comment, des confins de la Médie, il a pu se procurer de meilleurs renseignemens que deux écrivains l'un et l'autre nés en Egypte. L'assertion tranchante d'un auteur ne doit point détruire le silence des historiens qui l'ont précédé. Souvenons-nous qu'il n'y a pas long-temps que nous avons cessé de croire *au cercueil en fer de Mahomet.*

comme monstrueuse et absurde. C'est peut-être aussi son absurdité qui nous l'a fait croire, puisque rien en elle ne semble mériter notre croyance.

Une bibliothèque qui a fourni le chauffage à quatre mille bains durant six mois, devoit contenir un nombre de volumes plus considérable qu'il seroit possible peut-être de le trouver aujourd'hui, après la découverte de l'imprimerie, dans tout le royaume de la Grande-Bretagne. En supposant que chaque bain consommoit mille volumes in-folio par jour, et cela est dans une proportion très modérée, les quatre mille se seroient trouvés avoir consommé *sept cent vingt mille millions de volumes in-folio.* Nous pouvons lire une fable semblable et en admirer le ridicule; mais je ne vois point qu'il y ait la moindre raison de lire et de croire.

Je donnerai le récit suivant de la prise d'Alexandrie, extrait du *Tarykhi-Tabary*, et qui est, je crois, le premier qu'on ait publié.

« Amrou arriva le premier sur la frontière d'Alexandrie, à l'endroit où étoit un petit village nommé *Soulb*, qu'il détruisit. *Kichtoun*, prince d'Alexandrie, se retira dans la forteresse où il fut attaqué par Amrou. Celui-ci, voyant que le siége entraîneroit quelque longueur, partagea le butin qu'il avoit fait, à ses troupes, et en envoya la cinquième partie à Omar. Le siége dura cinq mois consécutifs. Au bout de ce temps, le prince d'Alexandrie, réduit à la dernière extrémité, envoya demander la paix à Amrou, qui exigea qu'il embrassât l'islamisme ou payât un tribut. Il répondit qu'il avoit déjà

payé le tribut, et à la Grèce et à la Perse, qu'il le lui paieroit donc également, mais à condition que ses sujets faits prisonniers lui seroient rendus. Amrou répondit que, n'étant qu'un officier subordonné, il en référeroit à son supérieur; et, en effet, il écrivit à Omar; mais le calife répondit que les prisonniers faits précédemment avoient été, les uns envoyés à Médine, séparés et vendus, d'autres conduits à la Mecque et en Perse, qu'ils ne pouvoient point être recouvrés, et que plusieurs qui avoient embrassé l'islamisme, ne devoient point être rendus. En conséquence, que l'on rendroit ceux qui avoient persévéré dans le christianisme, en retenant ceux qui s'étoient faits mahométans.

» Amrou communiqua cette réponse au prince d'Alexandrie, qui souscrivit à toutes les conditions du vainqueur, et la paix fut rétablie. On ouvrit les portes, et Amrou écrivit à Omar qui le rappela en Egypte, où il mourut »

On a déjà donné comme une cause de rébellion, les droits que chaque grand en Perse croit avoir à la couronne, et le défaut de vénération du peuple pour aucune famille en particulier. On peut découvrir encore d'autres causes qui concourent fortement à fomenter cet esprit fatal d'ambition, et à prouver l'utilité d'une dynastie permanente, dépositaire du pouvoir souverain.

Le despote en Perse parvenant d'une condition égale, souvent même bien inférieure, à une supé-

riorité soudaine, il n'est point étonnant que son élévation allume l'envie ; et, dès que cette passion est associée au pouvoir, elle enfante la rébellion. La crainte ne permet point au despote d'éloigner assez son successeur désigné des grands, pour leur commander le respect et mériter leur attachement. Sa mort jette tout dans la confusion, et présente une perspective égale de succès à tous les prétendans. D'un autre côté, le prince héréditaire n'ayant eu jamais aucune part au gouvernement, et ayant été soigneusement surveillé, dans la crainte qu'il ne se fît trop d'amis, demeure à la discrétion du premier ministre ou de quelque officier militaire tout-puissant. S'il les a contre lui, l'espoir du succès est nul pour sa cause, et l'on ne s'étonnera point qu'ils lui soient rarement favorables. Ils aiment mieux donner la couronne à un personnage qui leur en aura *obligation*, que de la laisser tomber sur celui qui, la regardant comme *sa propriété*, les accablera peut-être ensuite du poids de sa haine et de ses vengeances.

Il est inconcevable avec quelle promptitude une armée persane est rassemblée. Dans des temps d'anarchie et de confusion, quiconque peut acheter des armes est soldat. Chacun se rend sous l'étendard de la rébellion le plus proche, et se retire dès que l'ennemi s'avance contre ses foyers. Les Persans s'assemblent, non pour combattre, mais pour piller, et ne se font aucun scrupule d'abandonner le capitaine qui cesse de tolé-

rer leurs déprédations. Plusieurs personnes sont contraintes de se faire soldats. Après avoir été dépouillées de tout, elles se joignent à quelque armée, dans l'espoir de réparer leurs pertes. Une armée persane n'est qu'une bande de voleurs, uniquement retenus par la perspective du pillage, et dont le succès règle les services. Ils ne sont attachés à aucun parti de préférence, mais suivent le chef dont les affaires leur semblent en meilleur train. L'unique assurance de leur fidélité est d'avoir en son pouvoir leurs femmes, leur famille, ou que leurs officiers jouissent d'une grande influence sur eux; mais la première doit être bien peu puissante, et l'autre l'est sans doute encore moins, parce que l'esprit des officiers et des soldats est le même.

Les périls auxquels la vie militaire est exposée en Perse ne méritent point qu'on en parle. Au contraire, ses avantages sont beaucoup plus grands qu'en aucun pays. Nous ne devons donc point nous étonner que la Perse soit infestée de bandes de brigands licenciés, et que souvent un chef y dévaste la route par laquelle il s'élève au trône.

Les armées persanes sont à la charge du général, qui est obligé de pourvoir aux moyens de subsistance des hommes et des chevaux. Ces rations sont nommées, comme je l'ai dit précédemment, *soursât*, et forment une partie de la paie. Elles ne sont pas un objet de brigandage comme dans les armées de l'Inde, à qui l'on fait souffrir une famine préméditée; car les soldats déserteroient

aussitôt qu'on cesseroit de leur distribuer leurs provisions.

Dans une armée d'Indiens, le général et les fournisseurs s'entendent pour affamer les troupes et les gens attachés au camp. Bientôt une disette artificielle fait éprouver ses terribles effets, et quoique les hommes meurent de besoin par centaines, le cœur sensible, même d'un brame, contemple tranquillement cette scène de misère, et sans la moindre envie d'y remédier aux dépens de sa cupidité. Plus le mal est horrible, plus le profit est considérable; et, autant que je puis en juger, l'argent est le seul dieu qu'ils adorent, l'avarice leur unique passion.

Les usages des Scythes et des Tartares ont été conservés jusqu'à ce jour par les *Ilyât* de Perse. Ils se distinguent par leurs mœurs pastorales, et tiennent de leurs ancêtres les Scythes, jusque dans le soin de leurs troupeaux et le gouvernement de leurs familles.

Une vie pastorale doit être nécessairement une vie hostile et de rapine; car l'habitude de changer souvent de station met dans la nécessité de s'emparer de tout ce dont on a besoin. Elle est toujours aussi une vie dure et indolente; exposée aux intempéries des saisons et affranchie de tout travail individuel.

Les *Ilyâts* et les *Djeladars* sont répandus par toute la Perse, et mènent une vie pastorale lorsque leur esprit de rapine et de brigandage est réprimé.

Les villes de l'intérieur de la Perse sont expo-

sées aux mêmes calamités que celles qui sont situées sur les frontières de la Perse et de la Turquie. Toujours les habitans sont traités en ennemis, même après avoir essayé de repousser les attaques de l'armée d'un conquérant, et supporté les maux dont les armées l'ont accablée. Elle reçoit le même traitement de l'ami et de l'ennemi, et s'aperçoit seulement qu'il y a eu un ennemi récemment vaincu. Le peuple de Kirman avoit défendu la forteresse contre *Loutf-Aly-Khan;* Aga-Mohammed, y entrant, le traita en ennemi. Ce n'est point le seul exemple que l'on ait. Toutes les villes ont été exposés au même sort, et plusieurs ont été détruites par les chefs même qu'elles regardoient comme leurs amis et leurs libérateurs.

ITINÉRAIRE

D'un Voyage fait par terre, depuis Constantinople jusqu'à Téhéran, dans l'année 1805.

J'ARRIVAI par mer à Constantinople, le 25 août 1805, dans la compagnie de quatre marchands arméniens, qui, après avoir terminé quelques affaires en Italie, m'avoient proposé de les accompagner à leur retour. Cette proposition me fut d'autant plus agréable, que je désirois depuis longtemps visiter quelques parties de l'Asie. Ce seroit en vain que je chercherois à exprimer ici les sensations vives, diverses et confuses, que j'éprouvai à la vue de cette métropole du monde, dont l'aspect désiré avec tant d'ardeur combloit mes vœux, et surpassoit toutes les idées dont mon imagination s'étoit nourrie d'après le rapport des voyageurs. Comment peindre sous des couleurs vraies la beauté de ce site qui semble plutôt créé par la puissance magique d'une Armide, que disposé par un effet heureux de la nature? Placé entre trois grands bras de mer, dont l'un, qui me fait face, se prolonge dans le nord-est, l'autre s'étend vers le nord-ouest, et le troisième, formé des eaux des deux premiers, se perd au sud-est, et se décharge dans la Propontide, mes regards avides et insuffisans se trouvent

bornés de tous côtés par des terres qui montent insensiblement par un grand nombre de petites collines couvertes de maisons de plaisance, de jardins et de kioses. Plus j'approche du port, et plus le charme s'augmente : les dômes, les coupoles, les minarets, espèces de tourelles ou clochers très élevés, couverts de plomb, et dorés à leur extrémité, se multiplient, se confondent et coupent d'une manière pittoresque avec la verdure de la forêt de cyprès qu'ils dominent. Les maisons, se pressant et s'élevant en amphithéâtre au milieu d'une foule d'arbres de toute espèce, semblent se disputer l'avantage de la position. Le port m'offre une couronne de vaisseaux, dont vous prendriez les mâts pour des touffes de peupliers qui se sont dépouillés de leur verdure, afin de ne point dérober à l'œil ravi du voyageur les beautés placées derrière eux. Autour de moi je crois voir une armée navale de kaïcs, de permès et de petits bateaux, tantôt voguant à l'aide des voiles, et tantôt faisant frémir les flots sous les coups redoublés des rames ; ils vont et viennent avec rapidité, s'agitent en tous sens, s'évitent, se rapprochent, et imitent, dans leurs mouvemens variés, les évolutions d'un combat de mer. Enfin, d'un coup d'œil j'embrasse l'Europe et l'Asie, l'entrée du Bosphore, le port et les faubourgs de Galata, de Péra et de Saint-Dimitri, Scutari et ses collines verdoyantes ; la Propontide et ses îles ; dans le lointain, le mont Olympe, et son sommet couvert de neige ; de tous côtés, des plaines riches et fertiles. Notre bâtiment

aborde, et je foule à mes pieds le sol de l'antique Byzance. Quel changement subit ! Pourquoi ne me suis-je pas contenté des beautés extérieures ; et, tel que cet étranger qui sut mettre un frein à sa curiosité, n'ai-je pas ordonné à mon bâtiment de voguer vers la Propontide, après avoir fait le tour du port ? Des rues étroites, sales, mal percées, sans plan dans leur disposition, sans régularité dans leur construction ; de mauvaises baraques de bois, surmontées d'appartemens en saillies qui diminuent le jour, obstruent la circulation de l'air ; des espaces vides couverts de décombres noircis par les flammes ; tels sont les objets qui viennent contraster si cruellement avec le tableau délicieux dont mon imagination et mes yeux sont remplis. Enfin, je traverse Galata, je monte insensiblement, et j'arrive à Péra, où je me loge dans la maison d'un Grec, près le palais de Prusse.

Mon intention étoit de profiter de la saison pour me rendre en Perse en traversant l'Asie-Mineure. Je remettois à mon retour quelques courses à Constantinople et dans ses environs. Ainsi je pris quelques jours pour me reposer des fatigues de la navigation, et dès le 3 septembre je songeai aux moyens de passer en Asie pour continuer ma route. Je fis mes préparatifs et quelques achats, et je fixai mon départ au 5. Mon séjour fut employé à visiter les environs de Péra. Le lendemain de mon arrivée je dirigeai mes pas vers le Champ des Morts, promenade ordinaire des Francs. Je suivis la longue rue de Péra, et je parvins à un plateau élevé, ga-

zonné en partie, d'où je jouis du spectacle ravissant de la veille. Cette position est l'une des plus pittoresques du monde. L'œil se promène sur les côtes d'Asie, le rivage du Bosphore, la Propontide et une partie de Constantinople. La nature y paroît dans toute sa grandeur, avec l'éclat de ses richesses; l'homme, au contraire, n'y aperçoit que des idées de néant. Foible atôme, parcelle imperceptible placée au centre de cette vaste étendue qui se déroule devant lui, tous les objets qui l'avoisinent l'avertissent de la fragilité de son existence. Ici, sur un espace assez considérable, sont disséminés les tombeaux des Européens, n'ayant pour tout ornement qu'une pierre sépulcrale, sur laquelle la main de l'amitié, souvent celle de l'orgueil, s'est plu à tracer ou le sentiment d'un cœur ulcéré, ou quelques pompeuses épitaphes. Là, à leur position rapprochée, aux plaques de marbre sculpté qui les recouvre, je reconnois les tombeaux des Arméniens. Ces sculptures placées à la partie supérieure m'offrent des vases de fleurs, ou des inscriptions et des signes de la profession du défunt. Des figures d'hommes privés de leur tête, placées sur quelques tombes, m'annoncent que le marbre recouvre le squelette d'une victime de la rapacité, de l'injustice ou de la tyrannie d'un Turc : une forêt de cyprès qui s'élèvent plus loin m'indique la sépulture des Musulmans. L'orgueil ne s'y montre point sous ses dehors ordinaires. J'y cherche en vain ces statues, ces trophées de marbre, ces figures symboliques, ces grands morceaux de sculpture, orne-

mens de nos temples religieux. Un léger monticule de terre recouvre le corps, et empêche qu'on ne le foule aux pieds. Des fleurs, des boules de myrte, des ifs, des bouquets de buis, sont les seuls ornemens du tombeau d'un *vrai croyant;* si le mort étoit de la classe du bas peuple, sa fosse a, aux deux extrémités, deux socles de pierre plats ou ovales, toujours plantés verticalement. Si sa fortune ou ses places lui donnoient un rang dans la société, alors les socles sont de marbre fin, et l'un des deux est surmonté d'un turban dont la forme fait connoître sa condition. J'ai eu occasion, dans le cours de mon voyage, de visiter le tombeau de quelques grands personnages. Contre l'esprit même du Coran, il annonçoit l'orgueil et l'ostentation. Quatre plaques de marbre l'enfermoient comme dans une caisse, et il étoit surmonté d'une espèce de dôme à jour que portoient des colonnes taillées avec grâce et légèreté. Un grillage de fer, dont tous les pommeaux étoient dorés, en faisoit le tour, et le garantissoit de l'approche des passans ou des animaux. Ordinairement ces pierres ou ces marbres ont des inscriptions. Ce sont ou des versets du Coran, ou des distiques moraux, ou des sentimens tendres et délicats, ou des vœux pour la félicité éternelle du défunt, ou simplement l'époque de sa mort, ses noms, sa profession, et une exhortation aux passans de réciter la *surate fatihah.* Comme les Orientaux ont un génie particulier pour le genre sentencieux, et savent renfermer une belle pensée dans peu de mots, une seule de ces épitaphes fournit à l'âme plus de ré-

flexions philosophiques, sur la caducité des choses mondaines, que les Traités de morale anciens et nouveaux, que les *Nuits* du sombre Young, ou les *Tombeaux* du mélancolique Hervey. Je me suis fait traduire, par un Grec qui m'accompagnoit, quelques-unes de ces inscriptions sépulcrales; en voici le sens :

« Hossein-Agha étoit une perle précieuse formée de l'essence noble de la Divinité. Elle a disparu : le monde en ignoroit le prix; et Dieu, qui l'envioit aux hommes, l'a déposée dans sa conque.

» Dis à ceux qui visiteront ce lieu : Pourquoi chercher ici celle que la mort nous a ravie? son tombeau n'est-il point dans nos cœurs?

» O toi qui de simple tombeau est devenu le lit de mort de la générosité, se peut-il que ton angle étroit renferme celui dont les bienfaits remplissoient le monde habitable!

» Tandis qu'il rouloit ses flots, ce fleuve d'abondance, il faisoit germer le bonheur; mais, ô terre! pousse des gémissemens! sa source est tarie, la générosité n'habite plus ce monde.

» O rossignol! cesse tes concerts! ô rose! n'exhale plus tes parfums! où trouver qui chantera vos amours? Nizamï a disparu de ce monde. La vivacité de son esprit a détruit le corps qui le renfermoit, comme l'épée ronge son fourreau.

» Le monde est semblable au cadran des heures;

une heure en occupe la partie supérieure, tandis que l'autre tient le point opposé.

» La vie humaine est semblable à l'ivresse ; on oublie bientôt la douceur du vin ; mais le mal reste.

» De quel prix sont les biens de ce monde, comparés aux peines que nous donne leur acquisition ! O toi qui cherches le repos, détache ton cœur des vanités terrestres ; apprête des bagages pour la vie future, et sois attentif au son de la cloche du départ ! »

Après avoir parcouru pendant deux heures ce plateau et ses environs, je pris quelques repos sous un pavillon où un Turc me servit une pipe et du café. Je rentrai ensuite dans Péra.

Le lendemain, je partis dès le matin dans l'intention de visiter *Levenh-tchiftlik*. Je sortis par le quartier élevé de Péra. Je laissai sur ma gauche un vallon étroit et profond à l'extrémité duquel est Saint-Dimitri, qu'on peut regarder comme un des faubourgs de la capitale. Ma vue se reposoit du même côté sur des vignes, des jardins et un terrain fertile ; à ma droite se trouvoient les cimetières que j'avois visités la veille. Je dépassai un second vallon, et je me trouvai sur un terrain plat et uni qu'on appelle *Ac-Meïdan*. J'y vis un kiosc très élégant préparé pour le Grand-Seigneur, qui devoit y venir passer la journée du 30. Je marchai encore une heure et demie environ sur la route de Belgrade et de *Buyuk-déreh* (grand vallon), et j'arrivai au

terme de ma course. *Levend-tchiftlik* est une espèce de métairie ornée de quelques jardins assez pittoresques. Il s'est accru depuis des nouveaux bâtimens que Sélim y a fait construire pour les troupes du *Nizam-djédyd*, c'est-à-dire, exercées à l'européenne. Ces bâtimens se composent de galeries pour le logement des troupes, d'une mosquée, d'un bain, et de quelques maisons et boutiques.

Le sultan régnant, l'un des meilleurs princes qu'aient eus les Mahométans, a eu de grands obstacles à surmonter pour introduire, dans l'organisation militaire, le système de réforme utile qu'il a adopté et cherché à mettre en pratique dans toutes les branches de l'administration. Cependant on voit par ses démarches qu'il cherche à ménager l'esprit apathique de son peuple, idolâtre de ses coutumes bonnes ou mauvaises. Pour ne point porter atteinte aux usages de l'empire, cette nouvelle milice a été réunie à l'ancien corps des *Bostandjy*. On appelle ceux qui la composent *Bostandjy-tufenktchysy-odgaghy*. Voici quelle est l'organisation de ce corps. Il a un inspecteur, *Nazir*, pris parmi les principaux officiers de l'empire, et est commandé par un *capidjy-bachy*. Celui-ci, conjointement avec le nazir, veille au maintien de la discipline, et à la bonne administration des affaires. Il a sous ses ordres un premier et un second commis *kiatib*. Chaque *orta* ou régiment se compose de douze compagnies *buluk*, et est commandé par un *mimbachy*, qui a seize cent deux hommes sous ses ordres, y compris les officiers. Chaque régiment se

divise en deux bataillons, ayant chacun à leur tête un *bech-youz-bachy* (commandant de cinq cents), et comprenant seize compagnies. La compagnie est formée d'un capitaine, *youz-bachy* ou *buluk-bachy*, de deux *mulazim* ou aspirans, d'un *imam* ou aumônier, d'un *baraïctar* ou porte-enseigne, d'un *tchaouch* ou sergent, de dix caporaux, et de cent vingt-quatre hommes. Outre cela chaque compagnie a son artillerie, ses équipages de guerre et sa musique. Celle-ci se compose d'un maître de musique, d'un *sernazen* (joueur d'une espèce de hautbois), d'un *sertebizen* ou tambour, et d'un aspirant, d'un *serzillen* et d'un aspirant, et d'un *nacarehzen* ou timbalier.

Je visitai ensuite la manufacture de fusils et de baïonnettes à l'européenne. Délaissée pendant quelque temps, elle a repris ses travaux avec beaucoup d'activité, depuis que les ministres commencent à reconnoître la supériorité de nos armes et l'avantage de notre tactique. Près de là se trouvent d'immenses écuries destinées à loger le corps de canonniers à cheval créé par le sultan.

Je revins à Péra vers le soir. Je passai les jours suivans dans la compagnie des personnes auxquelles j'étois recommandé, et à faire les apprêts du voyage. Mon premier soin fut de me procurer des habillemens à l'orientale, et à m'instruire du départ d'une caravane. Le négociant arménien qui m'avoit accompagné jusqu'à Constantinople, vint me dire que son beau-frère partiroit sous peu de jours pour retourner à Utch-Kilisa, et que, si je voulois le

suivre, je trouverois dans sa compagnie tous les secours de l'amitié. Cette proposition me plut beaucoup, et ne me donna que plus d'ardeur à tout disposer pour le départ. Enfin, je touche au 5 septembre; je dépose les habits européens, et je m'affuble du costume oriental. Ma chemise est remplacée par un *gomlek* de lin très fin; au lieu de culotte, je passe un *dizlic* (caleçon turc), et par dessus un *schalar* ou pantalon large qui s'attache sur mes reins au moyen d'une ceinture *Ouzour*. A mes bas de soie succèdent de gros chaussons de laine qui me couvrent le tiers de la jambe. Des pantoufles rouges, dont le talon est très élevé, et l'empeigne très couverte, me délivrent de la gêne des boucles et de la chaussure étroite des Européens. J'endosse un *antèry* (justaucorps) qui descend jusqu'au gras de la jambe, et est ouvert par devant, sans avoir d'autres boutonnières que des lacets et trois boutons au hausse-col, ce qui est assez incommode. Il est d'une forte étoffe de soie et coton rayée. Je le ferme avec une longue ceinture formée d'un cachemire et nommée *cusciak*. Cette première tunique est recouverte d'une seconde *djubbéh*, simple et sans ceinture, dont les manches ne descendent que jusqu'au milieu du bras. Ne croyez point que mon accoutrement se termine à ce vêtement. Je passe un *binich*, espèce de pallium qui tombe sur mes bras, descend jusqu'à terre, et couvre ainsi tout le volume de ma personne. Mon chapeau est troqué contre un *fess* ou grand bonnet rouge qui me prend la tête, et autour duquel est

roulé un cachemire. C'est la pièce la plus coûteuse de mon grotesque mais commode accoutrement. Mon porte-manteau est muni d'un *iagmurlouk* (manteau) pour me garantir de la pluie, d'un *bachlik* ou capuchon. Il me semble qu'ainsi vêtu j'attrape assez bien l'air et l'encolure de quelques pieux chrétiens partant pour le pélerinage de *Coudsi-chérif* ou de *Khalyl*, *Jérusalem* et *Hébron*.

La journée étoit belle, et la chaleur supportable. Mon Arménien vint me prendre, et nous nous mîmes en route. Nous vînmes nous embarquer à *Top-Khanah*, l'échelle la plus fréquentée, et après avoir cotoyé la terre d'Europe pendant à-peu-près un mille, pour éviter certains courans qui, en cet endroit, ont beaucoup de force, nous traversâmes le canal sans peine, et nous débarquâmes à la première échelle de *Scutari*.

Le premier objet qui frappa ma vue en Asie, fut un caravanserai, édifice très long et carré, assez semblable à une grande halle, dont la voûte seroit soutenue par des piliers. Une grande saillie régnoit autour des murs, et de distance en distance je vis des niches destinées à servir de cheminées. La saillie recouverte d'un tapis est un lit de repos pour ceux qui y séjournent. Un emplacement convenable est réservé pour les montures et bêtes de somme. Ce bâtiment me rappela les *fondachi*, dans lesquels je m'étois arrêté pendant mes voyages en Sicile, et je ne doute point que la coutume d'établir de pareilles hôtelleries ne se soit introduite pendant le séjour des Sarrasins dans ce royaume.

La mer et la marche avoient aiguisé mon appétit, et je pris pour une faveur du ciel la rencontre d'une boutique de *kebabdjy* ou rôtisseur ; j'y entrai en toute diligence, quoique l'extérieur en fût plus que modeste, et l'intérieur peu appétissant pour tout autre que moi. Le restaurant se composoit de quelques morceaux de mouton, de pilau ou ris préparé à la turque, d'herbes coupées très menu pour salade, de *yoghourt* ou lait caillé, de quelques fruits et de *pidé* ou galette.

Mon frugal repas se composa de deux morceaux de mouton. Les rôtisseurs turcs ont un talent merveilleux pour la préparation de ce mets ; ils traversent ces morceaux d'une petite broche en fer, et les suspendent dans un petit four dont chaque boutique est pourvue, à deux tiges de fer, et cela après les avoir enduits de beurre frais. J'eus lieu de regretter que mon appétit n'eût point été satisfait de ce plat ; car l'écuelle de *yoghourt* qui le suivit me parut tout aussi détestable qu'un verre de sorbet, sorte de boisson aigre douce, qu'on me servit. En guise de pain je mangeai du *pidé*, espèce de galette de trois lignes d'épaisseur, à moitié cuite.

Mon déjeûner fait, j'allai trouver le conducteur de la caravane, et je fis marché avec lui pour me conduire jusqu'à *Utch-Mïazin*. J'espérois trouver là quelque occasion pour passer en Perse. Nous convînmes du prix, et il me dit que nous partirions le 7 septembre dans la soirée. En attendant mon départ, je logeai chez Milas, riche négociant arménien, auquel j'avois été recommandé, qui me traita

avec tous les égards de l'amitié. Le seul reproche que j'aie à lui adresser, regarde sa rigide observance d'une coutume de sa nation, tout-à-fait déplaisante. Il évita avec le plus grand soin de me laisser entrevoir la figure de deux de ses filles, dont la beauté servoit de texte aux discours des personnes de sa maison, et que j'aperçus seulement une fois dans un bosquet du jardin, sans pouvoir distinguer autre chose que la délicatesse et l'élégance de leur taille.

Scutari, nommée par les Turcs *Uscodar*, est l'ancienne *Chrysopolis*. Ce dernier nom lui fut anciennement donné selon Denis de Byzance, ou parce que les Perses, s'en étant rendus maîtres, y assemblèrent des monceaux d'or provenant des tributs levés sur les villes, ou parce qu'elle fut bâtie sur l'emplacement occupé par le tombeau de Chrysès, fils d'Agamemnon. Il seroit peut-être plus juste de dire qu'on l'appela ainsi à cause de la commodité et de l'avantage de son port, et cette étymologie auroit en sa faveur la coutume reçue chez les anciens, de comparer au plus précieux des métaux, à l'or, tout ce qui se faisoit remarquer par quelque qualité particulière. Mais quelle que soit l'origine de cette dénomination, il est certain que cette ville fut très fréquentée, et que son port servit d'asile aux vaisseaux de Chalcédoine. Xénophon nous apprend que les chefs des Athéniens firent entourer Chrysopolis de murailles, et qu'ils laissèrent dans son hâvre une flotte de trente voiles pour sa propre sûreté. Dans les temps postérieurs, Byzance s'étant agrandie et étant devenue le siége

d'un empire, Chrysopolis et son port durent être peu-à-peu abandonnés. On a recherché aussi l'étymologie du nom moderne de Scutari. Quelques auteurs ont cru reconnoître dans *Uscodar* la corruption du mot *Scutarii*, abréviation de *Scutariorum statio*. Il est facile de voir combien cette étymologie est défectueuse. Je préférerois faire venir ce nom du mot *Uscodar* qui, en persan et en turc, signifie port. Les Ottomans, conduits par Mahomet I, prirent cette ville après une vigoureuse résistance de la part des Chrétiens (1). Ils ne se rendirent maîtres de Constantinople que plusieurs années après. On peut croire que, pendant cet espace de temps, ce port étant fréquenté par les vaisseaux, ils appelèrent la ville *Uscodar*, en prenant la partie pour le tout.

Mes lecteurs ne s'attendoient point sans doute à trouver ce phosphore d'érudition dans l'itinéraire d'un simple voyageur, qui n'a d'autre titre à leur confiance que le ton de franchise et la simplicité qui règnent dans son ouvrage. Mais qu'ils me pardonnent ce petit écart de vanité; peut-on résister au plaisir, manquer l'occasion de bâtir une étymologie? La mienne a du moins pour elle la simplicité, et je laisse aux coryphées de la science le soin d'en trouver une plus juste et plus savante dans la langue celtique ou tatare. Mais revenons à Scutari.

Cette ville, qu'on pourroit regarder comme un faubourg de Constantinople, est située sur la côte

(1) Leunclav. *Ann. Turc.*

d'Asie en face de *Top-Khanah*. Elle se présente, de la mer, en forme d'amphithéâtre ; et le mélange des arbres, des maisons, des mosquées, des minarets, lui donnent un aspect très pittoresque. On y voit de très belles mosquées ; les maisons sont construites avec élégance, et situées de la manière la plus avantageuse pour jouir de la vue de Constantinople. Sa population est portée par quelques voyageurs, à soixante mille âmes ; et je crois ce calcul vrai. Les Turcs la désignent par le surnom de *Buyuk-cheher*, grande ville. C'est un assemblage de Grecs, de Musulmans, d'Arméniens, de Juifs. Je ne sache point qu'il y habite des Francs ; comme cette ville est le point de ralliement et le départ des caravanes d'Asie, il y règne un grand mouvement, et on y rencontre des gens de tous les pays. Ses rues sont plus grandes que celles de Constantinople, mais non moins sales. La sultane, mère d'Amurat IV, y a fait bâtir plusieurs édifices qui attestent sa bienfaisance et sa piété, et qui, grâces aux dilapidations des *kislar-aghâcy*, chargés d'en administrer les revenus, sont abandonnés aujourd'hui et tombent en ruine. De ce nombre sont un Caravanserai où chacun peut trouver asile, l'*Imaret*, le *Timar-Khanéh*, maison des fous, et le *Hamam* ou bain turc.

L'*Imaret* est un grand cloître carré, divisé en plusieurs cellules qui forment autant de petits dômes. Les colonnes qui les soutiennent sont curieuses à voir. Les cuisines que je visitai sont de grandes salles rondes dont les voûtes sont en plomb.

C'est là que les étudians des écoles et des colléges vont prendre leur nourriture.

Avant de passer plus loin, je ferai une remarque qui servira à éclaircir ce qui me reste à dire de ces bâtimens. La piété des Musulmans se plaît, se montre dans la fondation d'établissemens d'une utilité publique. Ordinairement un visir ou pacha religieux sacrifie une partie de ses richesses à la construction d'une mosquée; à ses côtés s'élèvent, lorsque la fortune se lui permet : 1°. un *Imaret* où les enfans des écoles et les étudians des colléges, les pauvres même, vont prendre leur nourriture. Ces derniers reçoivent, outre les alimens, une aumône de trois, quatre, cinq, et même jusqu'à dix aspres. Il est bon de remarquer que les Imarets de Constantinople nourrissent quelquefois jusqu'à trente mille âmes par jour; 2° un *Taby-Khanéh* ou hôpital, qui contient cent cinquante malades. Il faut avouer que cet établissement, s'il honore l'âme de son fondateur, donne une idée peu avantageuse de la civilisation de la nation. Des sofas, étendus autour des pièces, servent de lits aux malheureux forcés d'y chercher un asile; ils y reçoivent une nourriture assez grossière, mais les bienfaits de l'art de guérir y sont inconnus; c'est à la nature seule qu'est confié le soin de leur rendre la santé; 3°. un *Dar-élchéfa*, nommée aussi *Bimar-Khanéh* et par corruption *Timar-Khanéh*, maison des fous. On ne sera point étonné de rencontrer de pareils établissemens pour de tels malades, lorsqu'on connoîtra l'opinion des Musulmans à leur égard.

Ils croyent que, dans cet état d'imbécillité, l'âme est comblée des grâces du ciel, qu'elle jouit d'un commerce intime avec les puissances spirituelles, et que ses vœux, toujours agréables à Dieu, sont plutôt exaucés que ceux des autres mortels. De là l'accueil qu'ils reçoivent, la liberté dont ils jouissent d'aller et de venir dans les rues lorsqu'ils ne sont point frénétiques; les présens dont ils sont comblés; enfin, tous les soins pris pour se les rendre favorables. Au lieu que dans les hôpitaux on reçoit souvent indifféremment les Turcs et les Chrétiens, ici on n'admet que des Musulmans, et par un ordre de la Porte, émané d'après un acte juridique, *îlam*, qui constate l'état et l'excès de démence; 4°. un *Médrécéh* ou collége, dans lequel on enseigne la théologie, et quelquefois les sciences; 5°. un *Turbéh* ou chapelle sépulcrale, destinée à recevoir les dépouilles mortelles du fondateur; 6°. un *Homam* ou bain public.

L'édifice que nous visitions réunissoit, ou avoit réuni ces différens bâtimens. J'ai déjà parlé de l'*Imaret*. Le *Timar-Khanéh* ne me parut qu'un simple cloître où se trouvoient plusieurs petites chambres surmontées chacune d'un dôme. Je n'y vis qu'un malade. Le bain public est, de tous les bâtimens, celui qui me parut avoir le plus souffert du ravage du temps et de la négligence des *kislar-agha*. Nous vîmes encore cependant l'antichambre, la parfumerie et plusieurs autres pièces qui en dépendoient. Les tuyaux destinés à fournir l'eau, le foyer qui l'échauffoit, les urnes où les malades se plon-

geoient, tout cela est dans le plus grand état de délabrement. — Dans le *médrécéh*, nous trouvâmes quelques Turcs avancés en âge qui expliquoient ou apprenoient à lire le Coran. Car ici la science est un fruit qu'on recueille en toute saison, et l'âge, quelqu'avancé qu'il soit, n'en interdit pas l'acquisition. « L'homme privé de science, dit un proverbe » arabe, est un corps sans âme; acquiers donc de » la science depuis le berceau jusqu'au tombeau; » profite de tout, et ressemble aux sables du désert » qui recueillent jusqu'à la plus petite goutte de » pluie. » Nous ne pûmes pénétrer que dans l'avant-cour de la grande mosquée, et nous fûmes privés du plaisir de visiter le palais de la sultane.

Quoique *Scutari* soit située dans le *livva* ou département de *Khodjah-ili*, il n'en dépend cependant pas; c'est un apanage impérial.

Le 6 septembre, j'allai visiter l'imprimerie et les casernes. Je me mis en route dès le matin, et je traversai les cimetières de Scutari. Ces cimetières sont à mon avis les plus beaux de l'Empire ottoman, tant pour leur étendue que pour le luxe des tombeaux, la hauteur et le rapprochement des arbres. Ces avantages proviennent de l'opinion où sont les Turcs que l'Asie est une terre sainte, le territoire des vrais croyans; tandis que l'Europe, demeure passagère, doit tomber un jour au pouvoir des ennemis de la foi, et être foulée par les pieds des chrétiens.

Les nouvelles casernes sont situées directement en face du palais du Grand-Seigneur, sur l'empla-

cement qu'occupoit *Kavac-Seraï* (1); séjour de délices qui fut habité par plusieurs sultans. Ce fut là que se construisit, sous la direction de Sélim III, une caserne très vaste où s'exercent les troupes. Aux côtés des bâtimens, on trouve une mosquée, des bains, un bazar, et des logemens pour les principaux officiers.

L'imprimerie est bien au-dessous de l'idée que je m'étois formée de cet établissement, le seul qui existe dans l'Empire ottoman. Elle occupoit il y a quelques années une maison dans le village de *Khaskévi*, situé au fond du port, en face de la ville; elle n'a été transférée ici qu'en 1800. Le local qu'elle occupe est vaste. La porte d'entrée fait face à la grande rue de Scutari. J'entrai d'abord dans une cour de quarante à cinquante pieds d'étendue : de là un vestibule sous lequel je passai, me conduisit à plusieurs grandes salles. La première en entrant à droite sert d'antichambre. La seconde est occupée par le chef de l'imprimerie; *Abd-errahman*, c'est son nom, m'accueillit avec beaucoup de douceur et d'honnêteté, et m'offrit de m'accompagner. La première salle où nous entrâmes est destinée aux relieurs. Quelques hommes y travailloient. Nous passâmes de cette salle dans la pièce principale.

(1) Ce château, situé au bord de la mer, à une lieue de Scutari, a été bâti par Amurat IV. Quoique sa situation fût des plus agréables, qu'il eût de beaux jardins, et qu'on y jouît de la vue de la Propontide et de Constantinople, des côtes d'Europe et d'Asie, cependant les derniers sultans lui ont préféré leur palais du canal, à cause de la fraîcheur qui y vient de la mer Noire.

Vis-à-vis de la porte se trouvent quelques rayons où sont occupés huit ou dix compositeurs turcs. Sur le côté sont placées quatre presses servies par des Arméniens. Le centre de la pièce est occupé par un grand fourneau pour la fonte des caractères. Je fus étonné de trouver ces caractères en aussi grand nombre, et surtout bien travaillés. J'ai même vu des caractères francs, et j'ai appris qu'ils avoient été pris au palais de France pendant l'expédition d'Egypte.

En sortant de l'imprimerie, je me dirigeai à l'est vers le mont Bourgourlu, à travers un cimetière, et des campagnes couvertes de verdure; du sommet de ce mont on jouit de la vue d'un de ces tableaux de la nature, dont Constantinople et ses environs nous offrent seuls les modèles. L'œil donne sur la plus grande partie de Constantinople, sur Scutari, le Canal, enfin, sur toute l'étendue du pays qu'il peut embrasser, tant en Europe qu'en Asie. Du point que j'occupois, je découvris la ville et le port, le canal tortueux de la mer Noire, les nombreux villages qui le bordent, la mer de Marmara couverte d'îles, les plaines enchanteresses de l'Europe et de l'Asie, et une bonne partie de la Cappadoce. Cette montagne est aussi appelée *Djamliki*, à cause d'un petit bois de pins qui s'y trouve. Là se trouve une fontaine dont l'eau est réputée parfaite, et qu'on transporte dans des jarres, à Constantinople, pour la consommation du sérail. Je quittai avec peine cet endroit délicieux, et je rentrai dans Scutari par le quartier haut, qui est la demeure des Arméniens.

Il fut arrêté que nous nous mettrions en route le 7 à six heures du soir. Enfin, nous sortîmes par la grande rue de Scutari à six heures et demie précises. Je dois prévenir mes lecteurs que j'ai mis la plus grande exactitude à marquer les heures de marche sur mon itinéraire. Comme je n'ai eu aucun instrument avec moi pour prendre les hauteurs du soleil, c'est cette exactitude seule qui pourra rendre cet itinéraire de quelque utilité. Nous traversâmes les magnifiques cimetières de Scutari que j'avois déjà visités la veille, et nous suivîmes les bords de la Marmara. Nous passâmes devant les îles des Princes et le village de Maltipé. Ces îles sont pendant l'été une des promenades les plus fréquentées et les plus agréables de Constantinople. Le port de Prinkipos n'est éloigné que de douze milles de Galata. Ces îles sont au nombre de neuf, selon quelques voyageurs, mais on ne peut réellement en compter que sept : quatre grandes, Prota, Antigona, Chalkis et Prinkipos ; et trois petites, l'île des Lapins, Oxia et Plata. Deux rochers stériles et inhabités ne me paroissent point mériter le nom d'île.

Après cinq heures de marche dans un terrain schisteux et quartzeux, nous arrivâmes à Cartal. Ce bourg peut être composé de cinq cents maisons, et ses habitans sont un mélange de Grecs et de Turcs. Sa situation, au milieu d'un pays bien cultivé et rempli de jardins, doit en rendre le séjour agréable. Les campagnes qui l'environnent sont dans une parfaite végétation. Nous partîmes de Cartal

le même soir vers minuit. La nature du sol étoit changée, et le terrain sur lequel nous marchions me parut calcaire. A une heure nous traversâmes un village grec, nommé *Pendik* ou *Pandiki*, et à cinq heures du matin nous arrivâmes à *Guibizèh*, bourg turc de cinq cents maisons. Il est situé sur un endroit fort élevé à environ deux lieues de la mer. Mustapha-Pacha, un des visirs de Soliman, y a fait bâtir une grande mosquée, un collége, plusieurs caravanserais et des bains. La mosquée existe encore, ainsi qu'un bazard et une belle fontaine située sur la place de ce bourg. Selon quelques voyageurs, Guibizèh occupe l'emplacement de l'ancienne *Libissa*, où reposoient les cendres d'Annibal. Un savant Français qui a parcouru ces contrées avec beaucoup de soin, et les a décrites avec une rare exactitude, croit que son tombeau étoit placé sous le monticule qu'on aperçoit à quelque distance du village, vers le nord (1).

Après une heure de repos, nous continuâmes notre route; nous descendîmes par une pente de rocher très roide, la colline sur laquelle est bâti *Guebizèh*. A dix heures et demie nous traversâmes *Harékié*, nom corrompu d'Héraclée. Quelques ruines d'un château bâti sur une hauteur, et trois ou quatre maisons de paysans que baignent un ruisseau, dont les bords sont couverts de figuiers et de quelques autres arbres fruitiers; tels sont les seuls

(1) Le Chevalier, *Voyage de la Propontide et du Pont-Euxin*, pag. 39.

vestiges qui indiquent encore l'existence de cette ville antique.

Nous arrivâmes à Ismid, l'ancienne Nicomédie, à quatre heures un quart.

Il est difficile de trouver une position plus avantageuse que celle de Nicomédie, et, après Constantinople, cette ville est sans contredit la mieux située du monde. Placée sur le penchant d'une colline rafraîchie par des fontaines et parée d'arbres fruitiers, de vignes et de grains, ses melons ne sont pas moins renommés en Turquie, que ceux de Cachan le sont en Perse. Fondée par Nicomède, fils et successeur du traître Prusias, elle fut très florissante sous les empereurs romains, qui l'enrichirent de plusieurs beaux édifices. Auguste la protégea particulièrement; Trajan la décora de plusieurs monumens publics. Mais aucun prince ne fit plus pour elle que Dioclétien. Sa magnificence devint telle sous ce prince, qu'elle rivalisoit avec Rome. On y voit encore de beaux restes de sa splendeur; tels que les ruines d'un palais sur la colline, qu'on croit l'ouvrage de Dioclétien. C'est ici surtout que l'antiquaire peut satisfaire ses goûts; les rues, les cimetières présentent une infinité d'inscriptions grecques et de ruines.

Ismid peut avoir aujourd'hui six mille maisons, dont cent grecques et deux cents arméniennes, et est la résidence d'un pacha à deux queues. Les Arméniens jouissent du privilége d'habiter sur une hauteur dans l'intérieur de la ville, et sont à l'abri des vexations des Turcs. Les habitans exercent

presque tous le négoce ; les principaux objets de commerce sont les soies, les cotons, les laines, les poteries et verreries. C'est ici que se construisent la plupart des saïques, barques et autres bâtimens dont on se sert à Constantinople. La construction en paroît solide, mais je doute qu'ils soient bons voiliers.

Nous nous reposâmes quelques heures, et le 9 septembre, à quatre heures du matin, nous reprîmes notre marche. Nous suivîmes la côte opposée au golfe, à travers des prairies marécageuses, et nous passâmes à midi par *Tchéléby-Tchiflit*, riche ferme entourée de jardins fertiles, garnis de toutes sortes de fruits et de melons délicieux ; nous traversâmes ensuite plusieurs villages grecs fort beaux, marchant souvent dans la mer à cause des rochers qui bordent la côte. A une heure après midi, nous atteignîmes Cara-Moussal.

Ce bourg, qui peut être composé de cinq cents maisons turques, est du territoire de Scutari, et au midi de Nicomédie, sur le bord du golfe. Ses environs offrent un coup d'œil agréable, étant bien cultivés et couverts de melons, de cognassiers, de figuiers, et de toutes sortes d'arbres fruitiers, dont le produit sert à l'approvisionnement de Constantinople. Ses grenades jouissent surtout d'une réputation d'excellence. Cara-Moussal a pour tout édifice public, une mosquée et un minaret construits en pierre, et un bazar couvert. Nous suivîmes notre route après une heure de repos, marchant toujours le long du golfe, par un chemin très mauvais,

ayant beaucoup à souffrir de la chaleur. La fatigue, les incommodités s'accrurent encore lorsque nous eûmes quitté le golfe pour entrer dans les terres. Exposés à toute l'ardeur du soleil, la chaleur qui nous accabloit, n'étoit plus tempérée par le vent rafraîchissant qui s'élevoit de la mer. L'air étoit épais et accablant. Vers le soir nous éprouvâmes quelque soulagement, et nous nous arrêtâmes à *Kizdeœrend* à neuf heures, pour y passer la nuit.

Cinq ou six familles bulgares vinrent s'établir dans ce pays, il y a environ cent ans, pour se soustraire aux vexations dont elles étoient l'objet dans leur patrie. Peu à peu la petite colonie s'accrut; la nécessité de subvenir à ses besoins doubla son industrie, et aujourd'hui *Kizdeœrend* peut compter cent cinquante maisons, toutes enrichies par le commerce et l'agriculture. Un siècle écoulé n'a pu effacer les traces de leur origine. Nous fûmes fort étonnés, après avoir traversé plusieurs villages turcs, de retrouver ici un costume et un langage nouveaux. Les habitans ont conservé la manière de se vêtir et la langue de leurs ancêtres; les femmes y ont le visage découvert. A notre arrivée, elles s'empressèrent autour de nous, se saisirent de nos chevaux, et se disputèrent l'honneur de nous donner asile. A peine fus-je entré dans l'habitation qui m'avoit été offerte, qu'une jeune femme m'apporta des fruits et du lait. Quelle que soit la reconnoissance dont je fus pénétré pour son accueil agréable, ses manières gaies et aimables, je ne pus m'empêcher de la trouver lourde, et d'être choqué de

la couleur très brune de sa peau. Mais ces défauts physiques ne lui étoient point particuliers, et elle les partageoit avec toutes ses compatriotes. A leur constitution robuste, à leur teint basané, à leurs mouvemens hardis, on seroit tenté de les prendre pour quelques restes de ces Amazones dont nous parle la Fable; et je crois, en effet, que dans un cas de nécessité, elles défendroient leur patrie avec courage. Quant à leur habillement, il n'est ni propre ni élégant, et se compose d'un corset, d'une jupe, et de longs caleçons qui tombent jusqu'au bas de la jambe. En guise de tablier, elles portent un morceau d'étoffe noire, et pour coiffure, un mouchoir. Leurs bras, leur col et leurs doigts sont ornés d'un bracelet, d'un collier et d'une bague de para.

Nous partîmes de *Kizdewrend* à quatre heures du matin, par un temps très beau, mais qui annonçoit une grande chaleur pour la journée. A l'extrémité d'un joli bois que nous traversâmes, et qui pouvoit avoir une demi-lieue de long, nous nous trouvâmes sur le haut d'une montagne d'où notre vue embrassoit le lac de *Tchinizit* et la petite ville de *Poïalædja*, située sur ses bords. Une pente très escarpée nous conduisit dans un bois d'oliviers assez étendu et très épais, sur le bord du lac, lequel en cet endroit est couvert de roseaux et très marécageux. Ce lac peut avoir huit lieues de long sur trois de large. Ses eaux sont bonnes à boire, et il est très poissonneux.

A neuf heures et demie nous arrivâmes à Nicée,

nommée aujourd'hui par les Turcs *Isnic*. La chaleur et la fatigue de nos bêtes de somme nous obligèrent d'y séjourner jusqu'au lendemain. Ce séjour ne fut point perdu pour mon instruction, et je l'employai à visiter la ville.

Je ne saurois exprimer le respect que m'inspira la vue de cette ville, qui réunit les deux genres de célébrités profane et religieuse. On sait qu'Antigonus, roi d'Asie et fils de Philippe, en jeta les fondemens et lui donna son nom, qui fut changé par *Lysimachus*, l'un de ses successeurs, en celui de Nicée. Il voulut consacrer par-là la mémoire d'une épouse qu'il chérissoit. Mais ce souvenir fait place à un autre bien plus important. Ce fut dans cette enceinte qu'en présence de trois cent dix-huit prélats, recommandables par leur piété, leurs vertus et leur savoir, la consubstantialité du fils de Dieu avec son père, l'un des points principaux de notre croyance, reçut, en 325, la sanction de l'église entière, représentée par cette vénérable assemblée, et qu'Osius dressa le symbole de foi, dit encore aujourd'hui, de Nicée. Après trois siècles et demi, en 787, un nouveau concile général s'assembla dans la même ville, régla et expliqua le culte que l'église doit rendre aux images, et anathématisa l'impiété des iconoclastes. Ces conciles furent présidés, le premier par *Constantin-le-Grand*, et le second par *Constantin V*. Mais telle est la vicissitude des choses humaines, que le même lieu, témoin de ces grands événemens de la religion chrétienne, devint le premier

point de ralliement, le centre de la puissance de ses plus cruels ennemis. Soliman, fils de Coutoulmich, s'en empara en 1081, et en fit la capitale de son empire naissant ; il est vrai qu'il le conserva peu de temps, et que les succès des armées grecques le forcèrent à se retirer. Mais déjà les églises avoient été changées en mosquées, et le nom de Mahomet retentissoit dans le temple où l'on n'avoit prononcé jusqu'alors que les louanges du vrai Dieu (1). D'ailleurs Nicée retomba bientôt au pouvoir des princes *Seljoukides*, et devint pour eux une pomme de discorde sur laquelle chacun prétendoit avoir des droits, et les faisoit valoir, ou à la pointe de l'épée, ou par la trahison. On connoît les efforts des Croisés pour s'emparer de cette ville, et que deux fois ses plaines immenses furent couvertes de leur sang et de leurs cadavres. Tour-à-tour prise et reprise par les *Seljoukides*, et reprise par les Grecs, *Orkhan* s'en est enfin emparé en 1330, et depuis ce moment elle est restée en la possession des Turcs. Aujourd'hui tout y porte l'empreinte du temps et des révolutions, et ses ruines, ses monumens encore subsistans, attestent sa grandeur passée, et réveillent dans l'âme du voyageur les plus grands souvenirs.

Nicée est située à l'extrémité orientale du lac d'Ascadius, dans une belle plaine. Sa figure présente un carré assez exact. Au nord-est, à environ deux lieues, la vue est bornée par une chaîne

(1) De Guignes, *Hist. des Huns*, tom. III, part. II, pag. 2.

de petites montagnes qui produisent en abondance du bois, du vin et des fruits, et où plusieurs ruisseaux prennent leur source. Ses murailles, dont le circuit est d'environ quatre milles, sont flanquées de trois cent dix tours, de même que la citadelle, et construites en grosses pierres d'une nature schisteuse, bleuâtres, liées sans ciment. Ces pierres proviennent sans doute des montagnes voisines, où l'on trouve de profondes excavations.

On entre dans la ville par cinq portes. A quelques pas de l'*Istamboul capousy* (*Porte de Constantinople*), s'élève un très bel arc de triomphe, d'ordre composite; mais il n'en reste plus debout que la moitié, quelques pans de murs, et des voûtes; l'autre moitié est renversée à terre. Les autres portes sont plus ou moins endommagées, et offrent toutes des bas-reliefs et des inscriptions. Ayant pris un Grec pour me servir de *cicerone*, je me fis conduire à un endroit nommé *Ebé ghiulsini*, et qu'on m'avoit beaucoup vanté. Je vis en effet les restes d'un monument qui atteste l'ancienne splendeur de la ville. Ce sont sept grandes voûtes rangées en cercle, et construites de grosses pierres sans ciment. Après avoir passé sous ces voûtes, j'arrivai à une grande salle, et de là, par plusieurs corridors, à une seconde salle où sont couchées plusieurs colonnes qui ornoient sans doute quelqu'endroit de cet édifice immense.

Dans l'après-midi j'allai voir l'église de *Panaghia*, ainsi nommée parce qu'elle est consacrée à la sainte Vierge. Nicéphore, évêque de Nicée,

en est le fondateur, et on y voit encore un tombeau qui est d'albâtre, et porte une inscription grecque presque effacée. Ce fut dans cette église que se tinrent les deux conciles œcuméniques dont nous avons parlé plus haut. On me montra, au fond du *Sancto Sanctorum*, le trône de marbre destiné à Constantin-le-Grand, qui présida le premier de ces conciles. L'intérieur de l'église, orné de peintures en mosaïque, a trois nefs, mais elles tombent en ruine; et, à l'exception du sanctuaire et des deux nefs latérales, l'édifice ne consiste qu'en un monceau de débris. Je ne dois point oublier cependant de parler des fonts baptismaux qui sont soutenus par deux belles colonnes de marbre noir antique très précieux, et de trois pieds de haut. La tribune est surmontée d'une Vierge en mosaïque très bien faite; mais en revanche je fus effrayé à l'aspect d'un Christ gigantesque aussi en mosaïque, peint sur le mur de la nef à gauche. L'église est desservie par quelques prêtres grecs qui ont toute l'ignorance, la superstition et la vanité de leur secte.

Orkhân, s'étant rendu maître de cette ville, changea une de ses églises en mosquée, et fit bâtir auprès un hospice. Un saint personnage, *Achref-Zadéh*, en fit construire un autre à ses frais. Son tombeau est encore aujourd'hui visité avec dévotion par beaucoup de vieux Turcs. A l'entrée de l'une de ces mosquées, on remarque deux belles colonnes de porphyre qui font l'admiration des connoisseurs, et ne sont pas un des

objets les moins curieux à voir. Le minaret de la même mosquée est incrusté en faïence de diverses couleurs.

Isnik est de la juridiction de Nicomédie; sa population peut s'élever à dix ou douze mille habitans, tant Grecs que Turcs. Il paroît qu'elle a beaucoup perdu. *Mich. Lefebvre*, qui s'est plu, dans son *Théâtre de la Turquie*, à établir un point de comparaison entre les villes turques et françaises, compare Isnik à Mand (*sans doute Mantes*). L'air malsain qui y règne en rend le séjour dangereux; aussi ne remarque-t-on dans cette ville aucun mouvement. Tout y annonce la destruction et la dépopulation. Les herbes y croissent partout dans les rues, et les maisons, vides pour la plupart, sont très mal bâties.

Le lac qui baigne une partie des murs de la ville étoit connu, dans les temps anciens, sous le nom d'*Ascanius;* aujourd'hui il porte celui de la ville, et est appelé aussi *Tchinizit :* je ne sais quelle est l'origine de cette dénomination. Sa longueur peut être de vingt-quatre milles, et sa largeur de quatre, sa circonférence de soixante-dix. Son eau est belle et transparente, et souvent agitée comme les flots de la mer. On y pêche de beaux et très bons poissons, surtout un que les Turcs appellent *linéh*, qui est d'un demi-pan de long. On en porte une grande quantité à Brousse et à Constantinople, après l'avoir fait sécher.

Le 11 septembre, nous étant remis en route à six heures du soir, nous traversâmes un bois de

grenadiers, et ensuite la plaine de Nicée : cette plaine, très cultivée, et où se donna la fameuse bataille dans laquelle périt Gauthier, général des Croisés, est coupée par la rivière de *Sakharia*, qui l'arrose et la fortifie. On y récolte beaucoup de sésame, dont on fait de l'huile, du genièvre, et beaucoup de coton. Nous vîmes un village qu'on nomme *Ac Seraï*, parce qu'il s'y trouve un palais construit en pierre très blanches. Ce palais est la résidence du *Balaban-zadéh*, prince souverain et héréditaire de toute la plaine. Le village peut avoir cent cinquante maisons. A cinq heures du matin, nous arrivâmes à *Gueïvé*, gros bourg de quatre cents maisons. Nous avions côtoyé la rivière de *Sakharia* pendant une bonne partie de la route, et nous la passâmes, avant d'arriver à *Gueïvé*, sur un pont de pierre à moitié ruiné. Notre marche avoit été de neuf heures. Nous ne nous étions arrêtés que le temps nécessaire pour prendre un repas. Ici, quoique nos chevaux fussent fatigués, nous ne fîmes qu'une halte d'une demi-heure. La chaleur s'annonçoit comme devant être très forte, et notre intention étoit de profiter de la fraîcheur du matin pour avancer le plus possible, et de prendre ensuite le repos convenable. Nous eûmes à gravir, en sortant de *Gueïvé*, la pente d'un rocher très escarpé. A huit heures et demie nous arrivâmes à un joli bois traversé par un ruisseau, sur le bord duquel nous résolûmes de demeurer quelques heures. Nous nous remîmes en route à quatre heures et demie ; nous passâmes encore de hautes

montagnes couvertes de pins, et à sept heures et demie nous arrivâmes à un gros bourg de quatre cents maisons turques. Cet endroit, où nous fûmes fort mal reçu, a plusieurs fontaines, un très beau bazar, et fait un commerce de peignes, de cuillers de bois et d'autres objets de cette nature. Ses environs sont bien cultivés et remplis de jardins fruitiers.

Le lendemain, 13 septembre, nous partîmes de *Teraklou* à quatre heures et demie du matin. Il fallut encore gravir et descendre de hautes montagnes, traverser des vallées incultes où la chaleur nous accabloit. Mais ce qui acheva d'abattre nos forces, fut une montagne dont nous atteignîmes le pied à onze heures moins un quart, et au haut de laquelle nous n'arrivâmes qu'après une marche très pénible dans des sentiers larges à peine de trois pieds, et ayant à leurs côtés des précipices affreux. C'est sur son plateau qu'est située la ville de *Torbalou*, composée d'environ huit cents maisons : nous éprouvâmes une réception très amicale de la part des habitans, qui s'empressèrent de nous donner des logemens, et de nous fournir tout ce dont nous avions besoin. *Torbalou* a un très beau bazar. Son plus fort commerce consiste en blé et en sacs de crin, qu'on appelle *torba*. C'est de là, sans doute, que dérive le nom qu'elle porte.

Nous partîmes de la ville à quatre heures; nous montâmes une côte extrêmement roide, qui nous conduisit à des montagnes couvertes de pins et de chênes, où il fallut encore cheminer a travers

des précipices, par des sentiers étroits. A dix heures nous arrivâmes à *Kousténbek :* faute de logement, nous passâmes la nuit dans une maison en ruine et inhabitée. La difficulté et le danger des chemins nous empêchèrent d'aller plus loin, et les habitans n'étoient nullement d'avis de nous ouvrir leurs maisons.

Nous quittâmes *Kousténbek*, le 14, à cinq heures du matin, pour suivre une route plus agréable que la précédente, à travers des bois de pins. Ces bois aboutissoient à une plaine charmante, traversée et rafraîchie par un ruisseau. Notre vue ne pouvoit être plus agréablement flattée, et ce lieu qui, dans toute autre circonstance, nous eût paru privé de charmes, fut pour nous un paradis terrestre. Le bord du ruisseau nous offroit une station délicieuse; nous y fîmes halte pendant une heure; et, reprenant notre route, nous arrivâmes à trois heures après-midi à *Nalikhan ;* tel est le nom d'une petite ville d'environ six cents maisons turques et cent arméniennes. Tout contribua à nous rendre cette journée agréable. Les habitans furent prévenans et polis. On nous offrit des logemens vastes et surtout propres. On nous servit des fruits excellens, des mets bien apprêtés. Le *bazar* de *Nalikhan* est très beau. Son commerce est assez considérable. Des jardins fruitiers en plein rapport, des champs couverts d'orge, de blé, de riz, de coton, très bien cultivés, l'environnent de tous côtés. Plusieurs fontaines lui fournissent une eau très limpide. Les personnes

qui ont parcouru l'Asie, peuvent seules apprécier cet avantage. Mais quelle fut notre surprise en quittant cette ville, d'où nous repartîmes le lendemain à cinq heures du matin ! Au lieu de ces jardins, de ces champs brillans de la plus belle végétation, nous ne vîmes qu'un pays aride et sans aucune espèce de culture. Nous marchions à travers des montagnes, des rochers, dont les diverses couleurs formoient à la vérité un coup d'œil assez singulier; mais ce n'étoit là que des caprices bizarres de la nature. La bizarrerie est sans aucun charme lorsqu'on a encore les yeux fascinés par l'aspect de la beauté réelle. A six heures, nous arrivâmes à *Syoury hissar*. Ce village, situé sur le bord d'une rivière peu profonde, a un caravanserai où nous nous reposâmes. Nous préférâmes ce local aux maisons turques qui sont très sales, et dont les habitans paroissent très pauvres. C'est à *Syoury hissar* que se fabriquent les petits tapis qu'on met sous les lits. Ses environs produisent du blé, de l'orge, du sésame et du coton. Les chèvres y sont de la même race que celles d'Angora; aussi leur poil s'envoie-t-il à cette ville pour y être mis en œuvre. Une chose assez remarquable, c'est qu'à *Syoury hissar* les maisons commencent à avoir des toits plats, et sont construites en terres : jusque-là nous les avions trouvées ou de bois ou de pierre. Au milieu du village est une mosquée dont la construction en terre, le minaret en bois, sont en rapport parfait avec l'aspect misérable de cet endroit. Nous quittâmes notre gîte

sans regret, après deux heures de repos; et, nous étant remis en route, nous arrivâmes à sept heures et demie à la petite ville de *Bek-Bazar*, harassés de fatigue: notre marche avoit été plus longue que de coutume.

Le commerce de cette ville, comme celui des environs, consiste en poil de chèvre. Le nombre de ce bétail s'élève ici à cinq mille têtes, dont chacune peut produire de cinq à soixante drachmes de poil. L'accueil que nous reçûmes fut amical. Je logeai dans une maison très propre.

Nous repartîmes le lendemain 16 septembre, à cinq heures et demie du matin. Nous descendîmes une montagne très rapide, dont les pentes étoient couvertes de chèvres et dans une végétation très vive. Nous traversâmes à gué la rivière d'Ayas, dont le cours est très tortueux. Elle porte aussi le nom de *Kermyon-Kermir*, et se décharge dans la *Sakharia*, près de *Gueïvé*. Après avoir marché dans un pays désert et inculte, nous aperçûmes sur le midi quelques champs de riz. A quatre heures et demie, nous touchâmes à *Ayyas* ou *Ayyach*.

Ce gros bourg, composé de six cents maisons environ, tant turques qu'arméniennes, fait partie du *Liwa*, ou district d'*Angora*. Il a dans sa dépendance trois villages, *Bazar-Bek*, ou *Beï-Bazary*, à l'occident; *Yerkewi* au midi, et *Gheurel* au nord. On me vanta beaucoup les eaux chaudes minérales qui se trouvent dans ses environs, et qui ont une vertu miraculeuse pour la

guérison de plusieurs maladies chroniques. Je n'ai pu voir que ses maisons, qui, bien qu'en terre, ne laissent point d'être solides et propres. Ici, comme à *Bazar-Bek*, nous vîmes une grande quantité de chèvres et des champs de coton.

A quatre heures et demie du matin nous reprîmes notre route; notre intention étoit d'aller coucher à Angora. Je devois attendre une journée de peine et de fatigue; mais mon esprit n'étoit rempli que d'un seul souvenir; j'allois fouler le sol où deux des plus grands princes modernes de l'Asie s'étoient disputé l'empire de cette partie du monde. C'est dans la plaine d'Angora que *Bayazid-le-Grand* a succombé sous les armes victorieuses de Tamerlan, en juin ou juillet 1402. Cette plaine, où nous descendîmes après avoir traversé plusieurs montagnes d'une assez grande étendue, est très fertile : nous y trouvâmes une fontaine dont l'eau est claire, et plusieurs petits bois d'oliviers qui nous offrirent un abri très frais. Plusieurs troupeaux de chèvres bondissoient çà et là. A une heure et demie nous commençâmes à gravir une montagne escarpée, du sommet de laquelle nous découvrîmes Angora. Nous y arrivâmes à quatre heures de l'après midi, après avoir fait de longs détours dans la plaine.

Angora est la corruption d'*Ancyre*, ville devenue célèbre par les bienfaits dont Auguste la combla, et le monument qu'elle éleva à la gloire de son bienfaiteur. Aujourd'hui elle compte environ 25,000 habitans, Turcs et Arméniens, et est

renommée par tout l'Orient pour le poil de ses chèvres, dont on fait des étoffes connues sous le nom de *schals d'Angora*, et des bas tricotés extrêmement fins. Son commerce, qui ne consiste point dans cette seule branche, est immense. Ses nombreux bazars sont abondamment pourvus de toutes les marchandises de l'Asie, et de quelques-unes d'Europe; mais ce commerce est presqu'en entier entre les mains des Arméniens, qui sont fort riches, et forment la plus grande partie de la population. Tous les cultivateurs des environs sont Turcs.

Angora, ou Angouryéh, est le chef-lieu du *Liwa*, ou district de ce nom, lequel est borné au sud par *Acseraï*, à l'est par *Ker-Chahr*, au nord par *Tchouroum* et *Thoussiah*, et à l'occident par *Iski-Chehr*. Les *cadhiliks* qui en dépendent sont, outre Angora, *Mourtadhy-abad*, *Ayyach*, *Yerkewy*, *Gheurel*, *Yaband-abad*, *Badjy-Chouria*, *Tchirbouk-abad*, *Tchoukourdjek*, *Yourékieu*, *Haimaneh* et *Thour-Goud-Eïly*. Cette ville est le siége d'un molla, à cinq cents aspres, place qui se donne souvent pour Arpalik à des cadhy-leskers déposés. Elle a deux forteresses, un besestein, des marchés, des mosquées, et des bains publics. La forteresse située dans l'intérieur de la ville, sur une hauteur, est en bon état; mais il en existe une autre hors la ville, placée dans un terrain uni, qui ne sauroit être d'aucune utilité, et qui tombe en ruine. Les murs de la ville penchent également vers la destruction.

Plusieurs khalifes, parmi lesquels on doit compter Al-Rachid, ou Al-Mamoun, ont vainement essayé de se rendre maîtres d'Angora; cet honneur étoit réservé à Mourad, fils d'Orkhan, qui la prit l'an 761 de l'hégire (1360 de J. C.). Les historiens orientaux, me dit un khodjah turc avec lequel je fis connoissance, rapportent que, lorsque Al-Rachid vint l'assiéger, il fit ôter de dessus la porte de la ville, et transporter à Bagdad, une inscription grecque, dont le sens étoit: « O homme, que le temps du pouvoir te sois » précieux; ne le laisse pas échapper inutilement. » Sers-toi, dans l'exécution de tes projets, » d'hommes capables de les conduire à fin. » Prends garde qu'une joie trop vive ne soit » suivie d'un deuil cruel; mais surtout ne t'afflige » point sur le jour à venir, et, semblable à ces » orgueilleux insensés, n'amasse point de grandes » richesses. » Cette inscription morale dut plaire infiniment au khalife, qui aimoit beaucoup la philosophie, mais en paroles seulement, n'en suivant pas moins ses projets ambitieux, et ne s'en livrant pas avec plus de réserve aux plaisirs des sens et de la table.

Dans le voisinage de la ville sont deux établissemens remarquables; l'un est un couvent de derwiches, nommés *Dewrys*, à cause de leurs exercices de piété, qui se font en tournant en rond. Cet ordre fut fondé par un certain Hadjy-Beiram, natif d'Angora, et qui mourut en 876 de l'hégire (1471-2 de J. C.). De son nom, ses

disciples sont appelés *Beyramieh.* Hoceïn-Ghazy, autre fanatique, leur a fait bâtir un *tékiéh* ou couvent, qu'ils habitent encore aujourd'hui, et qui est arrosé par un ruisseau nommé *Source de Kayach.* Ce même ruisseau arrose de très beaux jardins aux environs d'Angora.

L'autre endroit situé à l'orient de la ville, au de là de la rivière de Kizil-Irmac, et près d'une église ruinée, est un puits sans eau, connu et renommé sous la dénomination de *Puits des fous.* Un Turc est-il privé de la raison, on le conduit à ce puits miraculeux avec son suaire; pour que le miracle s'accomplisse, le malade doit en regarder le fond; l'alternative est cruelle, mais la dose d'espoir est égale à celle de la crainte; ou le malade meurt sur-le-champ, et alors un cimetière est prêt à recevoir son corps, ou il obtient une guérison parfaite. On dit que les personnes qui jouissent d'une bonne santé, peuvent y regarder sans danger, et qu'elles aspirent seulement une forte odeur de soufre. Mais, abandonnant de tels contes aux auteurs des Mille et Une Nuits, je dirai encore deux mots d'Angora.

Les femmes de ce pays sont généralement belles; il est fâcheux que, fidèles à la coutume de l'Asie, elles s'enveloppent, pour sortir dans les rues, d'un grand drap de lit, qui les couvre de la tête aux pieds. Le hasard seul peut en procurer la vue, et ce hasard se renouvelle rarement. Les Arméniennes sont moins rigides, et marchent la tête découverte.

Je ne saurois oublier de remarquer qu'entre beaucoup de monumens anciens, je vis le temple élevé par les habitans d'Ancyre, en l'honneur d'Auguste, et sur lequel l'histoire de ce grand prince est écrite toute entière, tant en grec qu'en latin.

Parmi les marchands qui composoient notre caravane, plusieurs avoient à régler des affaires de commerce à Angora; cette circonstance que je regardois comme un contre-temps, nous y retint jusqu'au 19 septembre. Le 20, nous nous mîmes en route à cinq heures du matin; le chemin étoit agréable; nous marchions ou dans des plaines verdoyantes ou à travers de jolis bois, arrosés par des ruisseaux. A trois heures et demie nous arrivâmes à *Hayry-Kewy*, village turc fort laid, de deux cents quatre-vingts maisons de terre. A côté d'une mosquée de même construction, nous vîmes un lion antique de marbre, et une pierre hexagone, sur laquelle se trouvent une croix grecque, deux fleurs de lys, et une inscription grecque, si maltraitée du temps, qu'à peine peut-on distinguer les caractères. Nous reprîmes notre route vers les cinq heures. A huit heures du soir nous entrâmes dans *Kilislar-Kewy*, village considérable sur la rivière de *Kouroudjilik-Souï*. Ce fut là que nous choisîmes dans un caravanseraï en ruine et malpropre, notre lieu de repos pour la nuit.

Le lendemain nous délogeâmes à cinq heures du matin. Pour nous mettre en bonne disposition,

nous eûmes à gravir une côte très rocailleuse et couverte de bruyères. Nous passâmes ensuite le *Kizil-Irmak* (rivière rouge), et à neuf heures moins un quart, nous arrivâmes à *Hacsa-Khan*.

Ce village peut avoir cent soixante maisons, qui sont toutes construites en terre et ont des toits plats. Il s'y fait un commerce assez considérable de coton et de poil de chèvres. Ce sont les deux seules branches d'industrie que l'on rencontre dans cette partie de l'Asie-Mineure. Ici nous entrâmes sur les terres de *Tchapan-Oglou*, prince souverain et héréditaire de toute la contrée, et tributaire, pour la forme, de la Porte-Ottomane. Ce roitelet tient d'une main ferme les rênes de l'administration, encourage le commerce, protège les étrangers; et tel est l'effet d'un bon gouvernement, que les habitans de *Hacsa-Khan* sont doux et meilleurs gens que le reste des Asiatiques : ils redoutent sa sévérité en même temps qu'ils comptent sur sa justice; et comme ils ont l'assurance de n'être point vexés sans sujet, qu'ils cultivent en paix la terre, ils se soumettent volontiers au joug, et même se trouvent heureux sous son administration. Ceci me donnera lieu de remarquer que, si la Porte-Ottomane apportoit plus de discernement dans le choix de ses agens, si ses ordres étoient dictés par la justice, ce colosse de puissance, dont les parties formoient autrefois un tout bien consolidé, mais qui tombe aujourd'hui en décadence, reprendroit bientôt son énergie première, et verroit fleurir dans son sein l'agriculture, le commerce et les arts amis de la paix.

Après une heure de repos, nous continuâmes notre route malgré la chaleur. Nous résolûmes de coucher à Baldjik, village turc de deux cent soixante maisons, d'aussi pauvre apparence que ses habitans. Il n'y avoit point de logemens pour nous, il fallut passer la nuit à la belle étoile; mais ce qui nous déplut davantage, fut la disette de vivres; nous ne pûmes nous procurer qu'une petite quantité de blé et quelques jattes de lait.

Outre le danger d'être attaqué si l'on n'est point en force, d'être vexé si l'on n'a point de lettres de recommandation pour les agas ou gouverneurs de ville, il faut encore, en voyageant en Turquie, souffrir trois incommodités, souvent funestes par leurs suites.

D'abord, on est obligé, la plupart du temps, et cela en été comme en hiver, de coucher en rase campagne, sans autre couverture que la calotte des cieux, et exposé au vent, au froid, à la pluie, au soleil, à toutes les intempéries des saisons. Pour s'en garantir, il faudroit se procurer deux chevaux, l'un pour l'usage personnel, l'autre pour la tente et les bagages; mais l'embarras et les frais que ce moyen entraîneroit, ne permettent point d'y songer. Trouvez-vous un caravanseraï, c'est un inconvénient d'une autre nature, et qui, à mon avis, n'est pas moindre : chevaux, mulets, chameaux, marchandises, voyageurs, tout s'y loge; les hommes et les bêtes sont à la même auberge. Ce n'est pas tout : à peine une caravane a-t-elle pris place, que chacun allume son feu,

fume sa pipe, fait sa cuisine, etc., etc.; le bruit empêche de reposer, la fumée étouffe, la mauvaise odeur suffoque, la vermine cause les démangeaisons les plus aiguës.

Comme on doit s'attendre à éprouver plus d'une fois ce qui nous arriva à Baldjic, c'est-à-dire à ne trouver ni asile, ni alimens, il faut au moins se munir d'une capotte, d'une gourde d'eau fraîche, de riz, de biscuit, de figues, de raisins et d'amandes; mais l'estomac doit renoncer à tout mets préparé au feu. Quel moyen de porter avec soi les ustensiles de cuisine? Cette manière de vivre, celle des patriarches et des Arabes du désert, s'accorde mal avec les tempéramens européens, accoutumés aux liqueurs, aux alimens assaisonnés et chauds.

Enfin, le troisième inconvénient est d'être *Franc*, c'est-à-dire, Européen. En Asie, c'est une opinion très répandue que les Européens ont beaucoup d'or et d'argent; de là naissent les avanies où ils sont exposés, et auxquelles ils n'échappent qu'en payant. N'entendant point la langue, ignorant les coutumes, la valeur des choses, ils n'ont pas de moyen pour échapper aux piéges qu'on leur tend; le seul efficace est d'avoir la bourse en main, et malheur lorsqu'elle est épuisée. J'ajouterai qu'il est impossible d'étudier avec fruit les mœurs, les coutumes, le caractère, les habitudes d'un peuple, si l'on n'en connoît la langue, si on ne peut la parler couramment; mais dans quelque position difficile que se trouve

engagé le voyageur transporté sous le ciel asiatique, qu'il se garde de jamais laisser paroître le moindre sentiment de crainte, ou sa perte est certaine; l'assurance, souvent même l'audace, l'arracheront au danger. Les Turcs s'en laissent facilement imposer.

Nous étions sur pied le 22 dès quatre heures du matin; nous fîmes du feu, car l'air étoit froid; faute de bois, nous brûlâmes des plantes sèches; et après un mince déjeûner, composé de quelques figues, nous nous mîmes en marche à cinq heures moins un quart. Au bout d'une heure, nous entrâmes dans une plaine fort longue, où nous vîmes plusieurs tentes de Turcomans. Ce peuple, l'un des moins nombreux de ceux qui habitent dans l'empire turc, est sans contredit le plus courageux, quoique pasteur et agricole. L'oisiveté est un vice qui lui est inconnu. La culture des champs, la chasse ou la guerre, partagent sa vie. Il n'aime ni les Turcs, à cause des vexations qu'il en souffre, ni les Arabes avec lesquels il est toujours en guerre. Les Turcomans forment dans l'empire ottoman, une nation indépendante qui élit ses chefs, et achète sa liberté en payant un foible tribut aux pachas, lorsqu'elle peut y être contrainte. Sa richesse consiste en troupeaux de moutons, de chèvres, de chameaux; ses moyens de défense sont l'arc et quelquefois les armes à feu. Les tentes que je vis, formoient des espèces de pavillons couverts de feutres, et ronds comme des tours; celles des Arabes, au contraire, sont longues et ouvertes de tous côtés.

A l'extrémité de la plaine, nous traversâmes une petite rivière à gué, et nous arrivâmes à une heure au village de *Kiatib-ouny* Quoiqu'il n'y eût que soixante maisons, nous trouvâmes moyen de nous y loger tant bien que mal. Nous le quittâmes le lendemain 23, à quatre heures et demie du matin; à dix heures, nous arrivâmes dans une plaine inculte; nous nous délassâmes pendant une heure au bord d'une fontaine qui s'y trouvoit : tout le pays que nous traversâmes ensuite étoit bien cultivé aux environs des villages. A deux lieues de *Yozghourt*, petite ville turque, nous vîmes dans la plaine une troupe de cavaliers qui s'agitoient avec vivacité, mais dont nous ne pouvions distinguer les mouvemens. Nous crûmes que c'étoit une nouvelle rencontre de Turcomans ou de voleurs, et nous nous préparions d'avance à faire bonne contenance; mais lorsque nous fûmes plus près, des gens de la caravane nous dirent que c'étoit *Tchapan-Oglou* qui exerçoit sa cavalerie. Notre caravane défila devant lui, et je pus le voir à mon aise. Ce prince peut avoir soixante-cinq ans; sa figure, garnie d'une belle barbe blanche, est imposante et pleine de dignité. On nous dit qu'en temps de guerre il pouvoit mettre sur pied près de quarante mille hommes de cavalerie.

Nous arrivâmes à *Yozghourt*, capitale de cette souveraineté, à sept heures et demie. Cette ville, nouvellement construite, peut renfermer quatre à cinq mille habitans, qui sont commerçans pour la plupart. Les bazars sont assez nombreux; il y règne une grande activité.

Le lendemain 24 septembre, nous nous remîmes en route à trois heures de l'après midi; à huit heures du soir, nous atteignîmes le village de *Dichlydjeh*, composé de soixante maisons; partie de la caravane passa la nuit en plein champ, et partie chez les habitans. Moins heureux que mes co-voyageurs, je ne pus avoir pour gîte qu'une écurie. La couverture de mon cheval me servit de matelas et de draps. Depuis Angora, nous ne pûmes nous procurer que des *flamêches* de pain non levé, épaisses de deux ou trois lignes seulement, et fades comme du papier détrempé.

Nous quittâmes *Dichlydjeh* le lendemain 25, à six heures et demie du matin; à onze heures et demie, nous passâmes par *Serkioun*, village de cent maisons. Nous nous y procurâmes quelques provisions, et nous nous remîmes en route à quatre heures; nous marchâmes jusqu'à sept heures du soir. La fatigue nous accabloit, et nous désespérions d'atteindre *Hadjy-Kéwy*. La caravane s'arrêta donc dans un petit bois pour y passer la nuit. Nous eûmes soin de faire bon feu.

Ayant repris notre route le lendemain 26, à cinq heures moins un quart, nous entrâmes à onze heures moins un quart dans *Hadjy-Kéwy* (le village du pélerin). Ce hameau peut avoir cent maisons; il est de la dépendance d'*Amasia*, et situé sur une côte au fond d'une plaine très cultivée; cette côte fournit de très bon raisin. On voit à *Hadjy-Kéwy* une mosquée et deux caravanserais ruinés.

Le 27, notre marche fut de neuf heures et demie;

nous avions quitté *Hadjy-Kéwy* à cinq heures du matin; à six heures et demie, nous avions traversé à gué une petite rivière, dont nous suivîmes quelque temps le cours bordé d'arbres de toute espèce, et à dix heures et demie, un grand village où nous nous étions arrêtés deux heures pour renouveler nos provisions. Notre journée se termina à *Kizildji*, beau village turc, où nous arrivâmes à quatre heures. Cet endroit est très agréablement situé sur une hauteur, au milieu de jardins en pleine végétation, et qui produisent en abondance des fruits excellens, tels que pêches, raisins, abricots, poires, pommes, etc.; les melons y ont une saveur parfaite. J'ajouterai que les habitans ont des mœurs très douces, et sont très affables envers les étrangers. Le village tire son eau de plusieurs fontaines, et d'un ruisseau qui l'arrose.

Le 28 à sept heures du matin, il fallut quitter, non sans regret, l'aimable séjour de *Kizildji*. Nous marchâmes à travers un pays cultivé et parsemé de villages. A neuf heures, nous laissâmes, à une lieue sur la gauche, *Zil*, ville turque de dix mille maisons, appartenant à *Tchapan-Oghlou* qui y a fait construire un fort. Il paroît que cette ville est d'une fondation moderne, car les géographes orientaux n'en parlent point. A quatre heures nous arrivâmes à *Bazar-Kéwy* (village du bazar), gros bourg de cinq cents maisons, avec une mosquée dont le minaret est en brique. Tous les jeudis il s'y tient un marché, où se rendent les marchands de tous les villages voi-

sins. Je vis dans les environs, pour la première fois, des champs de tabac. Le miel de *Bazar-Kéwy*, est d'une excellente qualité; les habitans en font une grande consommation.

Le 29, nous partîmes de grand matin pour arriver de bonne heure à Tocat, et éviter la chaleur qui s'annonçoit très forte. En sortant de *Bazar-Kéwy*, nous vîmes les ruines d'un vaste caravanserai construit en pierre de taille. Le chemin étoit bon et agréable. Nous côtoyâmes le *Tocatlou*, ou rivière de *Tocat*, que nous quittâmes pour entrer dans une belle plaine fertile et très peuplée. Nous passâmes auprès d'une chapelle grecque ruinée. A dix heures moins un quart nous commençâmes à suivre un chemin bordé de jardins clos; et à onze heures un quart nous arrivâmes à *Tocat*.

Tocat, l'une des plus grandes et des plus belles villes de l'Asie Mineure, est située dans un vallon terminé par des montagnes de terre rouge. Sa population peut s'élever à cinquante mille ames, tant Turcs que Grecs et Arméniens. Son commerce est immense, et son marché fourni de toutes les productions de l'Asie, et de quelques-unes de l'Europe. Ses bazars très vastes ne laissent rien à désirer au voyageur. Ses caravanserais sont sans cesse occupés par les caravanes de Perse, du Diarbékir, de Bagdad, de Constantinople, de Smyrne, de Sinope et d'autres lieux. Cependant le commerce principal y consiste en cuivre, qu'on tire des mines situées aux environs, et en fruits

produits en abondance par les belles campagnes qui l'environnent. Le safran y croît en très grande quantité, et se transporte à Bassora, puis de là, aux Indes par le golfe Persique. C'est une des branches de négoce qui présente le plus d'avantages. On fait à *Tocat* d'assez bon vin. Sur la place principale de la ville, on voit une ancienne église grecque que la piété des musulmans a convertie en mosquée. L'antiquaire trouveroit ici plusieurs objets conformes à ses goûts. Sur la pointe d'un rocher qui domine toute la ville, se trouve un vieux château, qui dans la guerre d'Egypte a renfermé plusieurs Français. Les Chrétiens avoient autrefois douze églises à *Tocat*, un archevêque, qui avoit sous lui sept suffragans, deux couvens d'hommes et deux de femmes.

La ville est de la dépendance de *Sébaste*, aujourd'hui *Siwas*, et gouvernée par un *musellim* (intendant), qui relève d'une cousine du Grand-Seigneur Achmet, dont *Tocat* forme l'apanage.

Je ne pus partir de *Tocat* que le 1er octobre à huit heures du matin. A neuf heures et demie nous passâmes à gué une rivière qui a sa source près d'*Erz-Roum*. Notre route étoit fort belle, au milieu d'un pays arrosé et fertile. A trois heures et demie nous entrâmes dans un petit bois, où un ruisseau qui couloit parmi des rochers formoit des cascades sans nombre. Au sortir de ce bois, nous nous trouvâmes dans une plaine marécageuse que nous suivîmes juqu'à *Niksar* (*Néocésarée*), où nous arrivâmes à sept heures du soir.

Cette ville est située sur une hauteur très escarpée et défendue par un château en assez mauvais état. On y compte mille maisons turques, et cent tant grecques qu'arméniennes. Son principal commerce consiste en chevaux.

Nous en partîmes le lendemain 2 octobre, à cinq heures et demie, et nous eûmes continuellement à traverser de grands bois de sapins, parsemés d'ifs et d'arbres fruitiers sauvages. A cinq heures et demie, nous nous arrêtâmes à *Armeny-Kéwy*, village de cent vingt maisons, ainsi nommé, sans doute, parce que sa population entière se compose d'Arméniens. On y fabrique beaucoup de maroquin bleu qu'on transporte à *Tocat*. J'avois oublié de remarquer que cette ville est renommée pour ses maroquins bleus, de même que Bagdad l'est pour les rouges, Moussoul pour les jaunes, et Orfa pour les noirs.

La journée du 3 fut pénible; nous partîmes d'*Armeny-Kéwy*, à six heures du matin; au bout d'une heure, une pluie froide commença à tomber, et ne cessa qu'à deux heures de l'après-midi. Notre route avoit été à travers des montagnes escarpées. En traversant un petit bois de pins à la suite de ces montagnes, nous fûmes assaillis par un parti de Kurdes. Notre nombre et notre bonne contenance leur en imposèrent, et ils n'osèrent rien entreprendre contre nous. C'étoit la première fois depuis mon départ de Constantinople, que je voyois de ces brigands; je ne saurois leur donner d'autre nom. A midi et demi,

nous fîmes notre entrée à *Kizil-Kouzlik*, village turc de 60 maisons, adossé à des montagnes perpétuellement couvertes de neige. Nous ne pouvions espérer un temps plus beau pour le lendemain; nous avions plutôt à craindre que la pluie et la neige ne continuant à tomber, nous ne pussions sortir des mauvais chemins où nous étions engagés. Ainsi, malgré la fatigue, la pluie et un froid assez vif, il fallut se mettre en chemin à deux heures pour gagner *Meuim*, village de cinquante maisons. On nous faisoit espérer qu'une marche de trois ou quatre heures nous y conduiroit. Nous n'y arrivâmes qu'à sept heures et demie du soir, après avoir traversé plusieurs petits bois de sapins, où nous reçûmes encore la visite des Kurdes. Une particularité remarquable, c'est que ce village, composé de cinquante maisons seulement, a fourni dans la dernière guerre quarante hommes au 31e régiment de janissaires. Tous ses habitans sont soldats et très braves.

La journée du 4 octobre ne fut pas moins désagréable; il est vrai que nous n'avions pas à souffrir de la neige et de la pluie; mais elles avoient tombé en grande quantité pendant la nuit, et les chemins étoient ou glissans, ou couverts d'une boue épaisse et profonde.

Nous ne partîmes qu'à dix heures du matin; au sortir d'un bois de pins très épais, nous commençâmes à gravir une montagne argileuse, par un chemin de trois pieds de large, bordé à droite et à gauche par des précipices de cent pieds de

profondeur; parvenus à son sommet, nous descendîmes par un ravin très escarpé, au bas duquel il fallut traverser un torrent d'une rapidité étonnante. Enfin, nous arrivâmes à sept heures du soir à *Couleh-Hissar*, bourg turc de soixante maisons, sur la rivière du même nom, et entouré d'un grand nombre de jardins, dont les fruits, et surtout les raisins sont de mauvaise qualité. Tous les habitans sont janissaires; l'aga qui les administre occupe une maison agréable. Sur un rocher voisin, on voit les ruines d'un château.

Nous quittâmes ce gîte, où nous fûmes bien traités, le 5 à sept heures du matin. Nous traversâmes une seconde fois sur un pont de pierre en ruines, le *Couleh-Hissar*, dont nous suivîmes la rive droite pendant long-temps. A cinq heures du soir nous nous trouvâmes à *Endres*, gros village, situé au fond d'une belle plaine, bornée par des montagnes couvertes de neiges. Il est entouré de beaux jardins qui produisent beaucoup d'abricots, et bâti moitié dans un terrain uni, et moitié sur une hauteur; la partie inférieure se compose de soixante maisons occupées par des Arméniens; sur la hauteur sont environ vingt maisons turques, rangées autour d'une ferme qui appartient au pacha d'*Erz-Roum*. Un petit ruisseau arrose et fertilise tous les jardins.

Nous séjournâmes un jour à *Endrès*, retenus par la pluie, et le 7 nous reprîmes notre marche à huit heures du matin; à dix heures nous atteignîmes le sommet d'une montagne argileuse, où nous

nous trouvâmes enveloppés dans des nuages, dont l'humidité nous perçoit jusqu'aux os. A une heure nous traversâmes pour la troisième fois *le Couleh-Hissar*, sur un pont dont les deux extrémités posent sur le roc, et le milieu sur une pile de briques assez bien construite. A l'issue de ce pont on marche environ cent pas dans un chemin très difficile, taillé dans le roc, à la suite duquel on descend une montagne de glaise très glissante. A cinq heures et demie, nous arrivâmes à *Cara-Hissar*.

Cara-Hissar, surnommé *Cherky*, ou *Chabin*, est le chef-lieu d'un district du même nom qui dépend du pachalik d'*Erz-Roum*. Cette ville s'élève en amphithéâtre sur la pente d'un rocher couronné par un vieux château. Dans le bas, et à l'entrée de la ville, on voit une belle maison neuve entourée de peupliers, qui est habitée par le *musellim* ou gouverneur de la ville. *Cara-Hissar* peut renfermer deux mille maisons turques, trois cents arméniennes et cent grecques. Les rues sont mal pavées et très sales; les bazars peu considérables. Le commerce principal consiste en toiles de voiles, qu'on envoie dans l'un des ports de la mer Noire, qui n'est éloigné d'ici que d'une journée de chemin.

Le 8 nous partîmes de *Cara-Hissar* à cinq heures et demie par un très beau temps. Nous descendîmes la montagne, au bas de laquelle nous traversâmes un assez beau village rempli de peupliers et d'arbres fruitiers. A une heure et

demie, nous arrivâmes à *Zyleh*, pauvre village turc de vingt maisons bâties en bois. Nous y fîmes quelques provisions, et nous continuâmes notre marche à trois heures. Il fallut encore coucher à la belle étoile, dans un petit bois de sapins; la caravane s'arrêta à sept heures. Le lendemain elle se remit en route à cinq heures pour *Sabakhdan*, village de vingt maisons, dont quinze grecques et cinq turques, où elle arriva à une heure et demie; ni gîte ni aliment. Il nous fallut cheminer après deux heures de repos; on marcha jusqu'à dix heures un quart du soir, afin d'atteindre *Kerkif*, village turc et arménien de cent cinquante maisons. Nous eûmes beaucoup de peine à réveiller quelques habitans, qui néanmoins nous reçurent très bien et nous logèrent. Ce village est bâti sur les bords d'une rivière très rapide, et entouré de beaux jardins. On nous donna en abondance du lait, des œufs et des fruits de toute espèce.

Le lendemain, qui étoit le 10, nous quittâmes *Kerkif* à neuf heures du matin. Nous ne fîmes autre chose, pendant le cours de la journée, que monter et descendre des montagnes couvertes de neige, traverser des bois de sapins. A cinq heures et demie, nous arrivâmes à *Loury*, village de plus de cent maisons turques, vastes et bien bâties pour le pays, et situé dans un pays agréable et fertile en blé et orge.

Le mauvais temps ne nous permit point de suivre la route le lendemain. Nous ne pûmes partir que

le 12 à cinq heures et demie du matin. La journée fut pénible; nous fîmes une marche de onze heures. Nous passâmes à dix heures et demie dans le petit village de *Tholos*, d'environ trente maisons arméniennes et cinq turques. Nous y prîmes deux heures et demie de repos. A trois heures et demie nous passâmes l'Euphrate, dont le cours est très rapide en cet endroit, et à sept heures nous nous arrêtâmes à *Pekerik*.

Ce village, composé de soixante-cinq maisons, la plupart arméniennes, est posé au pied d'un rocher, d'où jaillit une source d'excellente eau. Ici les maisons me parurent généralement plus vastes que dans les villages précédens, et les habitans plus industrieux.

Nous partîmes de *Pékerik* à cinq heures et demie du matin par un fort beau temps. Nous eûmes à traverser de très hautes montagnes sur lesquelles nous rencontrâmes de nombreuses caravanes de bœufs chargés de grains et de sel, conduites par des Kurdes. A dix heures nous arrivâmes sur les bords de l'Euphrate, que nous passâmes à gué. Nous le côtoyâmes pendant tout le reste de la journée, et nous arrivâmes à six heures et demie du soir à *Ech-calaah*, gros village arménien de plus de cent maisons, dont cinq ou six turques seulement.

Comme notre intention étoit d'arriver à *Erz-Roum* le lendemain, nous partîmes d'*Ech-Calah* à cinq heures et demie. Nous traversâmes une troisième fois l'Euphrate sur un pont de briques et de pierre assez bien construit, et nous arrivâmes à une

heure à *Elydjah*, village de soixante-douze maisons tant turques qu'arméniennes. Nous y prîmes deux heures de repos, et, nous étant remis en route, nous entrâmes dans *Erz Roum* à cinq heures et demie. Le séjour que je fis dans cette ville m'a donné lieu de réunir plusieurs observations qui concernent, soit elle-même, soit le gouvernement dont elle est le centre. Je les réunirai ici.

Erz-Roum est situé au fond d'une plaine immense et adossée à des montagnes couvertes de neige, qui en rendent le climat très froid. Son commerce, la grande population qui en a été la suite, en ont fait depuis long-temps l'une des villes les plus considérables de la Turquie. Placée sur les frontières de cet empire, touchant le royaume de Perse, elle est devenue le centre de tout le négoce de ces deux états. Ses habitans exclusivement adonnés au trafic, ne se sont point occupés de l'embellir. Ses rues sont étroites et sales; ses maisons construites en terre et à toit plat. Ses nombreux bazars présentent des marchandises de toute espèce; mais le commerce principal consiste en cuivre, en toiles de Perse et des Indes, en fourrures, en soie du Guilan, du Chirwan et du Mazenderan. Sa population peut s'élever à cinquante mille habitans turcs et arméniens. Les Turcs habitent l'intérieur de la ville, et les Arméniens les faubourgs. Au milieu de la ville, qui est défendue par de hautes murailles et un fossé profond, s'élève le palais du gouverneur ou pacha.

Le pachalik d'*Erz-Roum* est l'un des plus grands

de l'empire turc, et peut-être le meilleur pour le rapport. Les caravanes qui vont de Perse en Turquie, et de Turquie en Perse, le traversent sans cesse, et sont obligés d'y payer pour la sortie de l'or et de l'argent, et pour les marchandises, des droits très considérables. Ses limites sont, à l'est, le gouvernement de *Rivan* et *Kars;* au nord, celui de *Trébizonde* et la *Géorgie;* à l'ouest, le gouvernement de *Siwas;* au sud, *Diarbekir* et le canton de *Wan.* Il se compose de quatorze *liwæ* ou districts, savoir : *Erz-Roum*, *Ispir*, *Passin*, *Tourtoum*, *Khamous*, *Cara-Hissar Charky*, *Kiz-oulchan*, *Mamerwan* ou *Namerwan*, *Keïfy*, *Medgen-kurd*, *Melaz-kurd*, *Lekman*, *Elech-kurd* et *Bayazid.*

Erz-Roum est, de ces quatorze districts, le plus étendu. Il comprend *Erzendjan*, *Baibourt*, le haut et bas *Terdjan*, *Tourtoum*, *Diwler*, *Thouroul*, *Koury-thaï*, *Kiz-oulchan*, *Kouzaï*, *Ghuerdjanis*, *Ghuelghuis*, *Kemakh*, *Ghuewanes*, *Mezdjan*, *Jach-iaghmour-déressi.*

Ce pachalik renferme un territoire généralement fertile. Les récoltes en blé et en orge y sont très abondantes, et suffiroient pour nourrir une armée entière. Cependant le froid y est souvent très vif, et quelquefois les habitans sont obligés de semer et de récolter dans un espace de temps qui n'excède point quatre mois.

C'est dans le pachalik d'*Erz-Roum* que l'Euphrate prend sa source. La plus grande partie de ses eaux se rassemble dans le vallon formé par les

montagnes de *Cali-cala*. De là il va à *Terdjan*, nommé aussi *Erdjan*, et passe ensuite par *Erzendjan*, *Kemakh*, *Kouri-Tchaï*, *Ekin* et *Richwan*. Dans cet endroit les eaux de la rivière *Mourad* se joignent aux siennes. Après avoir passé près de *Hakim-Khany*, il reçoit à *Nouchar* le *Kirk-Ghuedjik* qui vient de *Malathia*. Ce fleuve majestueux continue sa route par *Semisath*, *Roum-Calah*, *Beredjik*, *Rakkah* au-dessous duquel il reçoit la rivière de *Roha*, et plus loin celle de *Khapour*. Les bourgs de *Deïr* et de *Roha* sont situés à l'occident de cette jonction.

Une des montagnes principales du pachalik est celle de *Ala-dagh*, qui, selon les gens du pays, est un lieu délicieux, rempli de pâturages et de gibier. Elle est arrosée par la rivière *Mourad* qui y jaillit de six endroits. Sur son sommet on voit encore les ruines d'un château que *Arghoun-Khan* y fit bâtir. Outre cette montagne on compte encore celles de *Bozdjah* qui s'étend d'orient en occident, de *Kars*, d'*Egherlou* qui est très élevée, et s'étend du côté de *Hassan-Calah*.

Un Turc, avec qui j'eus plusieurs entretiens, me donna le tableau des routes et distances d'*Erz-Roum* à quelques autres lieux. Comme je crois qu'il pourra être de quelque utilité pour la géographie, j'en donnerai ici la traduction. Voici ce tableau.

Routes et distances d'Erz-Roum à différens autres lieux de la Turquie et de la Perse.

Route d'Erz-Roum à Kars.

D'*Ilydjeh* qui est proche d'*Erz-Roum* à *Menzil-Khâneh*, trois heures. A *Hassan-Calah*, nommée aussi *Dewéh-Boïny*, trois heures. A *Cara Khodjahlar*, cinq heures. Au pont de *Tchouban*, qui porte aussi le nom de *Zéïamir*, cinq heures. A *Thoume-Ami* ou *Yala* de *Sogan*, trois heures et demie. De ce dernier en droit à *Kars*, deux heures.

De Kars à Riwan.

De *Kars* à *Zaïm-Ismaïl*, sept heures pour arriver à ce gîte. Il faut traverser à gué la rivière de *Kars* dans un endroit où son courant est très rapide, et son lit rempli de pierres. De *Zaïm-Ismaïl* à *Chahnéh* autre gué de la rivière de *Kars*, trois heures. A *Chouréh-Kéïly*, quatre heures. La rivière d'*Arpah-sou* passe en cet endroit. A *Bigheul*, trois heures. Autre rivière à traverser; elle vient du mont *Alzelher*, et est produite par les neiges. A *Churb-Khâneh*, plaine unie, quatre heures. A *Ayaran*; quatre heures; ici il y a beaucoup d'herbes. A *Abdallah*, quatre heures; cet endroit porte aussi le nom de *Thaïlar*. Les terres cultivées de *Riwan* s'étendent jusqu'à cet endroit. Le *Menzil* ou gîte est à *Guedik*, proche de *Riwan*.

D'Erz-Roum à Siwas.

D'*Erz-Roum* à *Ech-calah*, à *Tezdjan*, à *Chuelghuis*, à la plaine de *Chyr*, à *Cara-hissar* et à *Siwas*.

D'Erz-Roum à Diarbekir.

D'*Erz-Roum* à *Kiafir-Kéwy*, une journée; à *Aktchéh-Calah*, il faut passer une grande rivière. A *Khan-Ghuilon*, une journée. Chemin long et difficile, à travers de hautes montagnes et de fortes rivières. A *Palou*, à *Kourby;* cette journée est forte. Au gué des *Filles* sur le bord de l'Euphrate, quatre heures. A *Chéa-Bachy*, trois heures. A *Déïr-Kimah*, cinq heures. A *Aïar-Chaïi*, trois heures. A la montagne de *Pir-Hocéin*, cinq heures. A la montagne de *Sultan*, nommée aussi *Khalki-Seïran*, et de ce dernier endroit à *Diarbekr*. On prend aussi la route suivante pour aller à cette ville. D'*Erz-Roum*, à *Haider-Gueuly*, à *Aga-Gueuly*, à *Kourd-Iourdy*, à *Karga-Bazary*, à *Keupry*, à *Khan-Gueilan*, à *Samawyéh*, à la rivière de *Murad*, à *Kizil-Bignar*, à *Gheulek-Baba*, au couvent de *Tchaï*, à *Ilydjeh*, à *Aïar-Bachy*, à la montagne de *Pir-Hocéin*, à *Kath-Rebboul*, à *Diarbekr*. Troisième route. D'*Erz-Roum* à *Nerdubanler*, à *Mama-Khatoun*, *Terdjan*, *Kechyci-Khany*, *Karichi-Tchemen*, *Erzendjan*, *Kémakh*. Pendant toute cette journée on suit le bord de l'Euphrate; à *Bourghourt-Ghueuly*, nommé aussi *Khonghuis*, chemin difficile. A *Khostou-Khany*, à la montagne de *Karadjeh;* l'on passe par la gorge

de *Khoustou*, à *Tchemech-Gheuzek*, à *Pestek*. Ici on passe le *Mourad*; à *Kharpout*, à *Khabouséh*, chemin moitié uni, moitié raboteux. A *Bach-Khan*, à *Ortakan*, à *Serbezen*, à *Chélilèh*, à *Diarbekr*.

Route d'Erz-Roum à Tebriz ou Tauris.

D'*Erz-Roum* à *Melaz-Kurd*, six farsangues; à *Erdjych*, huit heures; à *Bendi-Mahy*, huit heures; à *New-Chehr*, trois: à *Segmen-Abad*, cinq heures; à *Sersenk*, six; à *Khoweï* ou *Khoï*, douze heures; à *Mewend*, à *Sofyan*, à *Tebriz* (1).

Nous arrivâmes à *Khoï* le 23 octobre à une heure après midi. *Khoï* est située au milieu d'une très belle plaine, bien cultivée et arrosée par des canaux d'irrigation. Cette ville, comme toutes celles de Perse, est bâtie en terre et en briques cuites au soleil. Ses rues sont bordées d'arbres. Dans l'avant-dernier siècle, elle étoit la capitale d'un *toman* ou district très étendu, et avoit sous sa dépendance, *Salmas*, *Ormyah* et *Echnoubéh*; son circuit étoit de six mille cinq cents pas. Mais il y a quelques années elle fut presqu'entièrement détruite par un tremblement de terre, et l'on n'y compte aujourd'hui qu'environ deux mille maisons. Il y a huit ans que *Djâfer-Kouli-Khan*, alors gouverneur de cette ville, s'étant révolté, fut soumis par le prince

(1) Ici le manuscrit offre une lacune qui occupe quinze folio; l'auteur reprend le cours de sa narration à *Khoï*.

Abbas-Mirza qui marcha contre lui, n'étant âgé que de douze ans. *Ahmed-Khan* y commande actuellement, et loge dans un assez beau palais.

Son territoire, en grande partie, occupé par des jardins, produit en abondance des fruits de toute espèce, surtout des pêches et des raisins excellens. Ses habitans ont le teint blanc, la taille élevée et bien prise. C'est ce qui a fait donner à *Khoï* l'épithète de *Turkestan-Iran*, *Turquestan de la Perse.* De quelque côté qu'on promène ses regards, on aperçoit des champs cultivés et des villages. *Khoï* en comptoit quatre-vingts dans ses dépendances, et ses revenus s'élevoient à cinquante-trois mille dynars ou pièces d'argent.

Nous partîmes de cette ville le 26 octobre à une heure après midi, et nous sortîmes de la belle plaine où elle est située pour entrer dans des montagnes très difficiles à gravir. Lorsque nous fûmes à leur sommet, nous découvrîmes à nos pieds le lac *Châhi*, en persan, *Deriaï-Chahi*, qui signifie mer royale. Ce lac a cent cinquante lieues de tour, et se présente comme une vaste mer. Il s'étend d'occident en orient, en s'inclinant un peu vers le midi. Sa largeur est environ de la moitié de sa longueur; on voit au milieu plusieurs îles. La plus considérable, qui se nomme *Adaï-Chahi* (l'île royale), renferme plus de vingt villages. Une autre se nomme *Kiasou-Kalé*, et les autres ne sont que des îlots inhabités ou des rochers. Il n'y a point de poissons dans le lac *Chahi*, et ses eaux sont salées. La communication entre le continent et les îles se fait au

moyen de deux petits bateaux seulement. Il n'est pas inutile d'observer que ce lac porte aussi le nom de lac de *Tauris*, dont il n'est éloigné que de six lieues ouest, et de lac d'*Ormyah*, dénomination que lui donnent ordinairement nos géographes. J'ai lu quelque part qu'on le nommoit aussi lac de *Teta*, du nom de la grande île du milieu.

Nous nous arrêtâmes quelque temps au bas de la montagne, près d'un moulin situé sur les bords du lac; et, après avoir pris quelque nourriture, nous remontâmes à cheval, et arrivâmes à huit heures et demie du soir à *Tésoutch*. C'étoit autrefois une ville de la dépendance de *Tauris;* mais un tremblement de terre survenu il y a quelques années en a changé la face, et ce n'est plus qu'un bourg qui peut renfermer trois ou quatre cents habitans. Ses maisons sont en général grandes et bien bâties. On y voit un bazar. Les environs sont bien cultivés.

Le 27 à sept heures et demie du matin, nous sortîmes de *Tésoutch*. A dix, nous nous arrêtâmes près des bords du lac; et après une halte d'une heure, nous nous remîmes en route pour *Chébister*, où nous arrivâmes à trois heures après midi.

Chébister, autrefois capitale d'une grande province, n'est plus aujourd'hui qu'un bourg de deux cents maisons, enceint de murs en terre. On y voit une place carrée entourée de boutiques, sous une galerie couverte en jonc qui forme le bazar. Les environs de ce bourg sont très riches et très beaux. Une grande quantité d'arbres et de jardins le ren-

dent un des endroits les plus agréables de la Perse. Le lendemain, 28 octobre, nous partîmes de *Chébister*, à sept heures du matin, par une neige épaisse accompagnée d'un vent glacial. Nous eûmes à traverser une plaine très marécageuse. A deux heures nous arrivâmes à *Tauris*.

Cette ville, la capitale de l'*Azerbaidjan* depuis que *Méraghah* est tombée en ruine, et la résidence du prince impérial *Abbas-Mirza*, héritier présomptif de la couronne de Perse et gouverneur de toute la province, se découvre à la distance de quatre lieues. Elle est située à l'extrémité d'une vaste plaine, presque au pied et à l'occident du mont *Séhend*. Fondée par *Zobéïdéh-Khatoun*, femme du calife *Haroun-Al-Rachid*, l'émule, le contemporain de Charlemagne, elle a été considérablement augmentée par les différens princes qui ont régné en Perse. Mais les révolutions et les tremblemens de terre l'ont plusieurs fois détruite. Tour-à-tour envahie et possédée par les dynasties nombreuses qui se sont disputé la Perse; dans les derniers siècles, tantôt prise par les Turcs, tantôt arrachée à ceux-ci par les Persans, elle a presque continuellement lutté contre deux des plus grands maux qui puissent affliger l'humanité, la guerre et les commotions du globe. Les habitans de Tauris conservent encore le souvenir de deux évènemens de cette nature. Un Persan, dont je cultivois l'amitié, me fit le récit d'un tremblement de terre qui ruina sa patrie de fond en comble, l'an 434 de l'hégire, et avoit été prédit par un astronome alors

très célèbre nommé *Abou-Thaher*. Il avoit conseillé aux habitans de se répandre dans la campagne, afin d'éviter le danger qui les menaçoit. Ceux qui refusèrent de se conformer à ses avis, payèrent de leur vie leur incrédulité. La nuit suivante, la ville fut renversée. On ne manqua point d'attribuer à l'astrologie ce qui n'étoit, peut-être, que le résultat d'observations astronomiques, et *Abou-Thaher* est encore aujourd'hui le modèle, le prototype de ceux qui excellent dans l'art de connoître l'avenir.

L'autre évènement est la prise de Tauris par Mourad, en 1045 de l'hégire. Ce prince, au lieu d'une ville, se rendit maître d'un monceau immense de ruines et de décombres. Néanmoins de nouvelles habitations succédèrent à celles qui avoient été détruites, et la ville se repeupla. Elle seroit dans un état plus brillant aujourd'hui, si elle n'eût été de nouveau bouleversée, il y a vingt-huit ans, par un tremblement de terre. Dans l'état actuel la ville est fermée de hautes murailles, flanquées de tours, et garnies de plusieurs portes qui s'ouvrent et se ferment chaque jour au lever et au coucher du soleil. On y compte aujourd'hui quatre mille maisons persanes et un petit nombre d'arméniennes. Elle est bâtie de terre et de briques cuites au soleil. La façade des maisons ne donne point sur les rues, qui sont étroites et non pavées. Le palais du prince paroît assez vaste, mais n'offre rien de remarquable. La première cour est spacieuse, et l'on y voit quelques pièces de canon montées sur de mauvais affûts.

Aux environs de cette ville, se trouvent quelques ruines assez curieuses, particulièrement celles d'une mosquée incrustée en albâtre, en jaspe, en marbre de toutes les couleurs. Ces ruines ne sont pas les seules que j'aie vues. Le Persan dont je viens de parler m'accompagna dans mes courses, soit hors de la ville, soit dans son intérieur, et me conduisit aux lieux qui rappeloient quelques souvenirs honorables pour sa patrie. Je visitai avec lui les tombeaux, ou, pour mieux dire, l'emplacement qu'avoient occupé les sépultures de *Rachid-eddyn*, visir de *Gazan-Khan*, prince mogol très célèbre, et digne par ses connoissances d'être le ministre d'un grand monarque. C'est à lui qu'on doit une grande histoire des Mogols, intitulée : *Collection des Histoires*, et qui traduite et tronquée par *Aboulghazy-Behader*, a paru en français sous le titre d'*Histoire des Tartares.*

Je vis aussi les tombeaux de *Hemâm-eddyn*, célèbre poète persan, contemporain de *Saâdy*, de *Féléki-Chirwany*, d'*Anwery*, de *Ferrakhy*, tous poètes très distingués. Ce bon Taurisien me parloit avec un enthousiasme admirable de ces écrivains célèbres, et ne manquoit point de me réciter de longs fragmens de leurs œuvres. Nous parcourûmes ensuite les ruines des édifices dus à la piété, à l'humanité ou à la grandeur de *Gazan-Khan*, et des princes de la dynastie du *Mouton blanc*, qui ont fait de *Tauris* le siége de leur monarchie. Mais, ô pouvoir du temps et des révolutions! quelques pierres éparses çà et là, quelques fûts de colonnes,

voilà les seuls restes de ces monumens destinés à perpétuer la mémoire de leur fondateur !

Le lendemain de mon arrivée, je vis le prince *Abbas-Mirza*, qui sortit de la ville pour faire manœuvrer ses troupes dans la plaine. Il étoit monté sur un cheval bai richement harnaché, et vêtu d'une robe de satin cramoisi ornée de pierreries. Il portoit à son côté un très beau sabre, et sur sa tête un cachemire rouge. Sa taille est ordinaire ; sa figure, bien que pâle, est pleine de douceur et de majesté, et animée par deux grands yeux noirs, couverts de sourcils qui se joignent. Dans ses regards, dans sa démarche, règne cet air fier et martial qui caractérise les Persans. Il peut avoir vingt ans. Quoiqu'il ne soit pas l'aîné de ses nombreux frères, comme il est né d'une mère de la tribu royale des Cadjars, son père l'a reconnu et fait reconnoître héritier présomptif de la couronne.

A ses côtés marchoit *Ahmed-Khan*, beilerbey de Tauris, ce qui revient au titre de gouverneur militaire. C'est un vieillard de soixante-dix ans. Une barbe blanche, qu'il ne peint point, contre l'usage des Persans, ajoute à la noblesse et à l'expression de sa figure. Il a fait la guerre pendant une grande partie de sa vie. *Fath-Aly-Chah*, roi de Perse régnant, l'a placé près de son fils pour être à la fois son premier ministre et son mentor. C'est ainsi que ce monarque se crée des successeurs capables de régner, en leur donnant des gouvernemens où ils sont sous la surveillance de ministres expérimentés qui les forment à l'adminis-

tration. L'aîné de ses fils *Mohammed-Aly-Mirza*, gouverneur du *Kurdistan*, réside à *Kirman-Chah*, et a pour mentors et conseillers trois anciens officiers honorés de la confiance de son père.

Nous partîmes de *Tauris* le 2 novembre, à deux heures après midi. La nuit et un froid rigoureux nous surprirent à un village éloigné de plus de deux lieues de celui où nous devions coucher, et ce ne fut qu'à huit heures trois quarts du soir que nous arrivâmes à *Seïd-abad*, village persan, de quarante-cinq maisons si misérables, qu'aucune ne pouvant nous recevoir, nous couchâmes sous des tentes. Telle étoit la violence du froid, que, malgré les nombreux feux allumés dans notre camp, la terre étoit gelée sous nos matelas et autour de nous, et qu'il nous fut impossible de fermer l'œil de la nuit.

Nous partîmes de *Seïd-abad*, le 3 novembre à sept heures du matin. A deux lieues au-delà de ce village, nous trouvâmes sur la route un vaste caravanserai ruiné, bâti en belle pierres de taille et en briques. La journée fut pénible à cause des mauvais chemins, et nous arrivâmes à cinq heures après midi à *Tikmé-Tâch*, village de trente misérables maisons persanes, où nous ne trouvâmes pour lits que de la paille et du foin.

La caravane quitta *Tikmé-Tâch* à six heures du matin. Pendant la journée je vis beaucoup de villages et de caravanserais ruinés dans la dernière révolution de Perse. J'arrivai très fatigué à *Turman*, village situé dans une vallée et au bord d'un

ruisseau très abondant. On y compte à-peu-près cent cinquante maisons mal bâties et fort pauvres. Son nom lui vient sans doute du grand nombre de Turkomans qui habitoient cette contrée, où ils étoient attirés par la fertilité des campagnes. On fait dans ce village d'assez bons fromages blancs.

Nous partîmes de *Turkman* le 5 novembre, à sept heures du matin. Encore beaucoup de ruines et de mauvais chemins pendant toute la journée. A deux heures, nous entrâmes dans une gorge de montagnes traversée par un ruisseau assez large, et à quatre heures nous arrivâmes à *Miana*, grand village de quatre cents maisons en terre et à toits plats, au fond d'une plaine assez riche et bien cultivée. Peut-être sa dépopulation est-elle l'effet de l'air chaud et malsain qui y règne. On voit à l'entrée de ce village une grande place sur laquelle, à certains jours de la semaine, se tient un marché, et dans l'intérieur un bazar qui est fort peu de chose.

Nous partîmes de *Miana* à sept heures du matin, le 6 novembre. A peu de distance de ce village, nous passâmes sur un pont à moitié ruiné, bâti en briques. Nous entrâmes ensuite dans une gorge de montagnes assez escarpées, à la descente desquelles nous trouvâmes une rivière assez large, mais peu profonde, que nous passâmes sur un pont très élevé et tout en ruine. Cette rivière, nommée *Kizil-Hocéïn*, sépare l'*Azerbaidjan* de l'*Irac-Adjem* ou la Médie du pays des Parthes. Nous fîmes une petite station sur les bords de la rivière, et nous nous remîmes aussi-tôt en marche pour *Akkind*,

où nous arrivâmes à cinq heures après midi. *Akkind* est un gros village de plus de quatre cents maisons, entouré de murailles et bâti sur le sommet d'une colline très élevée, au pied de laquelle coule un ruisseau formant de nombreuses cascades. Les maisons sont assez vastes, mais dégarnies de toutes les commodités qu'on peut désirer en voyage. On voit dans ce village plusieurs fontaines, chose assez rare en Perse.

Nous partîmes d'*Akkind* le lendemain, à sept heures du matin. Toute la journée fut assez pénible à cause des mauvais chemins, et à quatre heures et demie nous arrivâmes à *Herman-Khané*, village de quarante maisons, avec un château en terre. Les maisons sont assez vastes et assez propres, mais les habitans n'obéissent qu'aux coups. On voit aux environs quelques jardins.

Nous partîmes de *Herman-Khané* à sept heures et demie du matin. Nous eûmes une assez belle route, quoique le pays que nous traversions fût aride et inculte. A quatre heures après midi, nous arrivâmes à *Zingan*.

Zingan, capitale du *Hami*, est enceinte de hautes murailles en terre. On y compte huit mille maisons, dont un petit nombre d'arméniennes, et l'on y voit des bazars assez riches. Cette ville, jadis beaucoup plus considérable, et dont on attribue la fondation à *Ardchyr-Babekan*, qui la nomma *Chahyn*, appartient aujourd'hui à *Ferradj-Oula-Khân*, *Nasaktchi-Bachi*, ou chef de la garde du roi. Mais comme ses fonctions l'appellent

à *Téhéran*, il en a laissé le commandement à *Eman-Allah-Khan* son fils. Les environs de *Zingan* sont stériles et peu cultivés.

Les habitans passent pour être indolens et paresseux. Au lieu que la plus grande partie de la Perse abonde en fruits, ici il ne s'en trouve aucun. Le produit du territoire consiste en légumes et coton, qui viennent le long de la rivière.

Nous quittâmes *Zingan* le 9 novembre, à dix heures du matin. A midi, nous nous détournâmes un peu de la route pour arriver à un village ceint de hautes murailles, où nous prîmes quelque nourriture. Tout le pays que nous traversions étoit beau, bien cultivé, et couvert de villages. A quatre heures et demie nous commençâmes à distinguer les mosquées de *Sulthanyéh*, avec le palais royal, et à cinq heures trois quarts nous y arrivâmes à travers des ruines immenses.

Avant d'entreprendre mon voyage, j'avois lu avec la plus scrupuleuse attention *Chardin*, *Pietro della Vale*, *Oléarius*, etc., etc. Je m'étois enrichi la mémoire de tout ce que les villes de Perse pouvoient offrir de remarquable, et les descriptions de ces voyageurs m'étoient tellement familières que j'aurois pu tracer le plan des lieux où je devois passer. Mais quelle fut ma surprise lorsqu'au lieu de ces villes brillantes et populeuses, de ces édifices majestueux, ma vue ne rencontra que des ruines, des décombres, qui réclamoient plutôt la pitié que l'admiration. Je n'éprouvai jamais ce sentiment avec plus de force que lorsque j'arrivai

à *Sulthânyéh*. Cette ville, dont la fondation attribuée par les géographes orientaux, à *Arghoun-Khan*, date du XIVe siècle de notre ère, fut pendant un temps la capitale de la Perse et la résidence des rois, et n'avoit pas moins de dix lieues de tour. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un village de quarante misérables maisons, bâties au milieu des ruines de cette célèbre ville. On y voit les débris de trois magnifiques mosquées construites en briques, et qui conservent encore de beaux restes. C'est dans la plaine de *Sulthanyéh* que le roi vient ordinairement camper pendant l'été, quoique cette plaine soit absolument nue et dépourvue d'arbres; mais les montagnes environnantes en rendent le climat très froid. Le roi a sur une hauteur, auprès de ce village, une espèce de palais qui est fort peu considérable. La plaine de *Sulthanyéh* est arrosée par un ruisseau qui fait beaucoup de détours, et au bord duquel campent le grand-visir et tous les seigneurs de la cour. Le roi part pour *Sulthanyéh* au commencement de juin, et revient à *Téhéran* à la fin de septembre.

Nous partîmes de ce village le 10 à neuf heures du matin. A midi nous arrivâmes à *Sankala*, nom contracté de *Haçan-Calah* (château de Haçan), gros bourg fortifié où nous fîmes une halte d'une heure. Nous traversâmes ensuite des campagnes fort riches, bien cultivées et parsemées de beaux villages, et à sept heures du soir, nous arrivâmes à *Ebher*, petite ville de cinq à six mille

habitans, où nous trouvâmes une assez jolie maison et de bons lits.

Nous partîmes d'*Ebher* à huit heures du matin, par une neige très épaisse et un froid violent qui nous incommodèrent toute la journée. Après dix heures trois quarts d'une marche pénible, nous arrivâmes à *Sia-Dehen*, dont le nom signifie en persan *bouche noire*. Ce village est fortifié, et peut avoir cent cinquante maisons, dont les toits sont faits en dômes.

Après avoir obtenu, avec beaucoup de peine, des provisions et des chevaux, nous partîmes de *Sia-Dehen* le 12 novembre à neuf heures du matin. En sortant de ce village, nous traversâmes une assez belle plaine. A deux heures et demie, nous entrâmes dans un chemin bordé d'une immense quantité de vignes et d'arbres fruitiers. Ce fut dans ce chemin que nous rencontrâmes le khan ou gouverneur de *Kâsbin*, accompagné de ses troupes, de musiciens et de lutteurs à pied, armés de massues. Il alloit les exercer dans la plaine que nous venions de quitter. Cette rencontre arrêta quelque temps notre marche, et nous n'arrivâmes à *Kâsbin* qu'à trois heures trois quarts.

Kasbin, ville de soixante mille ames, entourée de hautes murailles flanquées de tours, fut pendant long-temps la résidence royale. On y voit encore un palais avec de beaux jardins, qui fut habité par plusieurs rois. Le commerce de cette ville est très considérable. Elle renferme des bazars immenses, bien construits, où l'on trouve des fruits

de toutes les saisons. Elle étoit autrefois célèbre par ses manufactures de sabres, qui sont très déchues de leur ancienne réputation, et le cèdent aujourd'hui à ceux d'Ispahan et des Indes. Le palais du khan, bâti tout en briques, est assez considérable, et l'intérieur en est bien décoré.

Nous partîmes de *Kasbin* le 13, à onze heures du matin. En sortant des murs de cette ville, nous traversâmes beaucoup de vignes et arrivâmes à deux heures et demie après midi à *Hassan-abad*, village de quarante maisons, et coupé par un petit ruisseau. Les habitans sont d'assez bonnes gens, et firent pour nous tout ce qui étoit en leur pouvoir. Les maisons de ce village ont des toits en dômes comme à *Sia-Dehen*.

Nous sortîmes de *Hassan-Abad* le 14 novembre, à six heures du matin, avec les mêmes chevaux que la veille, et nous eûmes presque toujours de beaux chemins. A deux heures nous arrivâmes à un château du roi, situé au milieu de la plaine, vis-à-vis un grand village fortifié, et nous y trouvâmes un assez bon dîner. Ce château est bâti sur une hauteur avec des terrasses en amphithéâtre, au milieu d'un grand jardin arrosé par de nombreux canaux d'irrigation. Il est fort peu de chose, et ne renferme que trois à quatre appartemens. A quatre heures et demie nous arrivâmes à *Kerbouz-abad*, village de soixante maisons, avec quelques jardins, et nous y logeâmes dans une grande maison appartenant au chef du lieu.

Nous partîmes de *Kerbouz-abad* à sept heures

du matin. La route fut fort belle presque toute la journée, mais nous rencontrâmes beaucoup de ruines. A cinq lieues nous arrivâmes à *Kemâl-abad*, pauvre village de trente à quarante maisons, où l'on trouve fort peu de ressources, quoique les environs soient assez bien cultivés.

Le lendemain, 16 novembre, nous nous mîmes en route à sept heures du matin par un temps très beau. Nous trouvâmes de belles campagnes. A midi et demi, nous nous arrêtâmes à *Aly-Chah-Abbas*, beau village de huit cents maisons. J'observerai ici que, depuis les dernières révolutions, la Perse ayant été partagée entre plusieurs usurpateurs, chacun d'eux, voulant s'assurer ses possessions, étoit dans la coutume de fortifier jusqu'aux moindres villages. *Aly-Chah-Abbas*, comme tous les villages de Perse par lesquels nous passâmes, est défendu par quelques tours. Sa situation au milieu des jardins et des vignes, en rend le séjour agréable. Nous le quittâmes à trois heures de l'après-midi, et à huit heures trois quarts nous fîmes notre entrée dans *Téhéran*.

Téhéran, aujourd'hui capitale de la Perse, est située au fond d'une plaine immense et presque inculte, et adossée à de hautes montagnes qui la séparent de la mer Caspienne, et la garantissent des vents du Nord. Anciennement elle faisoit partie du district de *Reï*, dont elle n'est éloignée que d'une lieue et demie. L'époque précise de sa fondation est ignorée. *Pietro della Vale* est le premier voyageur qui l'ait visitée. C'étoit alors une ville

assez étendue, mais peu peuplée. Il lui donne le surnom de la ville des *Platanes*.

C'est vers la fin du XIVe siècle seulement que ses habitans, jusqu'alors sauvages et barbares, abandonnant les lieux escarpés, les cavernes qu'ils habitoient, se réunirent pour vivre en société, et formèrent un village. *Chah-Tahmas* l'érigea en ville vers le milieu du XVe siècle. La beauté de sa situation, la richesse de ses marchés et l'abondance des eaux qui arrosent et traversent en tous sens son territoire, lui méritèrent cet avantage. Sous la dynastie des Séfy, *Téhéran* fut, à différentes époques, la résidence des monarques de cette maison. L'infortuné *Chah-Hocéïn* y reçut *Doury-Efendy*, ambassadeur du Grand-Seigneur Achmet III. Mais sous le règne du célèbre *Agha-Mohammed*, cette ville parvint au point où on la voit aujourd'hui. Cet officier, oncle du souverain actuel, ayant conquis la Perse par la force de ses armes, vint s'y établir après les révolutions qui déchirèrent si long-temps ce royaume. Il la fortifia, et y bâtit un palais très vaste entouré de murailles et de fossés. Peu à peu la ville s'est agrandie, et l'on y compte aujourd'hui quarante-cinq mille habitans environ. C'est la capitale de *l'Azerbaïdjan* et de toute la Perse. *Fath-Aly Chah*, prince régnant, y fait sa résidence dans le palais dont nous venons de parler. Ce palais ne laisse rien à désirer pour l'étendue, la beauté des édifices, le luxe des jardins et l'abondance des eaux. Il est situé au nord de la ville, dont il occupe à-peu-près le quart. Sa

forme est carrée ainsi que celle de la ville. Comme elle, il est entouré d'un fossé et d'un mur en terre.

Si l'on calculoit la population de *Téhéran*, d'après l'espace qu'il occupe, il seroit beaucoup plus considérable que je viens de le dire. Mais plus de la moitié de cet espace est occupé par des jardins, des caravanserais et des besesteins. J'ai dit que sa forme est carrée. J'ajouterai qu'au milieu de chaque carré on a pratiqué une porte garantie par une grosse tour placée à trois cents pas en avant, et surmontée d'une plate-forme, sur laquelle on pourroit, en cas de besoin, placer quelques pièces de canon.

Quelques efforts qu'aient faits pour l'embellir l'agha *Mohammed* et *Fath-Aly-Chah*, *Téhéran* n'en est pas moins une ville d'un intérieur fort laid; toutes les maisons sont bâties de terre et de briques cuites au soleil, et la façade ne donne point sur les rues qui, étant très étroites et non pavées, sont presque impraticables. Dans les mauvais temps, on ne marche qu'à cheval dans *Téhéran*, et ceux qui vont à pied sont méprisés. Il y a dans cette ville une quantité prodigieuse de chameaux, presque les seules bêtes de sommes en usage en Perse, et qui sans cesse obstruent la voie publique, marchant toujours par bande d'une vingtaine et plus.

Les mosquées de *Téhéran* sont fort mesquines et sans minaret. Il n'y a d'un peu remarquable que la place qui est devant le palais du roi. Cette

place forme un carré assez vaste, entouré d'un côté par le palais royal, et des trois autres par de petites maisons bâties régulièrement, qui servent de logement aux gens de la maison du roi. On y voit d'un côté quelques petits arbres, et au milieu un mât assez élevé qui sert de potence pour les criminels. Les bazars sont peu considérables, et les seuls objets qu'on y trouve viennent d'*Ispahan*, de *Cachan*, ou d'Europe par la Russie asiatique et la mer Caspienne, qui en est éloignée d'environ quarante lieues.

Une des choses qui s'opposeront toujours à la grande population de *Téhéran*, est la chaleur et le mauvais air. Vers la fin de l'été, il y règne des fièvres malignes et putrides; depuis la fin de juillet jusqu'au cœur de l'hiver, les fièvres intermittentes et rémittentes bilieuses y sont très fréquentes. La dysenterie, de toutes les maladies celle qui fait le plus de ravage, s'y déclare dans le même temps. Aussi les habitans désertent-ils la ville pendant la fin et le commencement de l'automne, pour se retirer dans les villages voisins. Cette insalubrité et les maladies qui en sont la conséquence doivent être attribuées à la mauvaise qualité des eaux, aux marais nombreux qui avoisinent *Téhéran*, et au vent du sud qui souffle vers la fin de l'été, et rendroit impossible le séjour dans ces lieux, si l'air n'étoit rafraîchi par le vent qui vient de la mer Caspienne.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

PRÉFACE du Traducteur, pag. v.
Préface, xiij.

CHAPITRE Ier. Arrivée à Bouchir. — Golphe Persique. — Vues. — Chémâl. — Cherquy. — Ville de Bouchir. — Images indoues. — Manuscrits, etc., 1.

CHAP. II. Du gouverneur de Bouchir et de son frère. — Commerce. — Souper Persan. — Croyance à l'astrologie judiciaire, 10.

CHAP. III. Manière de voyager. — Admiration des Persans pour le major Malcolm, etc., 16.

CHAP. IV. Départ pour Chyraz. — Dih, Hechm. — Passage dangereux sur des sables mouvans. — Revenus. — Birasgoun. — Source de naphte. — Fosses. — Mauvais chemins. — Beaux sites. — Deux forteresses dans les montagnes. — Grande ville de Dire, ruinée. — Usage curieux. — Neiges et glace. — Aspect des montagnes. — Forteresse appartenant à des juifs. — Ville de Kasroun, 23.

CHAP. V. Histoire d'un descendant de Nadir-Chah. — — Portion de chemin taillé dans le roc. — Vue d'une montagne en feu. — Belle vallée de Desterdjyn. — Mon compagnon de voyage est volé. — Rahdars. — Mauvais chemin près de Chyraz. — Arrivée à Chyraz, 38.

CHAP. VI. Réception d'une robe d'honneur. — Description de Chyraz. — Faits touchant les Européens. — Climat. — Grande exagération. — Bazar. — Mosquée, 44.

CHAP. VII. Réception du prince. — La reine. — Visite au

gouverneur. — Respect qu'on a pour lui. — Présent. — Avarice de ce gouverneur, 52.

CHAP. VIII. Jardins persans. — Description d'un Sohbet. — Hafeziou. — Fausse interprétation du sens des vers de Hafez ; fâl, ou augure qu'on en tire. — Neſten. — Portraits de Hafez et de Sady. — Tombeau de Sady. — Dil-Kuchâ. — Dijhan-Numah. — Kolahi-Frandjy. — Takhti. Cadjérion, 55.

CHAP. IX. Manière de loger les soldats en ville. Célébration de la mort d'Omar. — Vénération pour Aly, 64.

CHAP. X. Des bâtimens. — Des bains, 72.

CHAP. XI. Artisans. — Peintres. — Médecins, 75.

CHAP. XII. Manière de passer le temps, 79.

CHAP. XIII. Amusemens en Perse, 82.

CHAP. XIV. Habillement des Persans, 88.

CHAP. XV. Des Persanes, 93.

CHAP. XVI. Des Mahals, 99.

CHAP. XVII. Police de Chyraz, 102.

CHAP. XVIII. Des lois, 108.

CHAP. XIX. Du commerce de la Perse, 115.

CHAP. XX. De la douane, des impôts, etc., 117.

CHAP. XXI. Des forces militaires, 120.

CHAP. XXII. Des revenus, 125.

CHAP. XXIII. Du gouvernement, 131.

CHAP. XXIV. Du roi, 137.

CHAP. XXV. Caractère des Persans, 144.

CHAP. XXVI. Départ de Chyraz. — Retour à Bouchir par Firouz-Abâd, 150.

CHAP. XXVII. De la chasse des Persans, 157.

CHAP. XXVIII. Des chevaux de Perse et d'Arabie, 159.

CHAP. XXIX Du palmier, 164.

CHAP. XXX. Du Dom, pag. 168.

CHAP. XXXI. Des Ouahabis, 170.

CHAP. XXXII. Manière de compter le temps, 180.
CHAP. XXXIII. Des monnaies de Perse, 183.
CHAP. XXXIV. Départ pour Bassorah, 186.
CHAP. XXXV. Ville de Bassorah, 188.
CHAP. XXXVI. Langue persane, 202.
CHAP. XXXVII. Prose persane, 206.
CHAP. XXXX. Poésie, 209.
Extrait de l'appendix, 228.
Itinéraire d'un voyage fait par terre, depuis Constantinople jusqu'à Téhéran, dans l'année 1805, 243.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

1 BJL'19

Deacidified using the Bookkeeper process
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Jan. 2003
PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 010 276 814 0